LE YARD — N° 12

Publication policière paraissant tous les mois

CYRIL HARE

LE LOCATAIRE DE LA MORT

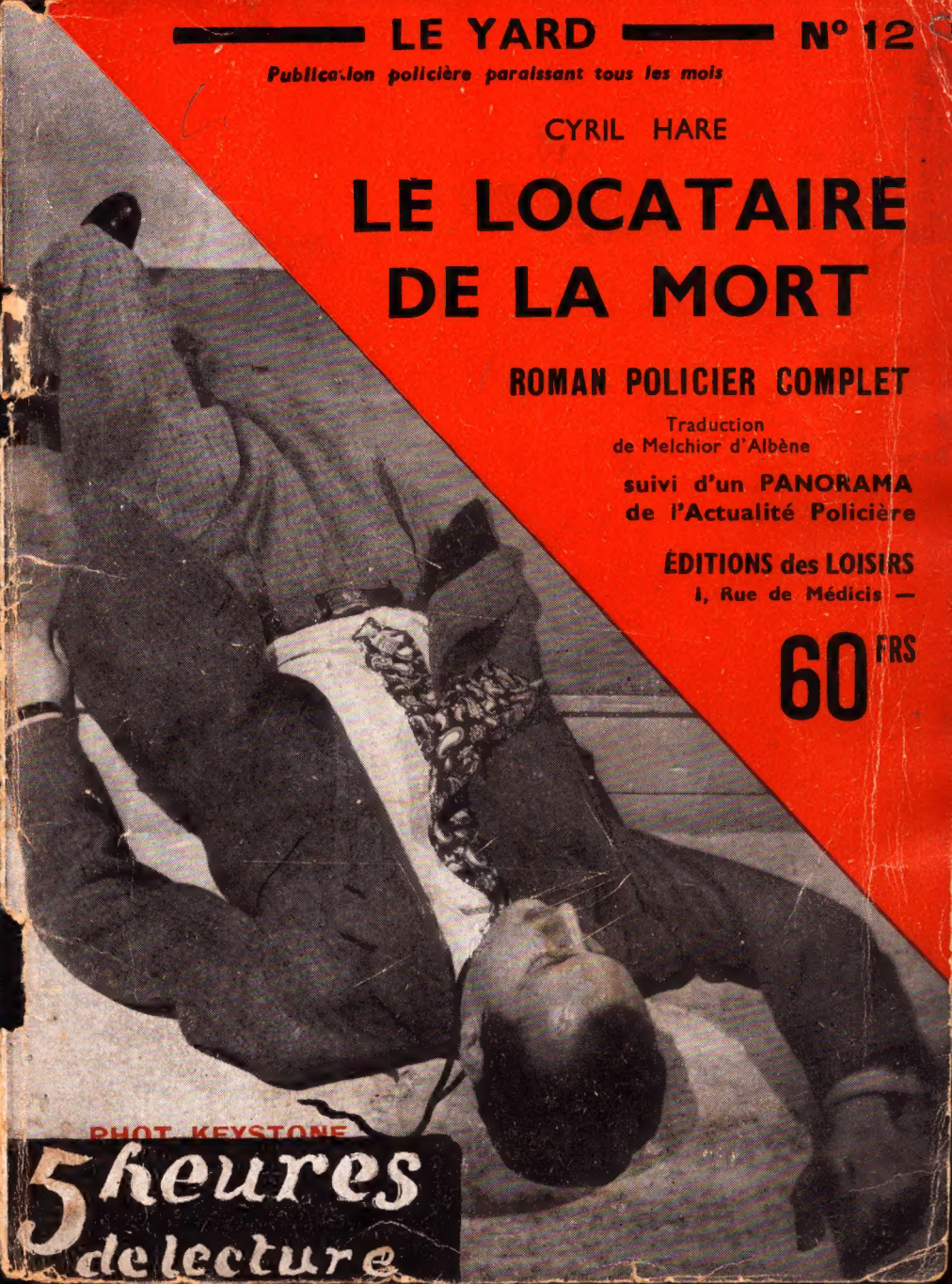
ROMAN POLICIER COMPLET

Traduction
de Melchior d'Albène

suivi d'un PANORAMA de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
1, Rue de Médicis —

60 FRS



PHOT. KEYSTONE

5 heures de lecture

Le locataire de la mort

par Cyril HARE

Traduction de Melchior d'Albène

Personnages principaux

Sackie Roach, vendeur de journaux.
Colin James, locataire du n° 27 de Daylesford Gardens.
Lionel Ballantine, financier important de la City.
Mrs Eales, sœur de Ballantine.
Fanshawe, financier ruiné par Ballantine.
Frank Harper, employé chez un gérant d'immeubles.
Suzanne Jenkinson, fiancée d'Harper.
Lewis, employé chez un gérant d'immeubles.
John Mallett, Inspecteur-Chef à Scotland Yard.
Hector du Pine, secrétaire de Ballantine.
Lord Henry Gaveston.
Lord Bernard Gaveston, frère du précédent.
Crabtree, domestique de Colin James.
Eales, beau-frère de Ballantine.
Frank, sergent à Scotland Yard.

Le roman se passe à Londres.

CHAPITRE PREMIER

JACKIE ROACH

Daylesford Gardens S. W. est une de ces adresses qui font hésiter les plus vieux chauffeurs de taxis. Non qu'il y ait la moindre difficulté pour trouver la direction générale, qui est celle de la tranquille et respectable région située aux confins de South Kensington et de Chelsea. L'embarras provient du manque d'imagination des dirigeants du syndicat d'entrepreneurs qui procédèrent au lotissement de ce quartier vers le milieu du dernier siècle. Car en plus de Daylesford Gardens, on trouve Daylesford Terrace, Daylesford Square, rue Haute de Daylesford et rue Basse de Daylesford, sans compter une énorme bâtisse en laides briques rouges baptisée Daylesford Court et deux ou trois petites maisons neuves assez coquettes qui portent le nom de Daylesford News.

Les maisons de Daylesford Gardens, elles, ne sont ni grandes, ni construites en brique, ni neuves, ni coquettes. Au contraire, elles sont basses, jaunes et vieilles, avec un même motif banal en stuc courant sur leurs frontons identiques, modestes mais respectables. Une ou deux sont tombées au rang de pensions de famille, quelques-unes sont soupçonnées de recevoir des hôtes payants, mais la plupart font encore figure et gardent, non sans quelque effort, leur air de respectabilité.

Les agences de location ont l'habitude de qualifier ce quartier de « paisible » et l'épithète est juste en plus d'un sens. Elle convient incontestablement à ses habitants. Là se réfugient principalement des gens d'un certain âge, sans grande fortune, colonels ou magistrats retraités, anciens membres du Civil Service et officiers de marine en demi-solde, au milieu desquels on distingue un ou deux hommes maigres à la figure jaune qui ont dans leur temps gouverné des districts aussi vastes que l'Angleterre.

A l'extrémité nord de Daylesford Gardens, là où la rue Haute de Daylesford, tout animée par la circulation des autobus et des voitures, marque la limite de l'ancien territoire de Daylesford, Jackie Roach, le crieur de journaux, avait sa place habituelle. On pouvait le voir là, tous les soirs, criant d'une voix rauque : « News-Star-Standard », tandis que son gros nez informe rythmait grossièrement la cadence au-dessus d'une moustache rouge embroussaillée. La plupart des gens du quartier le connaissaient de vue. Mais ils ignoraient probablement à quel point il était au courant de leurs personnalités, de leurs affaires et de leurs faits et gestes. Ils étaient, pour lui, « ses habitués », et il se faisait un point d'honneur de se tenir au courant de tout ce qui les concernait. Il connaissait — et il aimait — le vieux colonel Petherington du n° 15, avec son habit gris râpé et son attitude martiale, qui se rendait si ponctuellement

à son club toutes les après-midi, pour rentrer régulièrement à l'heure du dîner. Il connaissait la tranquille et effacée Miss Penrose, du n° 27, dont la servante Rosa, venait si régulièrement, tous les soirs à six heures, lui acheter le *Standard* et faire avec lui un petit brin de causette.

Par cette soirée où soufflait un vent glacial, Roach aurait accueilli avec plaisir une petite conversation avec le premier venu, histoire de l'aider à passer le temps et à oublier le rhumatisme chronique de l'année. Mais personne n'avait envie de s'arrêter. Tous prenaient seulement le temps de lui glisser une pièce de monnaie d'une main et de se saisir du journal de l'autre, comme s'il n'était rien de plus qu'un distributeur automatique. Rosa n'était pas ainsi. Quelque temps qu'il fît, elle s'arrêtait toujours, sûre de retrouver en rentrant la bonne chaleur de sa cuisine dans le sous-sol de la villa.

Mais Rosa ne paraîtrait pas ce soir. Depuis un mois, miss Penrose était partie pour un voyage sur le continent et Rosa s'était retirée dans sa famille à la campagne. L'appartement avait été loué meublé à un M. Colin James; Roach savait son nom, grâce à la connaissance qu'il avait faite de Crabtree, le domestique qui occupait la place de Rosa au n° 27, mais jamais il ne lui avait adressé la parole, jamais vendu un journal. Au rebours de la plupart des habitants des « Gardens », il était encore dans les affaires. A tout le moins, on devait le présumer, car on le voyait prendre tous les matins un autobus au coin de la rue dans la direction de l'Ouest, et revenir seulement le soir. Roach ne l'en aimait pas mieux pour cela. Il avait l'impression vague qu'une telle conduite portait atteinte à la dignité des « Gardens ».

A six heures et demie environ, au moment où la circulation dans la rue haute de Daylesford était la plus intense et où la pluie, qui menaçait depuis longtemps, commençait à tomber, Roach, en train de tâtonner de ses doigts engourdis par le froid, pour rendre la monnaie d'une pièce, aperçut M. James de l'autre côté de la rue. C'était bien M. James, sans hésitation possible, ainsi qu'il eut l'occasion de l'affirmer par la suite à certaines personnes que cela intéressait. D'abord, il était le seul dans le quartier à porter la barbe. Et ce n'était pas une barbe modeste, mais une imposante masse noire et épaisse qui couvrait tout le bas de sa figure à partir de la bouche. Et puis, il y avait sa silhouette, celle d'un homme corpulent, dont l'embonpoint semblait démesuré pour ses jambes minces, de sorte qu'il marchait toujours avec précaution comme s'il avait peur que son poids lui fît perdre l'équilibre.

Roach nota le passage de sa forme familière et disgracieuse, sans s'y intéresser. Mais quelque chose le fit tout à coup sursauter, et regarder soudain avec une vive curiosité. Il venait de constater tout simplement que M. James était accompagné d'une autre personne.

— Ce vieux... qui vit seul : telle était la définition que Roach se donnait à lui-même de James. Durant son bref séjour au n° 27, on n'avait jamais vu un visiteur en franchir le seuil, et jamais non plus, au témoignage de Crabtree, il n'avait reçu une lettre ou un paquet. Et dans la rue, jusqu'à maintenant, on ne l'avait rencontré que seul.

Mais, cette fois, sans aucun doute, M. James avait trouvé un ami. Ou tout au moins une vieille connaissance, à en juger par la façon dont ils marchaient à côté l'un de l'autre sur le trottoir, leurs figures rapprochées, enfoncés dans une conversation qui paraissait les absorber. Roach constata avec regret que l'étranger se trouvait de l'autre côté du trottoir, en sorte que James le masquait complètement. Par pure curiosité, il aurait aimé voir sa figure... « News, monsieur! cinq pences à rendre, merci, monsieur! »

Il tourna la tête par-dessus l'épaule pour lancer un coup d'œil dans la direction des « Gardens ». Il y avait un reverbère en face du n° 27 et les deux hommes se trouvaient juste dans son champ lumineux. Il distingua nettement la valise d'un brun jaunâtre que M. James portait toujours à la main. Il les vit s'arrêter et M. James fouilla dans sa poche pour en retirer sa clef. La porte s'ouvrit, il entra et l'étranger le suivit. Roach, en se retournant pour glisser un journal dans la main d'un client, se sentait bizarrement délivré d'un poids. M. James avait un visiteur! Les choses venaient de rentrer dans l'ordre.

Environ une heure plus tard, le vendeur de journaux se décida à abandonner son poste. La pluie tombait maintenant à pleins seaux. La rue, toute ruisselante, était déserte. Le bar de la Couronne, dans la rue basse de Daylesford, lui promettait, par contraste, une atmosphère chaude et amicale. Transi et altéré, Roach replia son paquet de journaux sous son bras et s'en alla dans la direction que James venait lui-même de prendre mais de l'autre côté de la rue. Il avait à peine fait la moitié du chemin, les yeux fixés au sol, l'esprit occupé de ce qu'il allait boire, quand le bruit d'une porte d'entrée qui se fermait lui fit lever la tête. Il se trouvait en face du n° 27 et une figure bien connue, traînant l'inévitable valise, venait de faire son apparition, en se dirigeant vers l'extrémité des « Gardens ».

— Encore le vieux mystérieux! se dit Roach intérieurement. Qu'a-t-il pu bien faire de son compagnon, je me le demande?

Il fit la réflexion, tout en poursuivant sa route, qu'il n'avait jamais vu M. James marcher aussi vite. Deux minutes plus tard, il se trouvait, à son très grand plaisir, dans l'atmosphère embuée du bar, encombré de consommateurs.

— Ça marche, les affaires, Jack? demanda une de ses connaissances.

- Bigrement mal, répondit l'interpellé, portant une chope à ses lèvres. Rien que de la politique dans les journaux, ces temps-ci. Ce qui fait marcher la vente, c'est un meurtre. Il but une large gorgée et répéta en faisant claquer sa langue : Un bon meurtre, voilà ce qu'il faut!

CHAPITRE II

LES DOUZE APOTRES

La « London and Imperial Estates Company Ltd » et ses onze filiales, connues au Stock Exchange sous le nom des « Douze Apôtres », occupait un imposant édifice à Lothbury. Huit étages en tout; à l'extérieur, une grandiose façade en pierre de Portland; à l'intérieur, de luxueux lambris de chêne. Le hall était décoré de colonnes de marbre et son entrée gardée par le plus majestueux portier de la Cité. Aux divers étages, dans de larges bureaux bien aérés, s'agitait tout un monde d'employés, de dactylos, de garçons de course. Dans leurs appartements, de dimensions plus restreintes et meublés avec luxe, leurs supérieurs, les directeurs et chefs de service poursuivaient mystérieusement le cours de leurs opérations apparemment fructueuses. Mais pour l'homme de la rue, et en particulier dans le monde des spéculateurs et des hommes d'affaires, toute cette splendeur se matérialisait en un seul nom — Lionel Ballantine.

Ballantine était une de ces figures pittoresques qui font, de temps en temps, leur apparition dans les milieux financiers de Londres et dont l'activité et l'initiative réveillent le marché engourdi dans la routine journalière. Il était, au sens généralement accepté du mot, un des hommes les plus en vue de la Cité. Entendez par là que le grand public était familiarisé par les journaux avec sa figure, et les photographies de son château, de ses écuries de course, de son yacht et de sa meute.

Un public moins étendu et plus intéressé savait quelque chose, quoique pas autant qu'il l'aurait désiré, de ses affaires financières. Quant à l'homme lui-même, on connaissait au fond très peu de choses sur son compte. On ne lui attribuait pas d'amis intimes et ses plus proches collaborateurs étaient loin de posséder son entière confiance. Ses origines étaient obscures et si beaucoup de gens auraient aimé soulever le voile dans lequel il se plaisait à les envelopper, il s'en trouvait encore plus qui se contentaient de faire, sur l'avenir de ses entreprises, des pronostics dépourvus de bienveillance.

En général, cependant, on prenait Ballantine pour ce qu'il donnait l'impression d'être, un homme d'affaires remarquablement heureux. Dans un laps de temps relativement court, il s'était élevé de rien, ou à peu près, à une situation importante et même de premier plan. De pareilles ascensions excitent inévitablement pas mal de jalousies et de médisances et il en avait eu sa bonne part. On avait, plus d'une fois, fait courir des bruits fâcheux sur ses procédés et, dans une certaine occasion, lors de la fameuse faillite Fanshawe, il y avait quatre ans, on avait porté sur son compte des accusations précises. Mais, chaque fois, les choses s'étaient arrangées, laissant Ballantine plus florissant que jamais. En ce moment pourtant, les bruits alarmants recommençaient à circuler partout, et nulle part,

d'une façon plus grave que dans la petite antichambre qui précédait le cabinet particulier de Ballantine au premier étage de la banque. Deux de ses employés discutaient à voix basse les affaires de la société.

— Je vous assure, Johnson, disait l'un d'eux, je n'aime pas le train dont vont les choses. Nous avons, d'ici deux semaines, l'assemblée générale des actionnaires et le marché s'énerve...

— Le marché! dit l'autre avec mépris. Le marché s'énerve à propos de rien. Nous avons eu des moments plus pénibles. Rappelez-vous ce qui s'est passé en 29. Et maintenant...

— Je vais vous dire autre chose, continua le premier interlocuteur sans tenir compte de l'interruption : du Pine non plus n'est pas dans son assiette. Vous l'avez vu ce matin. Il est vert. Croyez-moi, il sait quelque chose.

— Où est-il en ce moment? demanda Johnson. Là? Il désigna du geste une porte sur laquelle était inscrite la mention « Secrétaire ».

— Non, dans le cabinet du patron. Il est là depuis une demi-heure, avec l'air d'un chat en colère. Et le patron n'est pas encore arrivé.

— Quoi d'étonnant? Un samedi matin?

— Mais si, il devrait y être, *ce matin*. Il a un rendez-vous pour onze heures. J'étais là quand du Pine l'a donné pour lui.

— Un rendez-vous? Avec qui?

— Avec Robinson, de la Banque du Sud. Et il amène Prufrock avec lui.

— Prufrock? Le sollicitor?

— Lui-même.

Johnson sifflota doucement. Puis, après un silence :

— Percy, mon vieux, je suppose que vous n'êtes pas fixé sur le but de leur visite?

— Que voulez-vous dire?

— Est-ce que c'est cette émission des bons de Redbury dont ils s'occupent, et le vieux Prufrock va-t-il y mettre le nez?...

— Eh bien! répliqua Percy. Supposons que oui. Vous avez eu toute la conduite de cette émission. Qu'est-ce qu'il y a?

Johnson ne répondit pas. Son regard était fixé droit sur le mur en face de lui.

— Eh bien? répéta Percy.

Johnson tourna la tête.

— Je réfléchissais, dit-il, qu'un de mes amis, employé chez les Garrison, m'a dit qu'il y avait là une place de premier clerc vacante. Ça me ferait bien cinquante livres de moins par an, à peu près, mais... je pense que je ferais bien d'accepter.

Un regard d'intelligence fut échangé entre les deux hommes, mais avant que l'un d'eux ait pu parler, la sonnerie du téléphone posé sur leur table retentit. Au même instant, la porte des appartements privés de Ballantine s'ouvrit et du Pine, le secrétaire général, en sortit précipitamment. Il saisit le récepteur et cria en hâte :

— Envoyez-les tout de suite!

Et il disparut aussi vite qu'il était entré.

— Vous voyez, murmura Percy. Il est nerveux, n'est-ce pas?

— C'est Robinson avec Prufrock, dit Johnson, en se levant. Eh bien, *maintenant*, je vais chez Garrison.

Rentré dans son bureau, du Pine, respira profondément et carra ses minces épaules, comme un homme qui se prépare à subir un assaut. Il garda un moment cette attitude, puis se détendit. Ses mains, qu'il avait gardées immobiles un moment par un effort de volonté, commencèrent à s'agiter nerveusement. Il arpenta par deux fois la pièce, puis alla se placer devant une glace. L'image qu'elle lui renvoyait avec ses cheveux noirs carrément taillés en brosse, et deux yeux brillants encadrés par des traits accentués, aurait pu paraître séduisante, sans la pâleur maladive répandue sur ses joues. Il était encore plongé dans sa contemplation, comme devant le portrait d'un étranger, lorsqu'on lui annonça les visiteurs.

Du Pine se retourna vivement.

— Bonjour, Messieurs, dit-il.

— Monsieur du Pine, je crois, dit le sollicitor...

— A votre service, monsieur Prufrock, n'est-ce pas? Monsieur Robinson, nous nous sommes déjà rencontrés. Voulez-vous vous asseoir?

M. Prufrock ne parut pas entendre cette invite, il promenait son regard autour de lui.

— Nous avions rendez-vous avec M. Ballantine, dit-il.

— Certainement, répondit du Pine d'un ton dégagé. Tout à fait d'accord. Mais il lui est malheureusement impossible d'être ici ce matin en personne et il m'a demandé de le remplacer pour cette affaire.

M. Prufrock fronça les sourcils comme un homme vivement surpris et choqué. M. Robinson, de son côté, prit un air menaçant. Il est difficile de dire laquelle de ces deux expressions mit du Pine le plus mal à l'aise.

— M. Ballantine vous a chargé — *vous* — de discuter cette affaire en son absence? répéta le sollicitor d'un ton incrédule, l'affaire de l'émission des bons de Redbury? Puis-je vous rappeler une fois de plus que nous avons un rendez-vous personnel avec M. Ballantine?

— Certainement, dit du Pine.

— Certainement. Il commençait à montrer quelques signes de nervosité. — Et je puis vous assurer, Messieurs, que M. Ballantine serait ici certainement... s'il le pouvait.

— Que voulez-vous dire? Est-il malade?

Du Pine fit un geste d'assentiment.

— Voilà qui paraît bien singulier. Hier, il paraissait en parfaite santé. Pouvez-vous nous dire de quel genre d'indisposition il s'agit?

— Non, je ne le puis.

— Très bien. Nous pouvons donc affirmer que ce n'est pas grave. Je pense que ce que nous avons de mieux à faire est de prendre un rendez-vous à son domicile.

Ici, pour la première fois, Robinson prit la parole.

— Je doute fort que nous l'y trouvions, bien portant ou malade, fit-il observer. Si vous me permettez une suggestion, il serait préférable de s'enquérir, à son sujet, chez sa sœur, Mrs Eales, ajouta-t-il en s'adressant à Prufrock.

— Je l'ai déjà fait, trancha du Pine. Il n'y est pas.

— Je vois. Le sollicitor le regarda fixement un instant, pour donner à sa question tout son poids. Monsieur du Pine voulez-vous

répondre sans détours à ma question? Savez-vous où est M. Ballantine?

Du Pine respira profondément, comme un nageur au moment de plonger, puis commença à parler précipitamment.

— Non, je ne le sais pas. Et, je sens très bien... que c'est une chose qui a besoin d'éclaircissements. Mais... Messieurs... avant que vous fassiez aucune supposition... avant de vous livrer à des démarches qui.... à d'irrévocables démarches... il y a une chose qui... par égard pour M. Ballantine... par égard pour moi-même... cela peut avoir de l'importance dans l'avenir...

— Quoi donc?

— M. Ballantine a reçu hier matin une visite qui l'a beaucoup troublé. Cela peut être pour quelque chose dans ce que son attitude peut avoir d'étrange.

Prufrock se tourna vers Robinson. Sa figure avait pris une expression sévère.

— Vraiment, Robinson, je crois que nous perdons notre temps ici, dit-il, sèchement.

— Mais, Messieurs, c'est très important, insista du Pine.

— Je ne puis m'imaginer que M. Ballantine ait reçu hier une visite plus importante que le rendez-vous qu'il nous avait donné aujourd'hui, dit froidement Prufrock.

— Mais je puis vous affirmer, messieurs, je vous affirme que M. Ballantine avait l'intention bien arrêtée de vous recevoir aujourd'hui. Il avait des explications complètes à vous fournir au sujet de quelques irrégularités qu'on peut relever dans cette émission. Il n'y a qu'une explication possible à son absence, il faut qu'il soit dans l'impossibilité physique de venir.

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces absurdités? dit Robinson d'un ton excédé. Et qu'est-ce que ce mystérieux visiteur a à faire avec tout cela?

— Vous le comprendrez peut-être si je vous dis que ce visiteur était M. Fanshawe...

Le visage des deux hommes prit soudain une expression d'intérêt.

— Fanshawe? répéta Prufrock. Mais il est toujours en prison, je crois.

— Je crois que son temps est sur le point de finir, dit Robinson. Pauvre diable! je le connaissais bien avant...

— Et qu'il l'a menacé, je l'ai entendu, ajouta du Pine avec vivacité. Peut-être envisageriez-vous la possibilité de donner à M. Ballantine le temps... un peu de temps, pour certains arrangements...

Sa voix faiblit comme s'il était à bout de forces physiques.

— Je ne comprends qu'une chose, dit Prufrock d'un ton glacial. A moins d'explications satisfaisantes sur l'émission des bons de Redbury, explications que M. Ballantine avait promis de me donner ici, personnellement, et aujourd'hui, j'ai ordre de mes clients de déposer une plainte contre la compagnie. Il n'a pas tenu sa parole : que ce soit ou non parce qu'il aurait été enlevé ou terrorisé par la personne dont vous parlez, cela ne me concerne pas. L'affaire doit maintenant suivre son cours. La plainte sera déposée lundi matin. Donc, monsieur du Pine, continua-t-il, vous voyez la situation. Bonjour.

Il n'y eut pas de réponse. Du Pine, s'appuyant d'une main à la

table, une mèche de ses cheveux noirs brillante de moiteur lui traversant le front, paraissait exténué. Le sollicitor haussa les épaules et sortit de la pièce sans ajouter un mot.

Du Pine les suivit du regard et resta une bonne minute sans bouger. Puis il se secoua, comme sortant d'un rêve, traversa la pièce de son pas nerveux et saccadé, atteignit dans sa poche un trousseau de clefs et en choisit une, avec laquelle il ouvrit le tiroir du bureau personnel de son chef. Il le trouva presque vide et le peu qu'il contenait ne parut pas l'intéresser.

Il tourna alors son attention vers le coffre-fort scellé dans le mur. Là aussi, ses recherches furent apparemment infructueuses. Avec un haussement d'épaules, il jeta un dernier coup d'œil circulaire sur cette pièce qui avait été si longtemps le centre d'une grande affaire, et il sortit.

CHAPITRE III

MRS EALES

M. du Pine était tout à fait dans le vrai. Où que fut Ballantine, il n'était pas chez Mrs Eales. En fait, pendant que M. Robinson et M. Prufrock menaient leur enquête dans la Cité, cette dame, installée dans sa chambre à Mount Street devant les restes d'un breakfast tardif, était en train de se demander avec ennui pourquoi son frère n'était pas venu. Une pile de lettres était entassée devant elle. Elles n'étaient pas ouvertes, et elle ne paraissait pas disposée à les ouvrir. Elle savait fort bien que dans chaque enveloppe, il y avait une facture et, pour le moment, elle ne se sentait pas le courage d'en faire l'addition.

Il lui était impossible cependant de ne pas se faire une idée approximative du total qui la faisait frémir. L'extravagance de ses dépenses avait été depuis longtemps le sujet de querelles sans fin avec son frère et, maintenant, tandis qu'elle contemplait le tas chargé de menaces, elle évoquait sans enthousiasme la prochaine scène d'explications.

Un coup fut frappé à la porte et avant qu'elle ait pu répondre, sa femme de chambre entra dans la pièce.

— Qu'y a-t-il, Florence? demanda Mrs Eales, en s'efforçant de donner à sa physionomie une expression aimable.

L'expression de la physionomie de Florence ne répondit nullement à celle de sa maîtresse. Ses façons étaient rudes, presque insolentes.

— M. Ballantine doit-il venir aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, Florence. Pourquoi cette question? Ne recevant pas de réponse, elle ajouta précipitamment :

— Vous pouvez prendre cet après-midi si vous voulez. Je puis très bien m'arranger toute seule, même s'il vient.

— Merci, Madame, dit Florence maussadement. Est-ce que je pourrais avoir mes gages de la semaine dernière, s'il vous plaît?

— Oh! oui, certainement; que je suis sotte, s'écria Mrs Eales d'une voix aiguë. Prenez donc ma bourse dans le tiroir de la table à toilette, je vous prie?... Oh! je suis désolée, s'exclama-t-elle en fouillant dans la bourse, mais je me trouve presque à sec. Cela ferait-il l'affaire si je vous donnais dix shillings maintenant en acompte et le reste lundi.

Florence prit le billet tendu sans commentaires, mais son regard resta un moment fixé sur le paquet de lettres non ouvertes, avant qu'elle reprit :

— M. du Pine vient de téléphoner à l'instant.

— M. du Pine, dit vivement Mrs Eales. Je ne puis pas lui parler.

— Il ne demandait pas à vous parler. Il s'informait seulement de M. Ballantine. Je lui ai dit qu'il n'était pas ici et il a coupé la communication.

— Je vois. Vous a-t-il dit quelque chose sur M. Ballantine?

— Non. Il avait appelé seulement pour être sûr qu'il n'était pas là, à ce qu'il m'a dit. Il n'avait pas l'air d'y compter, d'ailleurs.

— C'est bien, Florence, dit sa maîtresse d'un ton qu'elle essaya de rendre indifférent. Voulez-vous emporter le couvert, s'il vous plaît?

Florence, d'un air renfrogné, prit le plateau et sortit.

CHAPITRE IV

LE RETOUR DU PRODIGUE

Samedi, 14 *novembre.*

Un peu avant midi, une voiture s'arrêta devant une petite villa blanche des environs de Passy et un homme entre deux âges en descendit. D'une fenêtre du premier étage, une servante en tenue négligée, l'aperçut et le reconnut. Avec un « Tiens! » qui tenait à la fois de l'ennui et de la surprise, elle posa son balai et se hâta de mettre un peu d'ordre dans sa toilette avant de descendre à sa rencontre.

— Bonjour, Eléonore, dit John Fanshawe, quand elle eut enfin ouvert la porte.

— Monsieur! Mais que cette arrivée est imprévue!

— Imprévue, mais non importune, je l'espère du moins, dit Fanshawe en français, avec un peu d'hésitation qu'expliquait un long manque de pratique.

— Monsieur veut rire! Comme s'il pouvait être importun à aucun moment? Et Monsieur a fait un bon voyage? Et il se porte bien?

Mais elle pouvait juger par elle-même qu'il se portait bien. Il avait seulement maigri. Oh! qu'il avait maigri! Elle l'avait à peine reconnu d'abord.

— Et mademoiselle? demanda Fanshawe, aussitôt qu'il put placer un mot dans ce déluge de paroles. Comment va-t-elle?

Mademoiselle allait bien. C'était mille fois malheureux qu'elle ne fût pas là pour recevoir son père. Si seulement monsieur avait annoncé son arrivée, combien elle aurait été heureuse! Et maintenant, Mademoiselle était sortie, elle ne rentrerait que dans l'après-midi et rien n'était préparé. Monsieur excuserait le désordre dans la maison, Mademoiselle le lui expliquerait. Mais à quoi pensait-elle, elle, Eléonore? Monsieur avait faim, certainement, après un si long voyage et avec un si mauvais temps. Monsieur allait manger. Monsieur prendrait certainement une omelette aux fines herbes? Et un peu de ce vin de Beaujolais qu'il avait l'habitude de boire à son déjeuner? Si Monsieur voulait attendre un petit quart d'heure, il allait être servi.

Au milieu d'un dernier flot de paroles, elle s'engouffra dans sa cuisine, et Fanshawe avec un soupir de soulagement se dirigea vers le salon et s'assit en attendant son repas. Sa face, qui s'était illuminée d'un éclair de plaisir en retrouvant le son bien connu de la voix d'Eléonore, avait repris maintenant l'expression de morne cynisme qui lui était habituelle.

— Une bêtise, réfléchissait-il, d'arriver sans prévenir, — même chez sa propre fille. Il aurait dû y penser, il avait assez d'expérience pour cela. Voilà ce que c'était que d'avoir été séparé du monde pendant des années, l'esprit uniquement tendu vers le moment qui devait de nouveau vous rendre à la vie.

Il s'était si souvent figuré en imagination son arrivée à cette villa avec l'image de sa fille paraissant sur le seuil pour se jeter dans ses bras, qu'il ne lui était pas venu à l'esprit de prendre la précaution élémentaire de s'assurer de sa présence en la prévenant en temps utile. Une invitation à dîner, un rendez-vous chez le coiffeur..., il n'en fallait pas davantage pour que la grande scène de la réunion fût manquée et le père prodigue laissé seul en face de son omelette.

Fanshawe secoua ses minces épaules. Il attachait beaucoup d'importance à peu de chose, se dit-il. Un homme sort de prison huit jours plus tôt qu'il ne comptait. Il se rend en France chez sa fille sans l'avertir. Il est naturel qu'elle soit sortie. Mais quelque chose lui disait de ne pas se contenter de cette explication. Si ce n'était que cela, pourquoi Eléonore avait-elle paru bouleversée en l'apercevant à l'improviste? Et maintenant, comme elle s'avançait en annonçant : « Monsieur est servi! » n'y avait-il pas comme une trace de pitié dans l'amical empressement de ses manières?

Fanshawe la retint dans la salle à manger pendant son déjeuner. Il avait assez tâté de la solitude pendant ces dernières années. Elle bavarda copieusement au sujet de beaucoup de choses ayant rapport aux gens et aux événements d'autrefois, mais se montra réservée sur l'unique sujet qui le préoccupait en ce moment. Une fois, à propos de rien, elle fit cependant cette remarque : « Certainement, Mademoiselle aura beaucoup de choses à raconter à son père ».

— Oui, sans doute, dit brièvement Fanshawe, et il n'alla pas plus loin.

Son déjeuner fini, il retourna au salon, pour fumer et boire l'excellent café qu'Eléonore lui apporta. Fatigué comme il l'était, il aurait

dormi sur sa chaise, si une idée fixe ne l'avait tenu en alerte, l'oreille tendue, guettant le bruit que ferait la porte d'entrée en s'ouvrant.

Il n'attendit plus bien longtemps, le bruit d'une clef dans la serrure de l'entrée le fit se dresser. Il fit un pas vers l'entrée, mais il entendit quelqu'un qui se précipitait vers la porte et revint aussitôt s'asseoir. Ainsi Eléonore était restée, elle aussi, dans l'attente! Le bruit d'un colloque dans le vestibule parvint jusqu'à lui, et, sans pouvoir distinguer les paroles, il discerna que, pour quelque raison d'elle connue, elle avait jugé indispensable d'annoncer son arrivée à sa maîtresse. Cela ne dura que quelques instants, mais qui parurent interminables à Fanshawe, avant que la porte du salon s'ouvrit et qu'avec un cri de « Père! » sa fille fut enfin dans ses bras.

Elle se dégagea vivement de son étreinte et le tint à bout de bras pour le regarder en face, murmurant des phrases entrecoupées sur sa pâleur et ses cheveux blanchis. Lui, de son côté, la dévorait des yeux. Elle aussi avait changé. Elle avait perdu quelque chose du charme juvénile dont il avait gardé le souvenir, mais elle paraissait maintenant une vraie femme, dans tout l'épanouissement de sa beauté. En ce moment justement, ses joues étaient empourprées, et il y avait dans ses yeux une expression qui fit froncer les sourcils à son père, comme une interrogation muette.

Elle s'en aperçut et, en guise de réponse, fit un pas en arrière.

— Je ne pensais pas... que vous fussiez libre avant la semaine prochaine, fit-elle. Je ne vous attendais pas.

— Eléonore me l'a expliqué.

— Alors, vous n'avez pas reçu ma lettre?

— Evidemment non, puisque je suis ici. Autrement dit, votre lettre me demandait de ne pas venir?

Elle détourna les yeux, en proie à un embarras évident.

— Père... c'est si difficile à expliquer.

— Pas du tout. (Fanshawe parlait d'un ton calme, sans acrimonie.) Je devine. Ce n'est pas étonnant, n'est-ce pas?

— Père, ne dites pas cela. Je...

— Il est facile d'imaginer beaucoup de circonstances, continua-t-il, où la réapparition d'un ancien convict peut être embarrassante pour sa fille. Par exemple, ce serait plutôt préjudiciable à la conclusion d'un bon mariage.

Elle eut un soupir angoissé et le regarda dans les yeux. Il lut sur sa figure tout ce qu'il avait besoin de savoir.

— Nous nous comprenons, dit-il, gravement. En pareil cas, c'est le devoir du père de disparaître le plus discrètement possible. Seulement, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

— Je... j'ai essayé souvent, mais je n'ai pas eu le courage. C'est mal, je le sais, mais j'ai poussé de jour en jour jusqu'au dernier moment... j'avais tellement honte...

— Vous n'avez pas du tout à avoir honte, lui assura-t-il. Qui est ce jeune homme? Du moins, je suppose qu'il est jeune. C'est un Français, n'est-ce pas?

— Oui. Il se nomme Paillard, Roger Paillard. Il...

— Des automobiles Paillard? Je vous félicite. Et sa famille, sans doute, ne sait rien de moi?

Elle secoua la tête.

— Je suis sur le point d'aller passer quelque temps chez eux pour la première fois, dit-elle. Il est fils unique et sa mère, vous comprenez...

— Sa mère, certainement, en fait son idole. Et c'est un jeune homme très bien élevé, très comme il faut?

Il prononça ces mots en imitant l'accent d'une vieille dame française avec tant de perfection qu'il la fit rire en dépit d'elle-même.

— Très bien, continua-t-il. J'espère que vous serez heureuse, ma chérie. L'opprobre de la famille va maintenant rentrer dans sa coquille et s'y renfermer. A propos, où est-il maintenant, votre Roger?

— Dehors, dans l'auto. Nous avons déjeuné ensemble, et j'étais seulement rentrée pour prendre mon sac.

— Alors, dépêchez-vous! Il ne faut pas le laisser dans l'attente. Il pourrait se demander ce que vous êtes devenue.

Il l'embrassa légèrement sur le front, et elle se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda Fanshawe.

— Père, vous ne m'avez jamais rien dit au sujet de... je veux dire : vous devez être terriblement à court d'argent. Si je puis vous aider...

— De l'argent? répondit-il gaiement. Merci, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter là-dessus. Nous autres, gredins, vous savez, nous avons toujours un petit nid bien garni caché dans quelque coin.

Elle tressaillit à cette expression cynique, et plus encore au ton d'ironique défi avec lequel il l'avait prononcée.

— Mais qu'allez-vous faire? demanda-t-elle.

— Eléonore voudra bien peut-être me garder pour cette nuit, répondit-il. Et, pour la nuit prochaine, peut-être. Je serai parti avant votre retour en tout cas. Et je retourne directement à Londres. Votre tante m'a aimablement offert de me prendre chez elle pour y rester aussi longtemps que je voudrais.

— Vous allez avoir une vie bien triste, murmura-t-elle.

— Je ne pense pas. En tout cas, deux personnes isolées ont une vie plus gaie ensemble que séparées. Et maintenant, il faut que vous partiez. Adieu et bonne chance!

Elle le laissa et tandis qu'elle descendait les marches de l'escalier, se hâtant vers la voiture, ces mots « deux isolés » résonnaient dans son oreille comme le tintement obsédant d'une cloche.

CHAPITRE V

AU CAFÉ DU SOLEIL

Le Café du Soleil à Goodge Street présente toujours un aspect animé à l'heure du lunch le dimanche. L'étroite salle aux murs blancs avec ses deux rangées de tables, attire une clientèle qui vient de plus loin que du quartier assez modeste qui l'avoisine immédiatement. La clientèle, à vrai dire, est assez mélangée. Pas mal d'étran-

gers, les uns minables et un petit nombre opulents, mais vraiment peu élégants. Un seul lien commun à tous les clients, ils sont connaisseurs en bonne chère. Et Enrico Volpi, le corpulent petit Gênois, qui a appris l'art de la cuisine à Marseille pour le perfectionner ensuite à Paris, veille à ce qu'ils ne soient pas désappointés.

Frank Harper, clerc chez MM. Inglewood, Browne et Company, gérants d'immeubles à Kensington, avait découvert le « Soleil » au cours d'une visite pour le compte de ses patrons à Tottenham Court Road. Il avait été agréablement surpris par la qualité de la chère, et beaucoup moins par le montant de la note. A regret, en la réglant, il avait décidé que le « Soleil » n'était pas un restaurant pour les petites bourses. Et il s'était promis de n'y recourir que pour de grandes occasions.

Une telle occasion s'était présentée. Harper s'était donné bien du mal pour établir un menu digne de la circonstance, et Volpi, qui savait reconnaître au premier coup d'œil un amoureux, s'était surpassé. Aussi, fût-ce avec un ton de confiance justifié qu'au moment du café il demanda à sa compagne :

— Vous avez été satisfaite du lunch, Suzanne?

Suzanne eut un sourire heureux.

— Frank, c'était la perfection; je ne pourrais plus avaler une bouchée. C'est un coup de génie d'avoir trouvé cet endroit. Si seulement... et ses naïfs yeux gris prirent une expression de regret.

— Si seulement quoi?

— Si ce n'était pas si ruineusement cher. L'expression d'orgueilleux contentement fit place sur le visage d'Harper à une moue de dégoût.

— Pourquoi revenez-vous là-dessus? demanda-t-il d'un ton excédé. J'aurais cru...

Suzanne était toute contrition.

— Chéri, je suis au regret. Je ne voulais rien dire qui gâchât notre plaisir. C'est idiot de ma part!

— Mon ange, vous ne pourriez pas être idiote, même si vous le vouliez.

— Si, hélas! et je l'ai été. Mais, tout de même, continua-t-elle, sans pouvoir abandonner son idée, il faut bien que nous songions un peu au côté pratique.

— Bon, alors, dit le jeune homme avec un peu de rudesse, soyons pratiques. Je sais ce que vous pensez. Je suis employé comme clerc dans une firme de second ordre à deux livres dix shillings par mois, ce qui est probablement deux livres neuf shillings de plus que je ne vaux. J'y suis depuis quatre ans, et mes chances d'avancement sont égales à zéro. Votre père vous alloue cinquante livres par an pour votre toilette et nous aurons de la chance s'il peut doubler cette somme quand nous serons mariés. Etant donné que nous appartenons à ce qu'on appelle « la bonne société », nous ne pouvons pas nous marier sans un revenu de six cents livres par an, comme un strict minimum. Et, si nous essayions, nous serions très malheureux. Est-ce que je me place sur un terrain assez pratique, à votre goût?

— Oui, dit Suzanne d'une voix basse et découragée.

— Par conséquent, continua-t-il, il me convient mal de dépenser

quinze shillings pour un repas convenable, quand je devrais les mettre sagement à la caisse d'épargne.

Suzanne fit un geste désolé.

— Il me semble que nous ne pouvons pas sortir de là, murmura-t-elle.

— Suzanne, dit-il, d'une voix un peu hésitante, j'ai reçu une lettre d'un ami que j'ai au Kenya. Il a pris une ferme là-bas, café, céréales et le reste; cela ne rapporte pas beaucoup jusqu'à présent, mais on mène une existence facile. Suzanne, s'il pouvait me prendre avec lui, voudriez-vous venir?

Elle battit des mains avec joie.

— Mais c'est merveilleux! Pourquoi êtes-vous resté si secret là-dessus. Vous aviez peur que je ne veuille pas, n'est-ce pas?

Puis, voyant sur sa figure une expression d'hésitation, elle ajouta :

— Frank, il y a quelqu'autre chose. Quoi donc?

— Oui, il y a autre chose, répondit-il, à contre-cœur, comme s'il regrettait d'en avoir déjà trop dit pour pouvoir continuer à se taire. Ce que cet homme m'offre, c'est une participation dans sa ferme.

— Ah!

— Et il faut quinze cents livres pour cela.

— Oh!... Le château en Kenya de Suzanne s'écroula dans un soupir de désappointement. A quoi bon alors parler de choses pareilles? Frank, vous m'aviez dit que vous alliez être pratique.

Il rougit fortement.

— Peut-être le suis-je, murmura-t-il.

— Que voulez-vous dire? Frank, vous avez des façons qui m'inquiètent quelquefois. Vous savez que vous n'avez pas quinze cents livres ni la moindre chance de les trouver.

— Eh bien! supposez que si.

— A quoi bon supposer? Elle le regarda en face. Que voulez-vous dire?... Mon chéri, je déteste les mystères. Est-ce que, sérieusement, vous croyez pouvoir verser le montant de cette participation.

Il lui sourit, bien qu'un nuage d'inquiétude restât sur sa face.

— Je ne puis rien vous dire maintenant. J'en suis navré, chérie. Il faut que je voie comment les choses tourneront. Mais si (remarquez bien *si*) je venais bientôt, mettons dans une semaine, peut-être plus tôt, vous annoncer que l'affaire est dans le sac, est-ce que vous accepteriez de me suivre?

— Si, j'accepterais!

— Et vous ne poseriez pas de questions.

— Mais pourquoi pas?

— Je répète : vous ne poseriez pas de questions?

— Frank, vous m'effrayez quand vous me regardez comme cela... Enfin, oui, d'accord, je ne poserais pas de questions.

— Tout va bien alors.

Elle regarda sa montre.

— Mon chéri, il faut que je file ou je manquerai mon train et vous savez comment est papa.

Elle ajusta son petit chapeau étroit sur la masse épaisse de ses cheveux châtains et poudra son nez pendant qu'Harper réglait la note.

— Je voudrais bien, murmura-t-elle, lorsque le garçon fut parti, je voudrais bien en savoir un peu plus long, tout de même.

— Non, impossible, répondit-il brièvement. C'est quelque chose qui est arrivé dernièrement, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Je ne sais pas ce qui a pu arriver dernièrement, répliqua-t-elle, comme ils sortaient du restaurant. J'ai essayé de lire le journal en route, mais je me suis endormie. Tout ce que j'ai vu, c'est un titre en gros caractère à propos d'un événement sensationnel dans la Cité. Est-ce que cela a quelque chose à voir avec votre affaire?

Harper eut un rire sardonique.

— A un certain point de vue, cela se peut, dit-il en refermant la porte.

Sur le seuil, Suzanne faillit heurter un homme de petite taille, à la figure blême, qui était sur le point d'entrer. Il jeta sur elle un regard d'admiration. Habituellement, en pareil cas, elle se sentait flattée, ou amusée, suivant sa disposition du moment; mais pour un motif qu'elle ne pouvait s'expliquer, le regard de cet homme, tout fugitif qu'il fût, la remplit d'une vague crainte. Elle eut l'impression d'être fascinée par un serpent.

Cependant, le nouveau venu avait pénétré à l'intérieur et venait de s'asseoir à une table près de la fenêtre. Quelque impression qu'il ait pu faire sur Suzanne, il était certainement un client hautement prisé de l'établissement, car il ne fut pas plutôt installé que Volpi s'empressa vers lui.

— Ah! monsieur du Pine, s'écria-t-il. Il y a longtemps que nous n'avions eu cet honneur. Qu'est-ce que Monsieur désire?

— Un café-filtre, dit brièvement du Pine.

Volpi ne parut pas enchanté de la commande, mais il ne lui appartenait pas de discuter les ordres des clients, et, au surplus, il avait lu, lui aussi, les manchettes des journaux et c'était un homme de tact. Le café fut apporté avec autant de cérémonie que s'il se fut agi d'un chef-d'œuvre culinaire et si Volpi se permit quelques commentaires, il ne les communiqua qu'à son épouse derrière le bureau.

Du Pine prit son café à petites gorgées d'un air délibéré. Quand il eut fini, il alluma une cigarette et après celle-là, une autre. La salle se vidait peu à peu, mais il ne manifestait pas l'intention de quitter la place. Il n'y avait presque plus personne quand, à la fin, un homme entra et vint droit s'asseoir à côté de lui.

Il était de taille moyenne, son corps mince était moulé dans un costume gris et un manteau qui avait connu de meilleurs jours. Ni sa physionomie, ni son allure saccadée comme celle d'un moineau n'étaient particulièrement imposantes, mais quelque chose dans son apparence, soit dans sa façon de carrer les épaules, donnait l'impression qu'il avait dû être un officier, et même un gentleman.

Du Pine leva les yeux à son approche. Son expression ne changea pas, et quand il parla, ses lèvres seules remuèrent.

— Vous êtes bien en retard, Eales, dit-il à voix basse.

— Brouillard dans la Manche, répondit brièvement Eales. Un double brandy et soda, ajouta-t-il à l'adresse de Volpi, qui venait de surgir à son côté.

— Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez fait venir à un

endroit comme celui-là qui est loin de partout, grommela Eales en reposant son verre.

— Parce qu'il est loin de partout. Il y a du nouveau.

— Je le sais.

— Je me demande, dit du Pine avec un regard pénétrant à l'adresse de son interlocuteur, jusqu'à quel point vous le savez?

— Que voulez-vous dire?

— Par exemple, savez-vous au juste, où Ballantine se trouve en ce moment?

— Comment le saurais-je?

— Le savez-vous? Voilà ma question.

— Si nous prenons la chose par ce biais, et vous?

Ils se regardèrent l'un l'autre, avec une mutuelle méfiance, puis, lentement, comme d'un commun accord, détournèrent les yeux.

— Nous perdons notre temps, dit du Pine après une courte pause. Vous ne m'avez pas dit si votre affaire s'est terminée heureusement?

— Parce que vous ne me l'avez pas demandé. Eh! bien, en fait, oui.

Eales fit le geste d'atteindre son portefeuille dans sa poche. Du Pine l'arrêta d'un geste.

— Pas ici, murmura-t-il, je dois être particulièrement prudent en ce moment; nous règlerons nos comptes dans un taxi, si vous le voulez bien. Payez votre consommation et sortons.

Eales eut un pâle sourire qui découvrit ses dents décolorées.

— Vous n'aimez pas payer pour les autres, du Pine, remarqua-t-il.

— Je paie ce que je commande et seulement cela.

Eales ne répliqua rien. Un instant après, la porte du restaurant se refermait sur eux.

CHAPITRE VI

CE QUI N'ÉTAIT PAS DANS L'INVENTAIRE

Lundi, le 16 novembre.

— Monsieur Harper.

— Oui, monsieur Browne.

— Veuillez venir, s'il vous plaît. Et vous aussi monsieur Lewis.

Harper reposa le crayon avec lequel il jouait nonchalamment, et jeta un regard dégoûté sur son collègue. Celui-ci s'en aperçut et son visage eut une crispation haineuse.

A part leur âge et leur métier, ces deux jeunes gens n'avaient rien de commun et, pour diverses raisons, se détestaient cordialement. Harper était mince, brun, avec un visage aux traits réguliers et accentués. Lewis était lourd, épais, d'une figure ronde et vulgaire au large nez épaté. Lewis prenait sa position et ses devoirs au sérieux. Il était satisfait de son emploi, qu'il avait conquis au prix d'un

labeur acharné, lorsqu'il était simple saute-ruisseau et prenait sur ses nuits pour travailler des cours par correspondance. Son horizon était borné à l'espoir d'être un jour associé d'Inglewood, Browne et Cie.

Harper, au contraire, se considérait comme victime du sort qui l'avait jeté brusquement de l'Université d'Oxford dans une occupation qu'il jugeait inférieure et même absurde et il n'en faisait pas mystère. Il ne pouvait arriver à considérer son emploi que comme une désagréable nécessité et, en conséquence, l'envisageait avec une désinvolture qui, jointe à un air de supériorité indéfinissable et involontaire, était un perpétuel supplice pour Lewis.

En conséquence, ils s'évitaient l'un l'autre autant qu'il leur était raisonnablement possible, mais dans le petit espace où ils évoluaient, il était inévitable qu'ils fussent à tout instant en contact et, en conséquence, en discussion.

— N° 27, Daylesford Gardens, dit M. Browne. Il s'éclaircit pompeusement la voix. Loué garni par Miss Penrose, à Monsieur... Monsieur...

— Colin James.

— Merci, monsieur Harper. A Mr Colin James. Pour quatre semaines, venant à expiration demain. Le locataire est parti avant la fin du bail. Nous n'en avons pas moins l'obligation de défendre les intérêts de notre cliente... ah... enfin de faire pour le mieux, monsieur Harper?

— Oui, monsieur Browne.

— Voulez-vous prendre l'inventaire du mobilier fourni par Miss Penrose, et faire une vérification sérieuse, ah!... une vérification du mobilier, vous comprenez?

— Parfaitement.

— Et prendre soigneusement note en même temps de toutes les dégradations que vous pourrez... que vous pourrez remarquer.

— Certainement.

— M. Lewis?

— Monsieur Lewis?

— Oui, monsieur.

— Vous accompagnerez M. Harper et vous contrôlerez.

— Très bien! monsieur.

— Réellement, monsieur Browne, protesta Harper, il me semble que je suis tout à fait capable d'un travail aussi simple sans l'aide de personne.

— Cela peut vous paraître ainsi, monsieur Harper. Malheureusement, ce n'est pas mon avis. J'ai récemment observé dans votre travail un certain laisser-aller regrettable. Il est essentiel à notre genre de travail qu'il n'y ait pas... eh!... qu'il n'y ait pas de laisser-aller. C'est pourquoi je considère comme nécessaire de vous envoyer vérifier l'inventaire et de charger M. Lewis de vérifier votre vérification.

Avec un léger sourire de complaisance pour son propre esprit, M. Browne rentra dans son cabinet particulier.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers Dayleford Gardens, tous deux de très mauvaise humeur. Harper n'avait que trop de raisons pour cela, entre autres, le regard que lui avait jeté son patron et la conscience que ses reproches étaient fondés. Lewis, de son côté, tout

en jouissant de l'affront fait à Harper, pestait d'être astreint à une course inutile.

Ils marchèrent en silence jusqu'à la porte et là Lewis demanda :

— Avez-vous apporté la clef?

— Vous auriez mieux fait de me poser cette question au départ, répliqua froidement Harper. Oui, je l'ai.

Ils entrèrent.

— Avez-vous apporté l'inventaire? dit Lewis.

Cette fois, Harper ne daigna pas répondre. Il sortit simplement un papier de sa poche et le déplia tandis qu'il s'adossait à la porte.

— Vous lirez et je pointerai, dit Lewis.

Harper haussa les épaules d'un air las et commença à lire d'une voix profondément dégoûtée :

— Hall et passage : cinq yards et demi de linoléum gris...

— Exact.

— Un porte-manteau d'acajou sculpté... Mon Dieu! pourquoi les gens s'encombrent-ils de pareilles horreurs?

— Exact.

— Un miroir à cadre d'ébène...

— Exact. Non, au fait, un coin a été fortement abîmé.

— Ce n'est pas indiqué sur l'inventaire.

— Alors, c'est une dégradation. Marquez-la.

Harper prit une note.

— Cela n'avancera à rien, fit-il observer, puisque le locataire a déguerpi.

— Il n'avait pas le droit de partir sans avoir réparé les dégradations, dit aigrement Lewis. De toutes façons, nous devons protéger notre cliente. Elle peut faire une réclamation. Notez!

— Oh! certainement, dit Harper de son ton le plus furieux. Nous continuons? Un meuble en laque du Japon...

Le hall terminé, ils passèrent dans la pièce du devant au rez-de-chaussée. Elle n'était pas très grande, mais assez encombrée et le pointage de son contenu fut une affaire longue et laborieuse. Lewis découvrit deux autres petites dégradations et dans un coin, une poignée de monnaie de billon qui n'était pas sur l'inventaire. Il ne manqua pas de s'applaudir ouvertement. Harper s'impatientait de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin la conscience de son compagnon étant satisfaite, il lui fut permis de passer dans le fumoir.

Harper entra le premier. Il s'arrêta sur le seuil, et comme Lewis s'apprêtait à le suivre, il le retint.

— Un moment, dit-il doucement, je crois qu'il y a ici quelque chose qui ne figure pas sur l'inventaire .....

.....

...La sonnerie du téléphone retentit à la station de police. Le sergent Tapper, homme méthodique, prit note de l'heure avant de répondre. Il était 11 h. 31. Il prit le récepteur, et, tout d'abord ne put rien saisir de ce qu'on lui disait. Il entendait son interlocuteur haleter, comme un homme qui a couru trop vite. Finalement une voix cria très fort : « Meurtre, meurtre! Venez tout de suite! »

— Que dites-vous? hurla Tapper. Qui êtes-vous? D'où...

— Je vous dis qu'il y a eu un meurtre, répéta la voix. Il y eut un

moment de silence, et le sergent crut qu'on avait coupé la communication. Alors, une voix tranquille et bien posée intervint.

— Je vous parle du 27 Daylesford Gardens. Le corps de M. Lionel Ballantine est ici. Voulez-vous venir et faire les constatations?... Oui, certainement, je vous attends. Bonjour.

Tapper bondit de sa chaise avec une légèreté qu'un jeune homme aurait pu lui envier. Une demi-minute après, il était dehors, un jeune constable sur ses talons, pendant qu'au téléphone un autre officier de police envoyait un message à Scotland Yard.

A la porte du n° 27, ils trouvèrent les deux jeunes gens qui les attendaient; tous deux portaient visiblement sur leur figure la trace de l'émotion qu'ils venaient de ressentir. Harper était certainement le plus maître de lui. Ce fut lui qui accueillit Tapper.

— Heureux de vous voir, sergent, dit-il. Vous le trouverez dans le fumoir au rez-de-chaussée. Rien n'a été touché.

Ils accompagnèrent le policeman jusque dans le fumoir. La fenêtre était fermée et l'électricité allumée. Le contraste avec la lumière du grand jour donnait un air un peu fantastique à la scène. Il y eut un moment de silence : chacun considérait le corps. Il ne gardait dans la mort aucune apparence de dignité, de détente. La silhouette lourdement étendue sur le sol donnait l'impression d'une monstrueuse marionnette, hideuse, grotesque, informe. Le sergent se pencha un moment sur le corps puis se redressa :

— Le médecin sera ici dans une minute ou deux, j'espère, dit-il. Non pas qu'il y ait grand chose à faire pour lui, semble-t-il. Et j'attends un inspecteur de Scotland Yard. Vous pouvez réserver toute votre déposition pour lui. Entre temps, je vais prendre quelques notes.

Il sortit un carnet :

— Vos noms et adresses, s'il vous plaît, commença-t-il, et, ceux-ci notés, il continua :

— Lequel d'entre vous a téléphoné?

— C'est moi, répondit Harper. C'est-à-dire, c'est moi qui vous ai annoncé la nouvelle. Mon ami ici présent avait commencé, mais je ne crois pas que sa communication vous ait appris grand'chose.

Lewis rougit de colère :

— Nous n'avons pas tous dans notre profession, l'habitude de découvrir des cadavres dans les appartements, murmura-t-il.

— Très bien, très bien, mon ami, dit Tapper d'un ton conciliant. Personne ne songe à vous blâmer d'avoir été un peu secoué par un pareil spectacle. Rien n'est plus naturel. Il se retourna vers Harper :

— Et comment avez-vous su que c'était M. Ballantine?

En réponse, Harper tira un journal de sa poche.

— Tout à fait évident, n'est-ce pas? remarqua-t-il.

Un titre en énormes capitales remplissait le haut de la page : L'ENIGME DE LA DISPARITION D'UN FINANCIER. OU EST M. BALLANTINE? Au-dessous, s'étalait le portrait d'un homme de quarante à cinquante ans à la figure avantageuse, en habit, chapeau gris, la canne à la main et une orchidée à la boutonnière. En dessous, on lisait : M. Lionel Ballantine, photographie prise au Derby de cette année.

Le sergent promena son regard de la photographie à la figure bouleversée du défunt ,et de la figure à la photographie :

— C'est bien lui, en effet,, je le vois, dit-il.

Il se mordit les lèvres et garda un instant le silence.

— Qu'étiez-vous venu faire ici? demanda-t-il.

— Collationner l'inventaire pour la bailleresse, Miss Penrose, répondit Harper, qui sentit que c'était le moment de s'expliquer. Elle avait loué meublé et...

— Elle n'avait pas loué à M. Ballantine, je suppose, demanda Tapper.

— Seigneur, non! Le locataire était un M. James Colin. Sergent, pensez-vous?...

— Je pense que ce que vous avez de mieux à faire tous les deux est de continuer à vérifier votre inventaire. Nous saurons de toutes façons, s'il manque quelque chose dans la maison, et pendant ce temps, j'espère qu'il arrivera du Yard quelqu'un pour entendre ce que vous avez à dire. Faites attention! Il ne faut rien déplacer. Et si vous trouvez quelque chose de suspect, appelez-moi tout de suite!

Les deux jeunes gens sortirent, en manifestant un soulagement visible d'échapper à l'atmosphère de violence et d'horreur qui imprégnait la pièce. Le sergent, après avoir placé le constable en sentinelle à la porte pour écarter les intrus, sortit un carnet de notes et un crayon et commença à rédiger un rapport d'une écriture moulée et scolaire. Il fut bientôt interrompu par l'arrivée d'un de ses collègues de la police, qui accompagnait le médecin. Celui-ci, un petit homme à la moustache fauve, procéda rapidement à son examen.

— Strangulation, conclut-il brièvement.

— A quand remonte la mort? demanda Tapper.

— Il est difficile de préciser : environ deux ou trois jours.

— Eh bien! nous devons attendre des ordres avant de pouvoir le transporter. Peut-être alors serez-vous à même de nous en dire plus long.

— Un message vient d'arriver de Scotland Yard, annonça le constable nouvellement arrivé. L'inspecteur Mallett arrive immédiatement. Jusque-là, défense de toucher à rien.

— Croit-il que je ne connais pas mon affaire? grommela Tapper. Vous pouvez retourner à la station, mon garçon, et si vous trouvez quelque journaliste à la porte, bouche close, n'est-ce pas?

En manière de protestation, il ferma son carnet de notes et le remit dans sa poche, comme s'il avait décidé que le trop envahissant Mallett se passerait désormais de son aide. En conséquence, il se trouva n'avoir rien à faire. Le médecin roula une cigarette et se mit à fumer d'un air maussade. Tapper essaya d'engager la conversation, mais le trouva aussi peu communicatif qu'aurait pu l'être M. Ballantine. Finalement, il ramassa le journal qu'Harper avait laissé et se mit à lire les commentaires qui encadraient les photographies de M. Lionel Ballantine et de la somptueuse façade de son office de Londres.

C'était un mélange de faits et de commentaires. Les faits tenaient peu de place, par la bonne raison qu'on ne savait qu'une chose, importante à la vérité : à savoir que M. Ballantine avait quitté son

bureau à l'heure habituelle, le vendredi soir, et qu'à une heure avancée du dimanche soir, personne ne pouvait se vanter de l'avoir vu nulle part, bien qu'un très grand nombre de gens aient cherché à le rencontrer.

Quant aux commentaires, ils étaient abondants et perfides. Ils étaient conçus dans ce style prudent qu'adopte la presse lorsqu'elle a affaire à un homme dont la chute paraît prochaine, mais n'est pas encore tout à fait certaine. C'était un travail artistement fait pour laisser le lecteur sous l'impression qu'on était en présence d'un homme qui avait fui la justice, sans toutefois que le journaliste affirmât rien de précis qui pût tomber sous le coup de la loi contre la diffamation. M. Lionel Ballantine, rappelait-il, avait, pendant plusieurs années, tenu une importante place dans la Cité de Londres. En particulier, il était le directeur de « London and Imperial Estates Company, Ltd », une affaire au capital de deux millions et demi de livres.

L'article continuait en rappelant à ses lecteurs que les dividendes dans cette compagnie, après avoir effectué ce qu'il appelait, par une heureuse métaphore, une montée météorique pendant le premier semestre de l'année, avaient fait brusquement une chute verticale ces derniers jours et étaient maintenant cotés au dixième de leur valeur nominale. La Cité, ajoutait-on, était gravement troublée par le tour que prenaient les choses et les comptes qui devaient être rendus à la prochaine assemblée générale, dans une quinzaine, étaient impatiemment attendus. En terminant, le journaliste faisait remarquer avec un air de détachement affecté qui n'aurait pas trompé un enfant, qu'il y avait lieu de se rappeler que le nom de M. Ballantine avait été mentionné au procès sensationnel de John Fanshawe quatre ans avant.

Ici, le sergent sursauta.

— Fanshawe! s'exclama-t-il à haute voix.

— Quoi? dit le docteur, en secouant la cendre de sa cigarette?

— Il a été libéré de prison, l'autre jour. Quel jour au juste?

— Jeudi.

— Fanshawe en liberté et Ballantine tué... dit Tapper rêveur. Après tout, c'est peut-être une coïncidence.

Ballantine n'avait-il pas été mêlé à l'affaire de la banqueroute de Fanshawe? Mais l'intérêt du médecin à la question paraissait épuisé et il ne répondait pas. Tapper, avec un soupir, se plongea dans la lecture des pronostics de foot-ball.

CHAPITRE VII

L'INSPECTEUR MALLETT

Lewis et Harper, leur travail à l'étage terminé, descendirent au rez-de-chaussée qui semblait maintenant envahi. Le hall résonnait sous les lourdes bottes des hommes de la police et, à travers la porte

du fumoir, fusaient les éclairs de magnésium annonçant que les photographes étaient en train d'opérer. Scotland Yard avait pris possession de la maison.

Le sergent Tapper les attendait au pied de l'escalier.

— L'inspecteur veut vour parler, dit-il.

L'inspecteur Mallett était un homme grand et corpulent, dont la carrure, tandis qu'il se tenait debout, solidement planté sur ses jambes, au milieu du tapis, semblait rétrécir encore l'étroite pièce. L'expression bienveillante de ses yeux bleus et de sa figure ronde et rose, faisait un contraste frappant avec l'allure militaire de sa moustache fièrement relevée. Il gratifia les deux jeunes gens d'un sourire engageant.

— Voici les deux hommes qui... commença Tapper.

— Oui, dit Mallett. Et s'adressant à Harper : Avez-vous terminé votre inventaire?

— Oui, répondit Harper. Toutes les pièces, excepté celle-ci.

— Alors, jetez donc les yeux sur cette pièce et dites-moi si quelque chose a été enlevé.

Harper commença à dérouler sa liste, pointant à mesure les objets. Pour rien au monde, il n'aurait consenti, là, en présence de tous ces étrangers, à faire mine de recourir à l'aide de Lewis. Lewis, de son côté, paraissait également résolu à ne pas relâcher d'un cran sa surveillance et, au profond dépit d'Harper, prit position à son côté, de manière à voir l'inventaire et à corriger toute erreur. Harper acheva aussi vite que possible, aussi désireux de sortir de l'atmosphère de cette pièce, que d'être débarrassé de son compagnon.

— Il ne manque rien, annonça-t-il.

— Si, dit l'odieux Lewis, au même instant. La corde du store manque.

Harper ne put s'empêcher de montrer son dépit de sa propre étourderie et son mépris pour le zèle intempestif de l'autre; mais l'inspecteur eut un sourire étrange.

— N'est-ce pas celle-là, croyez-vous? dit-il en désignant le cadavre du doigt.

Tous deux avaient jusque-là détourné, autant que possible, leurs yeux de l'horrible chose, pendant qu'ils examinaient tour à tour les objets au-dessus, au-dessous et autour d'elle, mais, maintenant, suivant la direction que leur indiquait le doigt de l'inspecteur, ils aperçurent au bas du cou, juste au-dessus du col, un objet impossible à méconnaître : une poignée en bois, attachée à une cordelette mince, dont la plus grande partie était si enfoncée dans les chairs qu'elle était invisible. Muets d'horreur, ils firent un signe d'assentiment.

— Bon! dit cordialement Mallett. Voilà un point acquis, en tout cas. Mais, dites-moi, mes amis, je pense que vous ne tenez pas à rester ici plus longtemps qu'il n'est nécessaire, Passons à côté.

Il s'entretint à voix basse avec un de ses subordonnés avant de se diriger vers la pièce du devant. Pendant ce temps, Harper, sa répugnance maintenant domptée par sa curiosité, regardait avec un intérêt passionné la face de l'homme assassiné. Le corps avait été déplacé pour permettre aux photographes d'opérer et il pouvait maintenant voir de très près la figure bien en évidence du mort.

Il était si absorbé dans son examen qu'il ne se rendait certainement pas compte que, lui aussi, faisait l'objet de l'attention d'un œil non moins observateur que le sien.

— Eh bien! dit soudain la voix de Mallett tout près de lui. Que regardez-vous là?

Harper sursauta, et il mit quelque temps à se remettre. Quand il parla pourtant, ce fut de son ton le plus dégagé et le plus hautain. Lewis, en l'écoutant, se dit qu'il arborait ses plus belles manières d'Oxford afin de faire entrer dans l'esprit de l'inspecteur qu'il était quelque chose de plus qu'un employé ordinaire.

— Ma foi, Inspecteur, dit-il, je me demandais comment un homme habillé avec une recherche aussi manifeste, était allé se mettre une cravate verte sur un costume gris.

L'inspecteur fit entendre un grognement indistinct, mais ne dit rien.

— Et surtout, poursuivit Harper, lorsqu'elle n'est pas même décemment nouée. Je n'aimerais pas me montrer ainsi dans la mort.

— Ballantine non plus, probablement, jeta Mallett. Et s'adressant aux photographes : Si vous en avez fini avec vos objectifs, recouvrez donc ce corps, jusqu'à ce que l'on puisse l'emporter. Et il sortit de la pièce, faisant signe aux deux jeunes gens de le suivre.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, leur dit-il, lorsqu'ils se trouvèrent seuls ensemble. Je sais qui vous êtes et pourquoi vous vous trouvez là. Donnez-moi seulement quelques détails sur la maison. A qui est-elle?

— A Miss Penrose, dit Harper. C'est une de nos clientes et elle est en Italie pour l'hiver.

— C'est-à-dire, rectifia lourdement Lewis... Miss Penrose est la locataire. Mais la maison appartient à lord Minfield.

— Peu nous importe, dit Mallett. Alors, vous avez loué garni pour le compte de Miss Penrose?

— Oui, dit Harper.

— Pour combien de temps?

— Un mois, expirant aujourd'hui.

— Et le nom du locataire?

— Colin James.

— Où est-il maintenant?

— Sur le continent, autant que je puis savoir, dit Harper. C'est-à-dire que samedi matin, il a renvoyé les clefs avec une lettre disant qu'il partait et se rendait en France.

— Que savez-vous sur lui? demanda Mallett. Il a dû donner quelques références, je suppose?

— La seule référence qu'il ait donnée est sa banque, dit Harper. Il a payé son loyer d'avance.

— Quelle est cette banque?

— La Banque du Sud, succursale de la rue basse de Daylesford. Je me le rappelle, parce que c'est la banque de notre firme.

Le détective s'arrêta un moment, pinçant les lèvres d'un air absorbé, le dos tourné à la fenêtre, à travers laquelle on percevait déjà le bruit de la foule, rassemblée à la vue du déploiement des forces de police.

— Quel était l'aspect de Colin James? fut sa nouvelle question.

— C'était un gros homme, ventru, plus exactement, répondit Harper. Je veux dire qu'il avait l'estomac proéminent et une figure mince, comme quelqu'un qui digère mal. Il portait une assez grande barbe brun sombre. De taille moyenne, il me semble, et parlant d'un voix un peu enrouée.

Mallett se tourna vers Lewis.

— Etes-vous d'accord là-dessus? demanda-t-il.

— Je ne l'ai jamais vu, dit Lewis. Je ne suis mêlé à cette affaire que parce que M. Browne, mon patron, désirait que je surveille le collationnement de l'inventaire. (Il ne put s'empêcher de jeter un regard ironique à Harper tout en parlant.)

— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de rester davantage ici, dit Mallett. Retournez à votre office, racontez-leur ce qui est arrivé, s'ils ne le savent déjà et dites-leur de tenir prêts tous les renseignements sur M. James et ses aboutissants pour l'enquête. Je vous ferai savoir quand nous aurons besoin de vous encore.

Lewis partit et l'inspecteur se tourna vers Harper.

— Combien de fois avez-vous vu James? demanda-t-il.

— Une seule. Il vint au bureau un matin où je me trouvais seul et dit qu'il lui fallait tout de suite un appartement meublé dans un quartier tranquille. Nous sortîmes ensemble et je lui montrai ce logement.

— Laissant l'office vide?

— M. Browne était dans le bureau du fond, mais ne pouvait pas le voir de sa place.

— Je me rends compte. Continuez.

— L'endroit lui plut et il manifesta le désir d'en prendre possession dans l'après-midi. Je le ramenai à l'office et il me signa son chèque que j'encaissai à la banque dans la matinée. Dans l'après-midi, M. Browne rédigea l'acte de location et tard dans l'après-midi, M. James revint et le signa.

— Etiez-vous seul à l'office en ce moment?

— Oui. A vrai dire, tout le monde était parti et j'avais dû rester exprès après l'heure de la fermeture.

— L'acte de location doit être à l'office, je suppose?

Harper sembla hésiter.

— Oui, je le suppose, dit-il. Il devrait y être, en tout cas.

— Vous avez donné une description fort précise d'un homme que vous n'avez vu qu'une fois dans votre vie. Aviez-vous une raison particulière de vous souvenir de lui?

— Non, je ne vois pas; sauf peut-être sa barbe.

— Le reconnaîtriez-vous si vous le voyiez?

— Je le crois. Mais il y a toujours la question de la barbe. Je ne suis pas sûr de le reconnaître s'il l'a coupée.

L'inspecteur fit un signe d'assentiment et parut songeur.

— Savez-vous s'il était seul dans l'appartement? reprit-il. Cela paraît bien grand pour un homme seul.

— Autant que je puis le savoir, il était seul.

— Et comme personnel?

— Il dit qu'il voulait avoir un homme à la journée. J'en engageai un pour lui.

— Comment s'appelle-t-il?

— Crabtree. Richard Crabtree. Il loge à Terrace Street, juste au coin, n° 14.

— Merci, dit Mallett, qui prit note de l'adresse. Et maintenant, passons à cet inventaire. Est-ce qu'il manque quelque chose à la maison?

— Non, rien d'important.

— Tout peut avoir de l'importance dans un cas semblable, prononça sévèrement Mallett. Vous feriez mieux de me laisser la liste pour que je vérifie. Avez-vous trouvé des objets qui n'y figuraient pas?

— Seulement le linge et la coutellerie que James avait apportés.

— Voilà qui peut être important. D'où cela venait-il?

— Je l'ai commandé moi-même pour lui dans un magasin près de notre office et il me versa le prix quand il vint signer l'acte.

— C'était plutôt en dehors de vos attributions, pour une agence immobilière.

— Oui, sans doute, admit Harper. Mais il me le demanda, et je n'y attachai pas d'importance sur le moment.

— Je vois.

Mallett se dirigea vers la porte. L'interrogatoire touchait évidemment à sa fin et Harper se leva pour partir. Mais le détective l'arrêta.

— Encore une question, une seule, dit-il. Aviez-vous déjà vu Ballantine avant aujourd'hui?

— Non.

— Alors pour quel motif l'avez-vous contemplé comme vous avez fait tout à l'heure?

— Exactement pour celui que je vous ai dit, répondit froidement Harper.

— Et il n'y en a pas d'autre?

— Non.

L'inspecteur haussa les épaules.

— Très bien, je vous ferai savoir quand nous aurons besoin de vous de nouveau. Au revoir.

Il ouvrit la porte et Harper se trouva à l'air libre. Il avait conscience de la rumeur des voix autour de lui, du déclic des appareils photographiques, de l'épaisseur de la foule autour de lui. Mais dans sa joie d'être enfin délivré des horreurs de cette matinée, il n'y prêtait aucune attention. Ecartant les gens qui l'entouraient, il marcha d'un pas rapide et atteignit d'un seul élan l'extrémité de la rue.

De la fenêtre, l'inspecteur Mallett, avec une expression singulière sur les lèvres, et un léger froncement de sourcils, le regardait s'en aller.

CHAPITRE VIII

RICHARD CRABTREE

Mardi 17 *novembre.*

Si la disparition de Lionel Ballantine avait occupé déjà la première page des journaux, la découverte de son cadavre dans une obscure demeure de South Kensington fut un événement de première grandeur. Il remplit exclusivement les rubriques de tous les journaux d'information de Londres. Du matin au soir, une foule de gens poussés par une curiosité malsaine, au profond dégoût de ses habitants si réservés, contemplaient, avec une passion avide, la banale façade du n° 27.

La police avait été sobre de communications, mais les directeurs de journaux et les reporters spécialisés ne se privèrent pas de tirer tout le parti possible des moindres éléments connus. Quiconque pouvait avoir la moindre connaissance des tragiques événements, sans parler d'un très grand nombre de gens qui ne savaient rien du tout, se trouva assiégé d'interviews. Jackie Roach, était au comble du bonheur. Non seulement cette affaire de meurtre, comme il l'avait prévu, faisait marcher sa vente, mais pour la première fois de sa vie, il jouait lui-même un rôle dans les nouvelles qu'il vendait.

Il va de soi que Roach avait fait sa déposition à la police et avait été averti qu'il déposerait à l'enquête. En attendant, on lui avait recommandé de tenir sa bouche close. Mais il n'est pas dans la nature humaine de tenir sa bouche fermée quand il se présente tant d'occasions d'absorber de l'excellente bière à rien ne coûte et Jackie avait une trop bonne nature pour ne pas essayer de donner quelque chose en retour. C'était extraordinaire d'ailleurs, tout ce que les journalistes allaient chercher : des choses sur lesquelles la police ne l'avait jamais tracassé. Par exemple, ayant dit par hasard qu'il connaissait Crabtree, le domestique de M. James, il les vit entrer en transes. Quand l'avait-il vu pour la dernière fois? Où était-il maintenant? Jackie voulait être pendu s'il le savait. Mais cette ignorance même constituait une nouvelle et, le lendemain de la découverte de la mort de Ballantine « OU EST RICHARD CRABTREE? » fut le titre sensationnel qu'on pu lire à la première page de plusieurs journaux du matin.

En fait, Crabtree, au moment où ces journaux faisaient à travers le pays, leur apparition sur d'innombrables tables au moment du breakfast, se trouvait planté au milieu de la rue principale de Spellsborough, petite ville du Sussex, et assez embarrassé de sa personne. De l'autre côté de la rue où il regardait, se trouvait un garage où un pesant camion venait de s'arrêter pour faire de l'essence, et qu'il contemplait avec un vif intérêt.

Le conducteur paya son essence, mit le moteur en marche et sauta

sur son siège. A ce moment, Crabtree traversa la route et vint se placer à son côté.

— Vous allez à Londres, patron? demanda-t-il.

Le conducteur était un homme entre deux âges, dont la physionomie exprimait un mélange de bienveillance et de timidité. Il enveloppa Crabtree d'un regard indécis.

— Vous voulez aller à Londres? demanda-t-il.

— Oui. Et j'aurais mieux fait d'y rester. Venu ici pour les courses. Fauché. Plus un rotin. Vous ne me laisserez pas faire la route à pied, voyons, patron, dit Crabtree de sa voix la plus engageante.

Sa mine à la fois piteuse et bon enfant décida le conducteur.

— Eh bien, l'ami, montez! Vous êtes bon pour un voyage à Londres. Si toutefois cette sacrée bagnole peut arriver jusque-là.

Crabtree ne se le fit pas dire deux fois et s'installa vivement derrière le conducteur. Celui-ci mit en mouvement son camion qui commença à avancer doucement sur la chaussée.

Malgré le manque de confort de ce genre de locomotion, Crabtree, pour si durement secoué qu'il fût, n'eut de pensées, pendant la première demi-heure du trajet, que pour se féliciter de sa chance. Puis, cette première impression une fois amortie, l'ennui vint et il essaya de se distraire de la monotonie de la route en engageant la conversation avec son conducteur. Mais celui-ci à la fois préoccupé de sa direction et manifestement inquiet sur la résistance de son moteur qui faisait entendre des bruits inquiétants, ne répondait que par monosyllabes ou ne répondait pas du tout. Crabtree, à la recherche d'une distraction, regardant machinalement autour de lui, aperçut un numéro du *Standard* qui gisait sur le plancher. Il ramassa le journal et, sans grand intérêt, commença à le parcourir.

Tout d'un coup, il poussa une exclamation violente :

— Oh! sapristi; mais qu'est-ce que cela?

Surpris, le conducteur fit un faux mouvement qui faillit faire chavirer son lourd véhicule dans un tournant, forçant un cycliste à se jeter dans une haie. Crabtree avait maintenu avec peine son équilibre, mais il ne voyait, il n'entendait rien. Toute son attention était concentrée sur les mots qui l'hypnotisaient.

— 36, Daylesford Gardens! murmura-t-il.

Il lisait avec difficulté, les mots dansant devant ses yeux à cause des cahots qui secouaient le journal. Tout d'un coup, il vit quelque chose qui le fit presque tomber de son siège. De la masse imprimée, un nom se détachait en énormes capitales..., le sien.

— Par exemple, dit Crabtree.

Il n'était pas encore revenu de sa stupéfaction quand le camion s'arrêta brusquement. Levant la tête, il vit qu'ils étaient arrivés à la crête d'une colline. Un jet de vapeur s'échappait du radiateur. Le conducteur rangea son véhicule au bord de la route.

— Il s'est échauffé, comme d'habitude, annonça-t-il philosophiquement. Maintenant, il nous faut attendre qu'il soit refroidi. Il n'y a rien d'autre à faire. Que disiez-vous donc tout à l'heure?

Crabtree lui tendit le *Standard*.

— Regardez donc là, dit-il. Trente-six Daylesford Gardens, l'endroit où j'étais en service. Colin James, mon patron. Et *moi*, ces crétins-là m'ont fourré là-dedans aussi!

Le conducteur considéra la page en silence pendant un bon moment. Puis il prit une cigarette derrière son oreille et l'alluma.

— La police recherche Richard Crabtree pour l'interroger, résuma-t-il. Richard Crabtree, est-ce vous?

— Oui. c'est moi, patron, mais...

— Ah, diable! Il réfléchit en silence pendant un instant, puis :

- - La police! J'aime mieux que ce soit vous que moi. Allons, je crois que nous pouvons repartir.

Quelques centaines de yards plus loin, le chemin traversait un petit ruisseau. Il arrêta de nouveau sa machine et sortit un petit cruchon, qu'il tendit à Crabtree.

— Voulez-vous descendre un instant et me le remplir d'eau, camarade? dit-il.

Crabtree se trouvait en dessous du pont, quand il entendit le bruit de l'accélérateur. Il se précipita et arriva juste à temps pour voir le camion au sommet du pont et sur le point de disparaître dans un tourbillon de fumée. Le son affaibli d'une voix parvint à ses oreilles

— Je n'ai pas envie d'avoir affaire avec la police, grand merci camarade!

La pluie commençait à tomber. Il y avait bien cinq milles jusqu'au prochain village et il avait en tout et pour tout en sa possession un cruchon vide de deux litres.

CHAPITRE IX

ENQUÊTE SUR UN FINANCIER

L'enquête aura lieu mercredi. Cette simple annonce, qui terminait les comptes rendus de tous les journaux sur le mystère de Dayles-ford Gardens, avait au moins le mérite d'être précise et facile à comprendre.

Donc, le mercredi matin, le coroner s'installa sur son siège devant une salle remplie jusqu'à étouffer. L'inspecteur Mallett s'assit près de lui, sa moustache hérissée de dégoût devant la foule serrée des chercheurs de sensations fortes. Il détestait les enquêtes. Elles n'apportaient rien de bon, estimait-il, et servaient seulement à faire perdre un temps qui pouvait être mieux employé.

Mais enfin, elles faisaient partie de la machinerie de la loi, et il les acceptait avec résignation. Leur seul avantage, d'après son expérience, était d'attirer l'attention du public sur une affaire, et d'amener ainsi à témoigner des gens qui, sans cela, auraient ignoré la valeur de ce qu'ils savaient; mais dans l'espèce, l'attention publique avait été suffisamment excitée pour qu'on eût pu faire sans inconvénient l'économie de cette formalité. Heureusement, il pouvait compter sur le coroner, praticien exercé, qui s'en tiendrait au nécessaire, sans pousser l'enquête plus loin que lui, Mallett, ne le jugeait nécessaire à ce moment.

La séance fut déclarée ouverte et le coroner s'adressa brièvement

au jury. Ils étaient réunis, expliqua-t-il, pour enquêter sur la mort de M. Lionel Ballantine. Des preuves certaines allaient être mises devant leurs yeux, établissant que le défunt n'était pas mort de mort naturelle. Il était impossible pour eux dans l'état présent des investigations de compléter leur enquête, et un ajournement serait nécessaire pour donner à la police le temps de tirer pleinement l'affaire au clair. Il dépendrait des résultats obtenus par elle qu'une nouvelle réunion du jury fût nécessaire ou non.

— Mistress Ballantine, appela l'huissier de service, et l'on vit s'avancer une mince forme en noir. Ceux des témoins qui siégaient au premier rang purent discerner une figure calme, des sourcils réguliers, et une bouche mince et inflexible.

— Vous êtes Evangeline Mary Ballantine? demanda le coroner.

— Oui.

— Vous habitez 59, Belgrave Square?

— Oui.

— Avez-vous reconnu le corps de votre mari, qu'on vous a montré tout à l'heure?

— Je l'ai reconnu.

— Quand l'avez-vous vu vivant pour la dernière fois?

— Mercredi dernier, il y a exactement huit jours.

— Etait-il à ce moment en bonne santé?

— Oui, autant que j'ai pu m'en rendre compte.

Le coroner consulta quelques papiers devant lui, toussa pour s'éclaircir la voix et reprit sur un ton un peu différent.

— Vous et votre mari ne viviez pas ensemble, je crois?

— Nous n'étions pas officiellement séparés, dit Mrs Ballantine d'une voix où toute expression semblait exclue. Ma maison lui était ouverte quand il en avait envie.

— Et profitait-il de la permission, de temps en temps?

— De temps en temps, oui. Ma maison est grande, et je ne m'occupais pas de ses allées et venues.

— Mais cette dernière fois, il y a huit jours, l'avez-vous vu à Belgrave Square?

— Oui, je lui avais demandé de venir me voir. J'avais des questions d'intérêt à discuter avec lui.

— Est-ce que?... Le coroner allait poser une autre question, mais se ravisa. Au lieu de cela, il se tourna vers l'avocat qui représentait Mrs Ballantine.

— Avez-vous d'autres questions à poser, maître? demanda-t-il.

— Votre mari vous a-t-il jamais parlé de l'adresse, 27, Daylesford Gardens?

— Non.

Il se tourna vers le coroner.

— Avez-vous encore besoin de ce témoin? Sinon, elle vous serait obligée si...

— Certainement, fut la réponse. Elle peut se retirer.

Le conseil s'assit avec la contenance satisfaite de quelqu'un qui a gagné son argent, et Mrs Ballantine fit un geste de remerciement à l'adresse du coroner avant de se retirer, aussi calme qu'elle était entrée. A aucun moment, elle ne montra le moindre signe d'émotion. Elle traversa la foule sans avoir l'air de s'apercevoir de son exis-

tence et disparut. Mallett n'était pas homme à se laisser impressionner, mais il se surprit à la suivre des yeux avec admiration et respect.

— Pas commode, cette femme, pensa-t-il. Mais elle a du caractère — et du courage. Une femme comme cela est capable de bien des choses.

Le médecin expert fut le témoin suivant. Il donna une impression de compétence en fournissant des explications sur un ton strictement professionnel qui les faisait paraître toutes simples. Quelques personnes dans l'auditoire, friandes de détails terrifiants se sentirent déçues. Plus tard dans la soirée, quand elles déployèrent leur journal du soir et lurent la même déposition dans tout l'apparat de la première page et sous des titres et sous-titres sensationnels, elles purent ressentir, sur la copie, le frisson dramatique qui avait si fâcheusement manqué à l'original.

Le témoin déclina brièvement son nom, son adresse et sa qualité. On l'avait appelé au 27, Daylesford Gardens. Là, il avait vu le corps du défunt. La *rigor mortis* l'avait déjà gagné. Il n'était pas possible de fixer rigoureusement le moment du décès, qui, à son estimation, devait remonter à deux ou trois jours. La mort se plaçait ainsi entre vendredi midi et samedi midi. A tout prendre, il pensait que c'était plutôt au commencement de cette période. A la question précise, si les apparences concordaient pour situer le décès dans l'après-midi de vendredi plutôt que le soir, il reconnut que oui.

— Avez-vous trouvé quelque chose qui vous renseignât sur la cause du décès? demanda le coroner.

— Oui. Une cordelette était passée deux fois autour du cou et nouée fortement par derrière.

— Etait-ce celle-ci?

Pour la première fois depuis le début de l'audience, un frisson d'intérêt passa dans la salle, au moment où un huissier impassible plaça la pièce à conviction devant le témoin. Le praticien y jeta un coup d'œil, répondit « oui » et se lança dans des détails techniques. Il avait pratiqué l'autopsie. Le cadavre était celui d'un homme bien portant et bien nourri. Pas de trace de maladie organique. La mort était due à la strangulation. L'assassin avait dû déployer une très grande force, le suicide était hors de question. Il ramassa ses papiers et quitta le box des témoins avec le même air de morne compétence qu'il avait déployé tout le long de sa déposition.

Harper, ainsi que Lewis, furent ensuite appelés pour expliquer comment ils avaient découvert le corps. L'inspecteur, écoutant distraitement ce qu'il avait déjà entendu dix fois, s'amusa un peu de la différence de leurs attitudes. Harper se comporta devant le coroner comme il l'avait fait avec lui, distant, détaché et froid; Lewis, au contraire, était excité et échauffé. Il prenait manifestement un plaisir assez vulgaire à se sentir, pour une fois, le centre de l'intérêt et se préoccupait baucoup plus de décrire avec complaisance ses propres impressions d'horreur et d'étonnement à l'aspect de ce qu'il avait vu, que d'apporter une contribution utile à l'enquête. Mallett savait qu'il s'était déjà laissé interviewer et photographier par les reporters, au contraire d'Harper, qui avait tout fait pour se tenir à l'écart

de la publicité. Certainement, les deux formaient un contraste qui, pour un psychologue (et tout bon détective est un peu psychologue) n'était pas sans intérêt, et, peut-être sans profit.

Le coroner regarda la pendule. Il avait mené l'affaire assez rondement jusqu'à présent et il espérait finir avant l'heure du lunch.

— Il ne reste plus que deux témoins, dit-il au jury. Nous allons les interroger tout de suite.

Le jury, fort mal installé sur des bancs de bois et vivement désireux d'échapper à l'atmosphère empestée de la salle, s'agita impatiemment, mais ne protesta pas.

— M. du Pine, appela l'huissier.

Du Pine, l'aspect hagard et négligé, s'avança. Il prêta le serment nerveusement, respira profondément avant de répondre aux questions qu'on lui posait.

— Vous vous appelez Hector du Pine, dit le coroner. Votre domicile est 92, Fitz-James Avenue, St Johns-Word.

— Oui.

— Etes-vous le secrétaire de la « London and Imperial Estates Company » ?

— Oui... c'est-à-dire... oui, en effet.

— Dont le défunt était le directeur?

M. du Pine toussa pour s'éclaicir la voix, serra les dents avec une crispation nerveuse, et soupira plutôt qu'il ne dit :

— Il l'était.

— Quand avez-vous vu le défunt pour la dernière fois?

— Vendredi dernier, vers cinq heures de l'après-midi.

— Etait-ce dans les bureaux de la banque?

— Oui. Je devrais dire, corrigea aussitôt le témoin, c'était juste au dehors des bureaux. Dans la rue.

— Vous étiez au dehors avec lui dans la rue?

— Non, j'étais à l'intérieur, à ma fenêtre.

— Vous regardiez par la fenêtre et vous l'avez vu partir?

— Précisément.

— Avez-vous vu quelle direction il prenait?

— Non, je ne crois pas... Non, décidément non.

— Vous n'aviez pas de raison particulière pour l'observer, je suppose?

Les paupières de M. du Pine battirent deux ou trois fois avant qu'il réponde :

— Non... pas de raison particulière.

— Etait-il seul, à ce moment?

— Seul.

— Emportait-il quelque chose avec lui?

— Seulement un parapluie, rien d'autre.

— Lui aviez-vous parlé avant son départ?

— Oh! oui. Juste avant.

— Et vous a-t-il paru à ce moment dans son état normal?

— Tout à fait normal, quant à son état de santé, répondit le secrétaire. Puis, baissant la voix, il ajouta : Mais certainement, il était très préoccupé par des questions d'affaires.

— Et je suppose qu'il avait discuté ces questions d'affaires avec vous?

— Oh! oui. Certainement.

— Vous a-t-il dit où il allait en vous quittant.

— Non. Oh! non. Il n'était pas communicatif en dehors de ses affaires.

— A-t-il jamais fait allusion devant vous au n° 27, Daylesford Gardens.

— Certainement non.

— Je vous remercie, dit le coroner, avec un geste de congé. Mais M. du Pine avait encore quelque chose à dire.

— Je crois que je dois ajouter, dit-il précipitamment, ses mains décharnées serrant la barre des témoins comme s'il avait peur qu'on l'en arrachât avant qu'il ait pu finir... ajouter... je veux dire que M. Ballantine m'avait fait part ce matin de ses préoccupations, de ses angoisses même...

— Au sujet de ses affaires. Vous nous l'avez déjà dit, interjeta le coroner.

— Non, non, pas à propos d'affaires, persista le témoin. Il y avait cela, certainement. Mais je veux dire qu'il paraissait alarmé à un point de vue personnel.

— Au sujet de sa sécurité, voulez-vous dire?

— Oui.

— Et vous a-t-il dit la cause de cette alarme dont vous parlez?

Du Pine avala deux fois sa salive avant de répondre. Il avait eu un visiteur dans la matinée, dit-il précipitamment, qui avait semblé le troubler beaucoup. Il avait donné des instructions strictes pour qu'on ne le reçoive plus sous aucun prétexte.

Il y eut un mouvement dans l'auditoire à ce coup de théâtre manifestement inattendu. Mallett se mordit les lèvres et fronça le sourcil. Mais le coroner ne pouvait en rester là.

— Vous a-t-il dit le nom de ce visiteur? demanda-t-il.

— Oui, il me l'a dit. Le témoin ne paraissait plus disposé à poursuivre.

— Quel était ce nom?

— John Fanshawe.

Ce nom fut murmuré plutôt que prononcé, mais dans le silence absolu qui s'était établi, il fut entendu jusqu'au fond de la salle. Une tempête d'exclamations s'éleva aussitôt, immédiatement suivie d'un cri de : Silence! Silence, lancé par l'huissier de la Cour. A la faveur du brouhaha, Mallett trouva le moyen de glisser quelques mots au coroner qui fit un signe d'assentiment. Il se tourna vers le témoin.

— Je n'ai rien d'autre à vous demander, dit-il.

M. du Pine, l'air profondément soulagé, se hâta de quitter le box et Jackie Roach lui succéda. Il s'avança de l'air d'un homme pénétré de son importance et sourit aimablement au coroner et au jury. Pour la circonstance, il avait arboré sur sa veste râpée trois médailles de guerre ternies.

— Vous êtes bien vendeur de journaux? demanda le coroner.

— C'est vrai, monsieur.

— Je vous prie de vous reporter à vendredi dernier, dans la soirée. Où étiez-vous?

***

— Au coin de la rue haute de Daylesford et des Gardens, monsieur.

— Vous livrant à l'exercice de votre profession?

— Je vous demande pardon?

— Je veux dire : vous vendiez des journaux.

— C'est vrai, monsieur.

— Avez-vous vu passer quelqu'un pendant que vous étiez là?

— Beaucoup de gens, monsieur.

— Quelqu'un en particulier, quelqu'un que vous connaissiez?

— Je connais beaucoup de monde dans le quartier, monsieur.

Le coroner essaya une autre tactique.

— Connaissiez-vous de vue la personne qui habitait au n° 27? demanda-t-il.

— Oh! M. James!... Oui, monsieur.

— Vous connaissiez son nom, alors?

— Oui, monsieur, M. Crabtree, qui était à son service, me l'avait dit.

— Ce Crabtree était son domestique?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous vu M. James, ce soir-là?

— Oui, monsieur. Il passa devant moi sur le trottoir en face de celui où je me tenais, lui et un autre gentleman.

— Vers quelle heure?

— A peu près vers six heures et demie, monsieur, un peu avant ou un peu après, je ne puis l'affirmer.

— Quelle direction prirent-ils?

— Vers les Gardens, monsieur, au n° 27.

— Alors, tous deux entrèrent dans la maison? Vous en êtes sûr?

— Oui, monsieur. J'y ai fait attention, parce que c'était la première fois que je voyais quelqu'un entrer dans cette maison depuis que M. James y était, excepté M. Crabtree et M. James lui-même.

— Avez-vous pu voir la personne qui était avec lui?

— Non, monsieur, je n'ai pas pu. M. James se trouvait entre cette personne et moi et il faisait assez noir de leur côté de la rue.

— Il pleuvait, n'est-ce pas?

— Il commençait à bruiner, monsieur. Plus tard, il s'est mis à pleuvoir.

— Mais vous êtes bien sûr que c'était M. James?

— Oh! oui, monsieur. Lui, je le connais bien. Je l'ai vu matin et soir tous les jours.

— Et les avez-vous revus tous les deux plus tard?

— M. James, je l'ai revu, monsieur, mais pas l'autre.

— Où?

— Juste devant le n° 27, monsieur. La pluie commençait à tomber dur alors, et je venais juste de quitter les Gardens pour le bar dans la rue basse de Daylesford. J'entends claquer la porte, je regarde et je vois M. James reprendre à grands pas la direction par où il était venu.

— Il était tout près de vous, alors?

— Tout juste la largeur de la rue, monsieur.

— Portait-il quelque chose?

— Rien que sa valise à la main, monsieur, la même qu'il avait toujours. Je ne crois pas l'avoir jamais vu sans elle.

— Est-ce qu'il l'avait quand vous l'avez vu d'abord?

— Oh! oui, monsieur, j'en suis sûr.

— Et quelle heure était-il quand vous l'avez vu pour la seconde fois?

Roach fit une pause et se passa la main sur le front dans un geste vague. Puis sa figure s'éclaira et il dit :

— Il était près de sept heures et demie quand j'ai quitté ma vente, monsieur, et il y a juste cinq minutes de la place où je me tiens au haut des Gardens.

— Sept heures vingt-cinq, par conséquent?

— A peu près, monsieur.

Le coroner remua ses papiers, il jeta un coup d'œil sur Mallett, qui lui adressa un signe d'intelligence.

— Je vous remercie, dit le magistrat en s'adressant à Roach.

— Merci, monsieur, et bonne santé, répondit gracieusement le vendeur de journaux en se retirant.

— Nous allons nous en tenir là pour aujourd'hui, messieurs, dit le coroner en s'adressant aux membres du jury. Vous recevrez une convocation si votre concours est nécessaire à nouveau.

Il se leva et quitta la place sans plus de cérémonie. La foule s'écoula lentement, partagée entre le vague sentiment d'avoir assisté à quelque chose d'important et le désappointement de voir l'enquête tourner court. Quand le dernier spectateur fut sorti, un détective en civil traversa la salle et arriva près de l'inspecteur.

— Ce Crabtree a été retrouvé, monsieur, dit-il. Il est à Scotland Yard en ce moment et j'ai laissé des instructions pour qu'on ne commence pas son interrogatoire sans que vous soyez là.

— Très bien, répondit Mallett. Sa pensée, pour un moment, se tourna amoureusement vers l'idée de son lunch. Mais il résista à la tentation.

— Je viens tout de suite, dit-il avec fermeté.

CHAPITRE X

LA PISTE DE M. JAMES

A son arrivée à Scotland Yard, Mallett se dirigea tout de suite vers son cabinet. Il y trouva un jeune policier, récemment promu, qu'on lui avait donné comme auxiliaire dans l'affaire, le sergent détective Frank. C'était un petit homme maigre, plein de cran et suprêmement imbu de sa valeur.

— Avant que vous voyiez cet homme, dit-il, il y a un ou deux points que j'ai éclaircis pour votre compte.

— Bien obligé, murmura Mallett.

— J'ai fait une enquête au chemin de fer, déclara Frank. J'ai acquis la certitude qu'un homme répondant au signalement de James

a pris le ferry-boat de Newhaven la nuit de vendredi. Il était en première classe et dîna dans le train. L'employé du Pullmann se le rappelle très nettement, parce qu'il se montra très exigeant et lui donna un fort pourboire. J'ai mis en train une enquête pour Paris, mais le résultat n'est pas encore arrivé.

— Et en ce qui concerne le passeport? demanda Mallett.

— Il devait y avoir un passeport, certainement. Il ne se rappelle rien à ce sujet.

— Avez-vous été à la banque?

— Oui. Le vendredi matin, James s'y est rendu et a retiré tous ses fonds avec un paquet cacheté qu'il y avait déposé en même temps. Il se fit verser le montant de son crédit en billets d'une livre. J'ai vu son compte. Il avait retiré deux cents livres le jour où il entra à Daylesford Gardens. Le seul paiement par chèque est celui qui a été fait à l'agence de location. Tout ce qu'ils ont pu me donner à la banque, ce sont des spécimens de signature. Les voici.

Il les tendit à l'inspecteur et ajouta :

— Je les ai montrées à nos experts, ils sont d'avis que l'écriture est manifestement contrefaite, il a dû écrire de la main gauche.

— Vous me surprenez, dit gravement Mallett. Est-ce tout?

— En ce qui concerne James, oui. Mais vous devez savoir...

— La Banque du Sud n'ouvre pas facilement un compte sans quelque référence, remarqua Mallett.

Le sergent rougit.

— Le directeur ne m'a rien dit à ce sujet, répondit-il.

— En d'autres termes, vous avez oublié de le lui demander. Ce n'est pas du bien bon travail, Frank. Si vous voulez réussir dans le métier, il faut de l'exactitude et de la plus minutieuse. Retournez à la banque, et demandez au directeur de fouiller ses archives. Il doit y avoir là une lettre de recommandation ou quelque chose de ce genre. Qu'est-ce que vous attendez?

Un peu déconfit, le sergent dit :

— Je pensais, chef, que je devais vous signaler une information qui nous est parvenue à l'instant. Fanshawe est arrivé à Londres, venant de France, ce matin. Il est descendu chez sa sœur au n° 2 Daylesfort Court Mansions.

Mallett ne répliqua pas sur le moment. Après un moment de réflexion, il demanda :

— Avez-vous, par chance, assisté au procès de Fanshawe?

— Non, mais j'en ai entendu parler, certainement.

— J'y étais. C'était un personnage curieux. Un parfait gentleman, en apparence, et aussi froid qu'une citrouille. Lorsqu'on l'eut déclaré coupable et qu'on lui demanda s'il avait quelque chose à dire avant la sentence, il rejeta simplement la tête en arrière et dit : « Mylord, je désire seulement poser en principe que si je sors de prison avant que M. Ballantine soit pendu, je me chargerai avec plaisir de réparer l'omission. »

— Et il est sorti de prison, dit vivement Franck, et un jour après, Ballantine a été tué.

— Et nous sommes à la recherche de M. Colin James, qui avait loué un appartement meublé à Kensington pendant que Fanshawe était dans la prison de Maidstone, compléta Mallett sèchement.

— Peut-être, avança Frank, était-il en rapport avec James. Après tout, on a vu entrer deux personnes dans la maison.

— Et James est sorti seul, laissant un cadavre derrière lui. Mais non, Frank, l'explication ne colle pas. Tout de même, il faudrait avoir, un moment ou l'autre, une conversation avec Fanshawe. Je suppose qu'on l'a mis en observation.

— Oui.

— Bon. Et dans l'intervalle, nous aurons l'occasion d'éclaircir le rôle exact de Ballantine dans l'affaire de la Banque de Fanshawe, quand nous examinerons ses papiers.

— Ah! ceci me rappelle l'autre chose que je voulais vous dire, reprit le sergent. La « London and Imperial Estates Company » et ses filiales ont déposé leur bilan ce matin.

— Je n'en suis pas surpris. Toute cette prospérité apparente n'était qu'un trompe-l'œil. Je suppose qu'il y a eu toute la gamme habituelle : faux prospectus, faux billets et le reste?

— J'ai parlé à Renshaw, qui est chargé de l'affaire, dit Frank, et il semble qu'il n'y aura pas grand'chose à faire quant aux poursuites contre les directeurs, maintenant que Ballantine est mort, que Hartigan et Aliss, ses deux collaborateurs intimes, ont filé à l'étranger, il y a une semaine, et que Melbury, qui était malade et dans une clinique depuis un mois s'est relevé seulement aujourd'hui pour déposer le bilan. Il a perdu connaissance dans la rue et on n'espère pas qu'il en réchappe. Il reste donc seulement du Pine, le secrétaire et un directeur Lord Henry Gaveston.

— La classique bonne poire, commenta Mallett. Bon. Je bénis le ciel que ce ne soit pas mon affaire. Mais dites à Renshaw que j'ai besoin des papiers intimes de Ballantine. Il s'agit de meurtre et l'affaire doit avoir la priorité. Je ne vais pas laisser le département des Affaires financières obstruer ma voie. Maintenant, vite à la Banque, et pas de bêtise cette fois. Et dites-leur de m'envoyer ce Crabtree, Seigneur! Quand pourrai-je enfin luncher?

Mallett calma les réclamations de son estomac avec une cigarette. Il ne faisait pas partie de cette catégorie de gens dont les privations aiguisent l'esprit, et il se sentait las et mal en train. Il se rendait compte qu'il était seulement au début de ses investigations et qu'il devrait mettre en jeu toute l'acuité de son intelligence pour résoudre le difficile problème qui se posait devant lui. Ces réflexions furent coupées court par l'arrivée de Crabtree. Il s'annonçait par de bruyants jurons qui faisaient retentir le corridor, et dont un officier de police qui l'escortait s'efforçait de tempérer l'éclat. Lorsque la porte s'ouvrit, Mallet put contempler une face truculente, sur un corps court et rond. Il était difficile de lui donner un âge. Ses cheveux grisonnants et les rides de sa figure contrastaient avec l'aspect musclé de sa personne et la vigueur de ses mouvements.

— Ce doit être un ancien marin, se dit Mallet... en tout cas, il jure comme un matelot.

Crabtree prit immédiatement l'offensive.

— Dites donc, demanda-t-il, qu'est-ce que vous avez encore à m'être dessus vous autres de la police? J'ai fait mon temps, n'est-ce pas? Vous ne pouvez pas laisser un type tranquille?

— Asseyez-vous, dit l'inspecteur d'un ton calme. Où avez-vous été pendant ces jours derniers?

— Où j'ai... Au violon, pardi! Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit?

— A quel violon?

— Tiens, à Spellsborough, certainement! Ivresse et voies de fait. Et maintenant, je rentre à peine chez moi qu'un de vos sacrés copains arrive et m'amène ici. Qu'est-ce que c'est que cette farce?

Mallett, tout d'un coup, devint pensif et cordial. Il possédait l'art d'adapter ses manières aux circonstances et aux gens. Dans l'espèce, désireux de mettre son visiteur à l'aise, il prit un ton de familiarité vulgaire et bon enfant :

— Dites donc, mon vieux, commença-t-il confidentiellement, nous n'avons rien contre vous. Nous avons pensé que vous pourriez nous aider dans une affaire très embêtante qu'il nous faut débrouiller. Je suis fâché de votre histoire de Spellsborough, mais était-ce de ma faute? Si j'avais su que vous étiez là, nous vous en aurions tiré de suite. Mais je suppose que vous êtes trop à la page pour avoir donné là votre vrai nom, hein? Asseyez-vous donc et prenez cette cigarette.

Quelque peu adouci et profondément impressionné par l'affirmation gratuite de l'inspecteur qu'il avait le pouvoir de le tirer de la prison de Spellsborough, Crabtree accepta la cigarette et s'assit.

— Mon nom? dit-il. Je m'en suis bien gardé. Est-ce que vous l'auriez donné? Je veux être pendu si ce n'était pas juste le nom de ce maudit juge de paix en personne. Ça tombait bien. Qu'est-ce que vous en dites?

Il pouffa à ce souvenir et Mallett affecta une violente hilarité. Puis il jeta un regard sévère sur l'agent qui avait amené Crabtree et qui restait au garde-à-vous, attendant des ordres.

— Je n'ai plus besoin de vous, dit-il d'un ton sec. Et si ce gentleman doit revenir, tâchez de le traiter décemment, n'est-ce pas?

L'agent connaissait son chef. Il fit claquer ses talons de l'air le plus respectueux possible, articula un « Très bien, monsieur », et partit enchanté d'avoir si bien tenu son rôle dans cette petite comédie.

Le respect de Crabtree pour l'inspecteur s'accrut. Il augmenta encore quand cet homme important, après ce grand déploiement de son autorité, se mit immédiatement à discuter le sujet cher à son cœur.

— Alors, vous étiez aux courses de Spellsborough? commença-t-il. Aviez-vous misé sur Remuante?

— Vous pouvez parier que oui, dit Crabtree maintenant tout à fait à son aise. Je l'avais vu courir le jeudi, aussi le vendredi matin, je pariai sur elle tout l'argent vaillant que j'avais. Mais elle n'avait pas fini de me donner des émotions! La première fois, elle fit mine de s'arrêter à la rivière pour boire. Je crus que tout était fichu!

A la dernière barrière, elle était en retard d'une longueur, mais au dernier moment, son jockey lui montra la cravache et elle passa le poteau. J'applaudissais, vous pouvez me croire!

— Et, alors, qu'est-il arrivé? dit Mallett en riant.

— J'ai été rossé, c'est tout ce que je puis vous dire, gouverneur. Je me souviens seulement de m'être trouvé en prison, avec la tête à moitié fendue et la bouche comme le fond d'une cage à perroquet. J'ai entendu le réquisitoire contre moi, le lundi matin. Ils n'ont pas

dit la moitié de l'histoire. Ces cochons-là m'ont collé cinq jours. Je n'aurais pas pu verser de caution; de toutes façons, j'étais fauché.

— Quand vous ont-ils relâché?

— Le mardi matin, monsieur.

— Vous avez mis du temps à rentrer chez vous, alors?

Crabtree jura de colère à ce souvenir et se lança dans une description évidemment imagée de sa tentative malheureuse pour trouver un moyen de transport jusqu'à Londres.

— Je vendis la petite cruche pour un morceau de pain, monsieur, conclut-il et je suis revenu à pied par la route. J'ai dormi dans une haie la nuit de mardi.

Mallett se caressa le menton et pinça les lèvres. Lorsqu'il reprit la parole, son ton avait changé et se rapprochait beaucoup plus de celui de l'officier de police que du bon compagnon.

— De toutes façons, dit-il, vous saviez que la police vous recherchait pour vous interroger.

— J'ai lu ça seulement dans *Le Standard,* monsieur, protesta Crabtree. On ne sait pas ce qu'il faut croire dans ces journaux.

— Mais un homme trouvé mort à Daylesford Gardens, c'est pourtant précis.

— Il n'y avait pas de cadavre quand j'ai quitté la maison, Monsieur, dit Crabtree avec une certaine vivacité, sûr qu'il n'y en avait pas.

— A quel moment êtes-vous parti? demanda l'inspecteur.

— Vendredi matin, Monsieur, vers neuf heures et demie. Sitôt son breakfast terminé, M. James m'appelle :

— Je n'ai plus besoin de vous, Crabtree, qu'il me dit, et il me donna mon dû, avec une gratification en souvenir de lui et, après avoir desservi, je suis parti.

— M. James vous a-t-il dit s'il allait sur le continent?

— Certainement, Monsieur. Il m'envoya chez Brook, l'agence de voyage à Daylesford Square, prendre un ticket pour lui.

Mallett ouvrit tous grands ses yeux bleus.

— Vraiment? fit-il. Et pour où, le ticket?

— Paris, monsieur, par le ferry-boat de New-Haven. Et il me chargea aussi de dire à Brook de lui retenir une chambre dans un hôtel.

— Vous ne vous rappelez pas le nom de l'hôtel, sans doute.

— Non, monsieur. C'était un de ces noms étrangers. Attendez un peu pourtant... Il me l'a dicté avant que j'aille chez Brook. Je l'ai peut-être encore sur moi.

Il fouilla dans ses poches et finit par en extraire un papier tout froissé. Il le déroula et le tendit à Mallett. On y lisait en majuscules appliquées : « Hôtel du Plessis, avenue Magenta, Paris. »

Mallett contempla attentivement ce document :

— C'est votre écriture, je suppose, dit-il?

— Oui, monsieur. M. James m'a dicté lettre par lettre, comme vous voyez là. Pendant que j'y pense, je ne l'ai jamais vu rien écrire lui-même.

— Et quand êtes-vous allé chez Brook pour le ticket?

— Ce doit être mardi, avant mon départ.

Mallett décrocha le téléphone sur sa table ;

— Mettez-vous tout de suite en communication avec Paris, expliqua-t-il. Demandez-leur d'être assez bons pour vérifier si un voyageur répondant à la description de James est descendu à l'Hôtel du Plessis, samedi matin.

Il ajouta l'adresse.

— Maintenant, racontez-moi tout ce que vous savez sur M. James, dit-il à Crabtree.

Ce que Crabtree put dire était vraiment assez peu de chose et se résumait dans la note suivante, rédigée par Mallett après l'interrogatoire :

« La description de James par Crabtree, écrivait-il, est vague mais coïncide, dans le fond, avec celle donnée par Harper. Il paraît avoir su fort peu de choses de son patron. Toute sa besogne était de tenir l'appartement propre et de préparer le breakfast, seul repas que James prenait là. Il n'était pas difficile, au dire de Crabtree, et ne pouvait souffrir de femmes dans la maison. Il ne voulut pas entendre parler d'une femme de ménage qui serait venue balayer et mettre en ordre. Crabtree est un ancien marin et il pouvait se débrouiller tout seul. D'habitude il arrivait à six heures et demie du matin et faisait chauffer l'eau pour la toilette, qu'il laissait derrière la porte de la chambre. James tenait toujours cette porte fermée. Crabtree n'y est jamais entré, tant que James n'était pas levé et habillé...

Mallett avait fait ici une pause et souligné vigoureusement les deux dernières phrases. La note continuait ainsi :

« James déjeunait à huit heures et demie, et quittait la maison entre neuf heures et neuf heures et demie. Il emportait toujours avec lui une sorte de petite valise. (Voir la déposition de Roach.) Crabtree terminait sa besogne dans la matinée et ne le voyait plus jusqu'au lendemain matin. Quelquefois James annonçait qu'il ne rentrerait pas le soir et que C. trouverait la chambre vide le lendemain matin. Ses souvenirs manquent de précision, mais il pense que cela se produisait en moyenne deux ou trois fois par semaine. La seule chose qu'il ait bien retenue, c'est que c'était une bonne place. James ne laissait jamais traîner d'objets lui appartenant personnellement. Jamais, à sa connaissance, il n'a reçu de visiteurs. C. n'a pas pu reconnaître la photographie de Ballantine quand on la lui a montrée.

Là se terminait le document, mais la fin de l'entretien n'y était pas relatée. Quelqu'autre chose s'était passé entre l'inspecteur et Crabtree. Il n'en était pas question dans la note, mais la fin de l'entretien demeurait gravée dans l'infaillible mémoire de Mallett.

Lorsque Crabtree eut terminé sa déposition, empreinte d'un air frappant de sincérité, Mallett ajouta :

— Il ne reste que deux points sur lesquels je voudrais être fixé. Où avez-vous passé la nuit de vendredi à samedi à Spellsborough?

Crabtree secoua la tête et son regard prit une expression de défiance.

— Je ne puis pas vous dire ça, répondit-il.

— Vous comprenez, persista Mallett, qu'il peut être important pour vous d'établir où vous avez passé cette nuit?

Crabtree accentua son air morose :

— Je ne veux pas, et c'est tout, murmura-t-il.

Mallett n'insista pas :

— Voici l'autre question. Comment vous êtes-vous procuré cette place chez M. James?

Cette fois, la réponse ne se fit pas attendre, bien que le ton eût tout à fait cessé d'être cordial.

— M. Harper m'a demandé si je la voulais et je l'ai prise.

— Vous voulez dire M. Harper, de chez Inglewood, Browne and C°?

— Tout juste.

— Comment le connaissez-vous?

— Comment je le connais? répéta Crabtree. Certainement, je le connais. C'est moi qui lui ai appris à conduire un canot du vivant de son père. Avant qu'il ait été ruiné.

Mallett tira un coup au jugé :

— Est-ce qu'il n'a pas perdu sa fortune dans la faillite d'une banque? dit-il négligemment.

— Mais si : la banque Fanshawe. Tout fut vendu, la maison, et les chevaux, même le yacht. Une vraie tragédie, gouverneur, poursuivit-il, les yeux brillant d'animation à ce souvenir. Le plus beau schooner de course que vous avez jamais vu. Il a été acheté par des gens de la Clyde et ils l'ont abîmé. Ils ont coupé les mâts, rasé les superstructures; ils en ont fait un bateau de promenade pour familles.

— Avez-vous jamais entendu le jeune M. Harper prononcer le nom de Ballantine? demanda brusquement Mallett.

Crabtree, enfoncé dans ses souvenirs, revint brusquement à la réalité.

— Ça, par exemple, s'exclama-t-il. Je puis vous dire...

Il se frappa violemment le front, puis de l'air attentif d'un écolier qui craint de se tromper, articula lentement :

— Comment dites-vous, monsieur? Ballantine? Je suis sûr que je ne lui ai jamais entendu prononcer ce nom de ma vie!

Il répéta avec emphase :

— Non, monsieur, jamais M. Harper ne l'a prononcé. Jamais!

CHAPITRE XI

MALLETT SE SENT MIEUX

Le repas longtemps attendu, agrémenté d'une pinte de bière, mit Mallett de belle humeur. Il était vraiment heureux, réfléchit-il en allumant une cigarette, qu'il fût doué d'une bonne digestion. Aucun détective, à sa connaissance, ne pouvait faire du bon travail s'il n'était, d'abord, doué d'un bon estomac.

C'était, pour Londres, un jour de novembre idéal. Mallett prenait plaisir à allonger le pas, respirant à longs traits, savourant son bien-être. Mais lorsqu'on a dans l'esprit une question importante,

elle se glisse partout, et, toute occasion si éloignée soit-elle, l'y ramène par des voies détournées. C'est ce qui arriva à l'inspecteur. Il s'arrêta au milieu de sa promenade, tourna sur ses talons et s'absorba, d'un air absent, dans la contemplation du lac.

— Qu'est-ce donc qu'a dit Harper? Un homme corpulent avec une figure tirée, comme quelqu'un qui fait de mauvaises digestions? Mais Crabtree dit qu'il n'a rien remarqué de particulier à cet égard. La cuisine de Crabtree devait être sommaire et assez primitive, tout porte à le croire, et il a l'air d'avoir mangé ses breakfasts sans sourciller. Bizarre!

Il demeura quelques instants irrésolu. Puis, jetant le bout de sa cigarette à un gros pigeon tout près de lui, il murmura : « Bon, ce sera long, mais il vaut la peine d'essayer ». Et il sortit du parc pour prendre le métro à la station de Saint-James.

. . . . . .

M. Benjamin Browne, seul directeur de Inglewood, Browne et Company, fut vraiment contrarié cet après-midi, lorsque Lewis entra à l'improviste dans son cabinet pour lui dire que l'inspecteur Mallett désirait le voir de suite. Sa contrariété n'était pas due au fait que cette visite l'interrompait au milieu d'un travail important, car en vérité, il ne faisait rien. On le dérangeait au milieu d'une occupation beaucoup plus importante et plus intime que n'importe quel travail : dans la petite sieste qu'il avait coutume de s'accorder après son lunch et qu'il prolongeait, si possible, jusqu'à l'heure du thé. Encore plus contrariant était-il pour lui d'être surpris dans cette attitude dépourvue de dignité par Lewis, qui, ayant omis de s'annoncer, avait trouvé son patron ronflant dans son fauteuil.

Dès ce moment le sort de Lewis fut décidé. C'était un employé indispensable, mais il ne deviendrait jamais l'associé de la firme Inglewood, Browne and C°.

Ainsi brutalement réveillé, M. Browne sauta sur ses pieds.

— Priez-le d'attendre un moment, dit-il.

— Il dit qu'il n'a pas de temps à perdre, répliqua Lewis, ravi de la mine déconfite de son patron. Il voudrait vous voir tout de suite.

— Dites-lui d'attendre, répéta Browne. Je ne puis pas le recevoir comme cela, voyons!

Il se débarrassa du manteau qu'il avait jeté sur ses épaules, courut à un miroir placé dans un coin de la pièce, refit le nœud de sa cravate, passa une brosse sur son crâne à peu près dégarni, redressa sa moustache noire qui pendait négligemment, et finalement s'installa derrière son bureau.

— Maintenant, dit-il à Lewis, tout en disposant quelques papiers devant lui, vous pouvez l'introduire.

Mallett inventoria l'office d'un coup d'œil : les cartons poussiéreux, le plateau aux lettres vide. Ce fauteuil qui gardait encore la forme d'un corps : « On ne travaille pas beaucoup ici », conclut-il.

— Bonjour, monsieur, dit cérémonieusement Browne, étouffant un bâillement. C'est cette affaire de Daylesford Gardens, je présume? Pouvons-nous vous être de quelque utilité?

— Je le pense, répondit Mallett. Je regrette de vous déranger.

— Pas du tout, pas du tout, protesta Browne. A vrai dire, nous sommes assez occupés aujourd'hui (il fit un geste de la main, qui voulait être impressionnant), mais nous sommes toujours prêts à assister la justice.

— En fait, dit l'inspecteur, j'étais venu ici dans l'espoir de voir M. Harper. Mais on m'a dit qu'il n'y était pas.

Browne secoua la tête d'un air chagrin.

— Je crains que ce jeune homme n'en prenne bien à la légère avec ses devoirs, dit-il. Je lui avais donné congé ce matin pour l'enquête et à M. Lewis aussi... c'était fort gênant pour moi, nous n'avons qu'un personnel réduit, comme vous voyez, mais naturellement, la loi doit passer avant tout... et il n'est pas rentré. Il s'est tout simplement absenté. C'est incroyable ce sans-gêne. Incroyable!

Il soupira profondément et caressa les longues pointes de sa moustache.

— Parlez-moi de M. Harper, dit Mallett d'un ton confidentiel. Est-il chez vous depuis longtemps?

— Depuis quatre ou cinq ans, répondit Browne. Entre nous, monsieur, il ne m'a guère donné de satisfaction. C'était le vieux M. Inglewood qui l'avait pris, par amitié pour son père, je l'ai compris. Et par respect pour la mémoire de M. Inglewood, plutôt que pour une autre raison, je l'ai gardé. Mallett le rappela à la réalité avec un :

— Et M. Harper?

— Ah! M. Harper! Oui. Son père fut ruiné, je l'ai su, dans cette grande banqueroute, il y a quelques années... Vous devez vous rappeler le nom, monsieur l'Inspecteur?

— Fanshawe? avança Mallett.

— Fanshawe, oui. Et le pire, M. Inglewood me l'a raconté, c'est que Fanshawe était un vieil ami de M. Harper, le père. Et il le ruina, le ruina tout simplement.

— Une vraie malchance, agréa l'inspecteur.

— N'est-ce pas? Oh, j'en fus fâché pour ce jeune homme, je vous assure. Voilà pourquoi je l'ai gardé. Et puis, il pouvait m'amener des clients de son monde. Mais il n'en a rien fait. Et la malchance n'est pas une excuse pour se montrer aussi négligent que lui. Tenez, prenez cette histoire de Daylesford Gardens, monsieur. C'est une mauvaise affaire pour nous. Il est dû à Mrs Penrose trois livres vingt-six pences pour dégradations. Comment allons-nous faire pour le recouvrement contre le locataire, vraiment, je me le demande.

— Mais vous me parliez de M. Harper, interrompit Mallett.

— Précisément. Voyez, par exemple. J'ai vu votre sergent Frank hier, qui demandait à voir le bail signé par M. James. Croyez-vous que M. Harper n'a pu le trouver? Il ne l'a pas pu. Il savait qu'il l'avait mis quelque part, affirmait-il, mais nous avons mis tout sens dessus dessous et nous n'avons rien trouvé. C'est incroyable! Je le répète, incroyable de sans-gêne!...

— Puisque nous sommes sur ce sujet, dit Mallett, n'auriez-vous pas quelques lettres ou quelques documents signés de James?

— Pas un, dit Browne. Le bail excepté, nous n'avons eu entre les mains que le chèque signé par lui et M. Harper l'a encaissé **lui-même.**

— Mais James vous a retourné les clefs par la poste. Il devait y avoir une lettre avec.

— Je vais demander à M. Lewis, dit Browne.

Lewis fut appelé et la question lui fut posée.

— Il y avait une lettre avec la clef, dit-il. Je me souviens qu'Harper me l'a dit.

— Elle a dû être classée, alors, comme d'habitude...

— Elle aurait dû l'être, certainement, dit Lewis, évidemment satisfait de pouvoir souligner une faute de son collègue, mais elle ne l'a pas été. Je la recherchai moi-même et quand je la demandai à Harper, il dit qu'il n'y avait pas attaché d'importance et l'avait jetée.

M. Browne se tordit les mains avec désespoir.

— Vous voyez, vous voyez! s'exclama-t-il. C'est lui tout craché! Que voulez-vous faire avec un homme pareil?

— Bonsoir, M. Browne, et prévenez-moi si M. Harper rentre.

Mallett, en retournant à Scotland avait matière à réflexions. Ce James avait extraordinairement bien réussi à cacher sa trace. En apparence, rien de plus normal, de plus apparent même que ses agissements. Se faire ouvrir un compte en banque, louer un appartement garni et engager un domestique, prendre un ticket pour Paris par l'intermédiaire d'une agence, tout cela constituait une chaîne qui semblait conduire facilement à son identité; ou tout au moins à quelques lignes de son écriture, d'où l'on aurait pu déduire cette identité, au lieu de cela, rien, ou presque rien, à moins que la seconde visite de Frank à la banque se révélât plus fructueuse que la première.

On ne pouvait même pas arriver à mettre la main sur quelqu'un qui lui ait adressé la parole, Crabtree et Harper exceptés. Mallett fronça le sourcil. Pourquoi Harper avait-il montré une négligence si extraordinaire au sujet du bail et de la lettre? Il hésitait à admettre que ce jeune homme bien élevé, et d'aspect sympathique, soit impliqué dans un crime crapuleux, mais, si c'étaient simples coïncidences, il fallait bien avouer qu'il était fâcheux que la seule personne qui avait eu la possibilité d'apporter à la justice le plus précieux des indices, se trouvât justement être celle qui, consciemment ou non, l'avait détruit.

Tout de même, songea Mallett, James semblait bien être à Paris. Sans doute, la police française s'arrangerait pour le trouver. Mais ils n'avaient pas beaucoup d'indices, pas même un signalement précis. Personne ne paraissait avoir remarqué, à son sujet, quelque chose de caractéristique, excepté sa barbe, et il pouvait aisément la couper. Il devait pourtant y avoir à Londres des gens qui en savaient plus long sur son compte. Il fallait bien qu'il y ait un lien entre lui et Ballantine expliquant comment Ballantine avait trouvé la mort dans ce petit appartement retiré de Kensington. Tout montrait qu'il s'agissait d'un crime soigneusement préparé. Il ne pouvait donc pas avoir été exécuté sans qu'il restât trace de ces préparatifs. Et si quelqu'un se sentait capable de les retrouver, c'était lui, Mallett.

A Scotland Yard, il trouva sur son bureau une dépêche de Paris. La traduction donnait :

« Trouvé trace passage James, Hôtel du Plessis. Recherches continuent. Lettre suit. »

— Ces Français sont diantrement concis, dit Mallett. Il nous faut attendre à demain pour avoir les détails.

Le sergent Frank fit son entrée. Il paraissait assez excité.

— J'ai trouvé ce que vous vouliez, monsieur, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est?

Frank posa devant lui une lettre. Elle était dactylographiée sur du papier à en-tête de la « London and Imperial Estates Company, Ltd ». Adressée au directeur de la succursale de la Banque du Sud, elle était ainsi conçue :

13 *octobre* 19..

Cher Monsieur,

La présente a pour objet d'introduire M. Colin James, un gentleman bien connu de nous. Nous avons la certitude que vous lui procurerez toutes les facilités en votre pouvoir.

Vos bien dévoués.

London and Imperial Estates Ltd.
Henry GAVESTON.
Directeur.

— Gaveston! s'écria Mallett. Celui-là précisément! Lord Henry Gaveston!

— Oui, les lords eux-mêmes ont, de temps à autre, des amis un peu singuliers. Mais c'est bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Le lien entre James et Ballantine?

— Oui, et c'était bien le dernier auquel je m'attendais. Avez-vous pris contact avec lui?

— Sa Seigneurie n'est pas à Londres, à ce que m'a répondu son domestique. Il n'a pas su ou n'a pas voulu me dire son adresse.

— Voilà qui ne doit guère nous inquiéter, répondit Mallett. Un homme comme lord Henry n'est pas difficile à trouver. Il va falloir causer avec lui et le plus tôt ne sera que le mieux .

Très réconforté, il fredonna légèrement en se rasseyant devant son bureau. Décidément l'affaire commençait à marcher!

CHAPITRE XII

ENQUÊTE SUR UNE AFFAIRE

Mallett reçut le lendemain matin la lettre de Paris. Il la lut à haute voix, en traduisant, pour le compte de Frank. Son auteur accusait réception de la demande d'enquête de son respecté collègue et, en réponse, s'empressait de porter à sa connaissance et de soumettre à son appréciation les faits suivants, savoir : de cet interrogatoire et de l'examen des faits, il résultait manifestement que le

suspect James était véritablement descendu audit hôtel à 5 h. 50 ou à peu près, le samedi et avait occupé une chambre retenue à l'avance pour lui par l'agence Brook (chambre n° 323, au troisième étage, avec salle de bains, au tarif de 65 francs). Le soussigné faisait ressortir que cette conduite du suspect James correspondait avec l'intention qu'il avait exprimée de faire la traversée par la route de Newhaven-Dieppe, précisément comme le suggérait l'information de son distingué collègue.

« Malheureusement, par une négligence peut-être involontaire, mais indiscutablement blâmable, on avait omis les formalités légales et le susdit James était monté dans sa chambre sans avoir signé le registre prescrit pour la surveillance des étrangers en France. Le propriétaire de l'hôtel serait, pour cette contravention, l'objet de poursuites rigoureuses. »

— C'est parfait! grommela Mallett, mais cela ne nous mène pas à une ligne de l'écriture de James.

Le compte rendu continuait : « on avait servi le breakfast à l'individu précité à 10 h. 30 dans sa chambre, semblait-il, après quoi, il était immédiatement parti après avoir réglé son compte. On l'avait vu s'éloigner dans la rue tenant une valise à la main. Le soussigné avait donné des instructions formelles pour qu'il soit recherché et arrêté; mais, jusqu'à présent, on n'avait signalé personne qui correspondit à son signalement. Le personnel de l'hôtel déclarait qu'il avait l'air d'un homme sérieux... »

— Qu'est-ce qu'ils veulent dire par là? interrogea Frank.

— Simplement qu'il ne donnait pas l'impression d'un coquin, répondit Mallett.

— ...« Et dont l'aspect et l'accent indiquaient un Anglais. Ils affirmaient qu'ils pourraient le reconnaître sans sa barbe dont le suspect, sans aucun doute, allait chercher à se débarrasser. En raison des mesures en vigueur en France pour le contrôle des étrangers, il n'était pas probable que l'assassin pût longtemps échapper aux recherches, à moins pourtant qu'il n'eût déjà regagné son propre pays. »

— Cela ne donne pas l'impression d'un compliment à notre adresse, commenta l'inspecteur.

« ...Le soussigné recevrait avec reconnaissance des renseignements complémentaires sur l'individu en question et priait son collègue d'accepter l'expression de ses sentiments les plus distingués. »

— Et c'est tout, dit Mallett, reposant la légère feuille dactylographiée. Sauf la signature, qui est parfaitement illisible.

— Mais c'est beaucoup, dit vivement Frank. Nous voilà hors d'embarras maintenant.

— Pas du tout, répondit énergiquement Mallett. Pour commencer, nous devons prouver que James est le meurtrier. C'est probable, je l'avoue, mais nous n'avons pas encore fait la preuve. Deuxièmement, nous devons découvrir sa retraite et établir quel lien existe entre Ballantine et lui. Heureusement, cette lettre à la banque nous donne un bon fil conducteur pour cela.

— Quand nous aurons trouvé Lord Henry Gaveston, objecta Frank.

— Vous devriez lire le *Times* plus soigneusement, répliqua l'inspecteur. La rubrique mondaine, spécialement. Regardez :

Il indiqua du doigt un paragraphe et Frank, suivant sa direction, lut :

« Parmi les hôtes nouvellement arrivés à Riviera Hotel, Brighton, signalons Sr John et Lady Bulpit, l'Evêque de Foxbury et Mrs Escott, et Lord Henry Gaveston. »

— On ne peut pas dire qu'il se cache, dit Frank.

— Non. Ce qui me fait penser... Mais non, il vaut mieux ne pas faire d'hypothèse jusqu'à ce qu'on soit en présence des faits. Où en étais-je? Ah! oui : en troisième lieu, nous ne savons pas si James est resté en France ou s'il est rentré. Cette fugue à Paris peut avoir eu simplement pour but de nous dépister, et j'ose dire qu'il doit trouver son accent britannique fort gênant pour se dissimuler sur le Continent. De toutes façons, nous avons du pain sur la planche de ce côté. Si nous pouvons découvrir comment Ballantine a été amené à Daylesford Gardens, nous aurons fait un pas. Il faudra examiner à fond sa vie, chercher qui pouvait avoir un motif de le tuer et ainsi de suite. Entre temps, un tour à Brighton semble indiqué.

La sonnerie du téléphone retentit. Mallett décrocha le récepteur et se trouva en communication avec M. Benjamin Browne.

— C'est au sujet de ce jeune homme, Harper, dit la voix de ce dernier. Vous m'avez demandé hier, monsieur l'Inspecteur, si vous vous souvenez...

— Oui, oui, certainement, je me souviens, affirma impérieusement Mallett. Dites-lui donc d'avoir l'obligeance de passer de suite à Scotland Yard.

— Mais justement, il n'est pas ici, dit M. Browne d'un ton irrité. Il n'a fait que passer, juste le temps de montrer le bout de son nez et de me dire qu'il donnait sa démission. Et il est parti là-dessus, parti tout simplement sans autre explication. Après tout ce que j'avais fait pour lui! Non, vraiment...

— Très vexant, sans aucun doute, reconnut Mallett. Lui avez-vous dit que je voulais le voir?

— Je n'en ai pas trouvé l'occasion. J'étais trop abasourdi par sa conduite. Et il ne m'a pas dit où il allait ni ce qu'il comptait faire. Il a fait cela si froidement, j'en ai eu la respiration coupée. Comme vous le dites, c'est vex...

Mallett coupa la communication.

Le voyage de l'inspecteur à Brighton dut être renvoyé à une heure plus tardive qu'il ne l'avait escompté. L'après-midi, se passa en une conférence serrée avec Renshaw, son collègue, chargé de l'enquête sur les affaires de la « London and Imperial Estates Company » et de ses filiales. Renshaw était flanqué de deux comptables à l'aspect morose et d'une imposante gerbe de documents, premiers fruits de l'enquête à travers ce que la presse avait déjà baptisé « la grande escroquerie de Ballantine ».

Mallett aimait à se donner pour un homme tout simple (ce qu'il n'était pas). Ayant horreur des choses compliquées, ce qui était vrai. Mais, sous la savante conduite des experts, il se trouva plongé, à demi étourdi, dans un inextricable labyrinthe de comptes truqués.

Les détails étaient compliqués, comme cela doit être quand chaque opération réelle doit être accompagnée d'une douzaine d'autres, fictives, destinées à la masquer, mais l'ensemble était assez clair : Ballantine avait pratiqué, avec une science consommée et quelques variations de son cru, une forme bien connue d'escroquerie. Manœuvrant un grand nombre de sociétés qui pouvaient s'opposer les unes aux autres et assez puissant pour inonder le marché avec les actions tantôt des unes et tantôt des autres, il avait joué le vieux jeu qui consiste à dépouiller Pierre pour payer Paul quand cela devenait nécessaire. C'est du moins ainsi que Mallett, avec sa rude franchise, résuma la situation, et les experts, si choqués qu'ils fussent par cette façon peu scientifique de présenter les choses, durent convenir qu'en gros, tout à fait en gros, on pouvait dire que c'était bien la méthode suivie.

— Seulement, remarqua Renshaw, il faut certainement noter qu'il ne s'agissait pas seulement de Pierre et de Paul, mais d'un nombre énorme de gens. Pratiquement, dans les milieux de la Cité, les sociétés dirigées par Ballantine étaient baptisées les *Douze Apôtres*. Il y a une ou deux qui semblent n'avoir jamais fonctionné. J'ai l'impression qu'il ne les a créées que pour atteindre la douzaine.

— Toutes, je suppose, domiciliées au même endroit! demanda l'inspecteur.

— Oui, à une exception près, assez bizarre : la « Anglo Dutch Rubber and General Trading Syndicate », dont l'adresse est à Bramston's Inn, près Fetter Lane. Ballantine payait le loyer mensuellement pour ses bureaux, mais il semble qu'il ne s'y est jamais traité d'affaires; lorsque j'y suis allé, j'ai trouvé le local complètement vide et il semblait l'être depuis longtemps.

Mallett prit machinalement note de l'adresse. Une fois fixé sur le caractère général d'escroquerie des entreprises du financier, le détail de ses malversations lui importait peu. Quant au but auquel elles tendaient, il ressortait de l'enquête d'une manière parfaitement limpide : il s'agissait simplement, d'une manière ou de l'autre, de faire passer l'argent des poches du public dans celles de Ballantine, et on ne pouvait nier qu'il y eût brillamment réussi. Puis, tout d'un coup, vers les derniers temps de sa vie, les choses s'étaient tournées contre lui. Il avait été attaqué, à l'improviste, par un journal financier influent et les actionnaires de sa principale société avaient perdu confiance. La baisse de ses titres sur le marché avait été verticale et le jour même de sa mort, un *tollé* général s'élevait contre lui.

— Il était au bout de son rouleau et il le savait, dit Renshaw. Pourquoi n'a-t-il pas pris la fuite, comme Aliss et Hartigan, ses complices?

— Autant que nous pouvons nous en rendre compte, c'est ce qu'il a fait.

— Oui, mais pas plus loin que Daylesford Gardens.

— J'ai idée qu'il comptait en fait aller beaucoup plus loin.

Il résuma le résultat de ses recherches sur la conduite de Ballantine le dernier jour de son activité financière. Depuis quelque temps il avait paru s'écarter de ses habitudes, arrivant tard et par-

tant tôt, mais, ce jour-là, il était resté enfermé presque tout le temps dans son cabinet particulier. Ce qu'il y avait fait, on pouvait seulement le conjecturer par l'état des lieux, mais il paraissait évident qu'il avait été longuement occupé à détruire des papiers. Son coffre-fort était à peu près vide, et Mallett fut désappointé d'apprendre qu'il ne s'y était rien trouvé concernant Fanshawe. Il avait retiré de son compte particulier toutes les sommes figurant à son crédit et on n'avait pas retrouvé son passeport dans le tiroir où il le mettait habituellement.

— Tout montre, conclut Renshaw, qu'il se proposait d'aller un peu plus loin que Kensington.

— Et il semble clair aussi, ajouta Mallett, qu'il devait avoir une forte somme sur lui au moment où il a été tué. Combien, croyez-vous?

— Nous ne le saurons probablement jamais au juste, fut la réponse. Son compte, au moment où il a été soldé, ne s'élevait guère qu'à une centaine de livres, mais durant les derniers mois, on y trouve portées de fortes sommes. Où sont-elles passées? Il est difficile de le dire. Si, comme je le suppose, il craignait déjà d'affronter l'assemblée des actionnaires et méditait sa fuite, il a dû se ménager une cachette sûre quelque part, sur le continent, probablement. Pour les versements dont nous pouvons trouver la trace, la plupart ont été faits à sa sœur.

— Est-ce qu'il en a fait à sa femme? demanda Mallett, se rappelant la déposition de Mrs Ballantine à l'enquête.

— Non. Elle avait eu l'habileté ou la chance de se faire régler son dû par lui depuis longtemps. En ce qui la concernait, les choses se présentaient plutôt en sens inverse. De ce que nous avons pu tirer au clair, il semble résulter que, juste avant sa mort, il s'efforçait de l'amener à lui avancer de l'argent sur sa dot, mais elle avait refusé.

— Cela ne m'étonne pas d'elle. Et les versements à sa sœur sont-ils vraiment importants?

— Ils l'étaient. Mais ils se sont raréfiés en nombre et en valeur à mesure que la catastrophe approchait.

— Pensez-vous que Mrs Eales et son mari puissent être soupçonnés de connivence dans les escroqueries de Ballantine? Par exemple, en recélant les sommes que celui-ci voulait mettre à l'abri de ses créanciers.

— C'est peu probable! Mrs Eales donne plutôt l'impression d'une sangsue qui pompait énergiquement tout ce qu'il lui était possible de tirer de son frère. Vous savez que Ballantine avait détruit soigneusement toute sa correspondance privée. Mais nous avons trouvé une lettre de sa sœur, non décachetée, qu'elle lui écrivait à la veille de sa disparition. C'était un appel de fond, non déguisé, et qui faisait manifestement suite à beaucoup d'autres. Elle se déclarait à bout de ressources, parlait des gages de sa bonne qui n'étaient pas payés, etc...

— Avez-vous des renseignements sur cette dame et son mari?

— Oui. Le mari est un ancien officier qui n'a pas laissé une très bonne réputation dans l'armée. Je ne serais pas étonné qu'on l'eût obligé à démissionner. Lui et sa femme mènent une existence

****

très large et très au-dessus de leurs moyens, je dirai même de leur condition. Il est difficile de dire de quoi au juste s'occupe le capitaine et ses allures sont assez mystérieuses. Tous deux occupent un appartement cossu à Main-Street.

Mallett resta silencieux un moment.

— Main-Street est loin de Daylesford Gardens, finit-il pas dire; tout de même, je crois que je dois inscrire l'adresse de Mrs Eales sur mon carnet.

— Il y a une autre personne qui pourrait dire beaucoup de choses, à condition de le vouloir, dit Renshaw.

— Vous pensez à du Pine, dit tout de suite Mallett.

Renshaw fit un signe d'assentiment.

— Il était le seul, expliqua-t-il, avec les deux directeurs en fuite, à connaître le détail des agissements frauduleux de Ballantine. Il y a trempé jusqu'au cou. Nous avons en mains de quoi le faire arrêter dès maintenant, si nous le voulons.

— J'espère bien que vous n'en ferez rien, dit vivement l'inspecteur. Un prisonnier sous mandat de dépôt ne peut pas être interrogé librement, et je suis convaincu que du Pine en liberté me sera plus utile que sous clef. Naturellement, nous le surveillerons.

— Il m'a presque demandé lui-même de l'arrêter quand nous étions ce matin avec lui dans les bureaux pour les dernières constatations. Ne croyez-vous pas qu'il connaît les lois de la procédure criminelle et qu'il estime qu'il serait plus en sûreté ainsi?

— Je crois qu'il sait beaucoup de choses, mais pas autant que je compte en savoir ce soir, dit Mallett.

CHAPITRE XIII

FRANK HARPER

Frank Harper préparait sa valise. Les minces parquets et les cloisons légères du petit appartement vibraient au bruit des tiroirs ouverts et refermés et aux exclamations impatientes du jeune homme à la recherche de ses affaires dans cette chambre en désordre. Mrs Harper entendit tout ce tapage au moment où elle rentrait.

— Frank! s'écria-t-elle, en repoussant de son front ses mèches grises en désordre. Mais que faites-vous donc?

— Mes paquets, répondit-il brièvement. Est-ce que je ne pourrai pas trouver quelque part une chemise de soirée convenable?

— Dans l'armoire à linge, mon enfant. Je vais vous la chercher. Mais pourquoi? Où allez-vous?

— A Lewes. Et je n'ai pas beaucoup de temps pour prendre mon train. Passez-moi cette chemise. Mère, vous êtes un trésor.

Mrs Harper s'empressa docilement, un pli d'inquiétude traversant sa bonne figure bornée, et revint presque aussitôt.

— La voici, dit-elle. J'ai fait une reprise au col, mais cela ne se verra pas quand vous la porterez.

— Merci, mère. Il examina dédaigneusement la reprise. Bien, je pense que cela fera l'affaire. Il casa la chemise par-dessus les effets empilés dans sa valise. Et maintenant, je pense que c'est tout.

— Vous avez oublié votre sac à éponge.

— Seigneur! oui! Comment va-t-il entrer là-dedans?

— Voulez-vous me laisser faire? Mrs Harper était déjà à genoux, et de ses doigts usés par le travail faisait rentrer en place les objets récalcitrants.

— Mais pourquoi à Lewes, mon chéri?

— Je dois passer la soirée avec les Jenkinson. Vous savez, je vous ai parlé d'elle... je veux dire d'eux.

— Oh oui, certainement, j'ai si mauvaise tête, j'oublie les noms des gens. J'espère que vous serez content. Elle s'arrêta un instant dans son travail pour le regarder. — Mais, Frank, comment se fait-il que vous ne soyez pas au travail?

Frank éclata de rire.

— J'ai quitté la place, dit-il. Pour tout de bon.

— Quitté? Oh! Frank, vous ne voulez pas dire que M. Browne...

— Qu'il m'a mis à pied? Non. Quoiqu'il n'aurait pas manqué de motifs. Non, mère, c'est moi qui ai démissionné. La place ne faisait pas mon affaire, comme disent les domestiques. Contemplez dans votre fils un gentleman désœuvré.

— Vous avez laissé Inglewood? Je ne comprends pas. Certainement, j'en suis heureuse, si vous n'aimiez pas cette place. Et j'aimerais bien vous avoir à la maison. Seulement, seulement, j'ai peur que vous ne vous ennuyiez tout le jour à ne rien faire. Et... et comment ferez-vous pour votre argent de poche? Vous êtes toujours arrivé à vous habiller avec ce que vous gagniez. Je puis vous aider un peu, mais pas beaucoup. Et vous savez que je n'ai que ma pension. Si quelque chose venait à m'arriver...

Elle baissa la tête sur la valise pour cacher sa confusion.

— Parfait, mère, c'est splendide! Je pourrai la fermer moi-même cette valise. Laissez-moi vous donner la main pour vous aider. Hop!

Il la remit sur ses pieds, et, se penchant vers elle, l'embrassa avec une tendresse inaccoutumée.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter à mon sujet, dit-il. Je ne vais pas revenir ici et rester à la maison tout le long du jour. Tout au contraire. Pour employer, une fois de plus, le langage des domestiques, j'ai trouvé mieux.

— Une autre place? Et meilleure? Qu'est-ce que c'est? Une autre agence de location?

Frank eut un sourire heureux.

— Non, pas une agence de location. Je m'en vais, mère, je m'en vais au loin... pourvu du moins que Suzanne n'ait pas changé d'avis depuis dimanche dernier. Et vous, délivrée du fardeau d'un fils inutile, vous irez vivre dans un cottage, à la campagne, selon vos goûts, jusqu'à ce que je revienne chargé des dépouilles de l'Afrique.

— De l'Afrique! Mais vous perdez la tête, Frank?

— Pas du tout! Je dis bien l'Afrique. Et c'est en Afrique que je prétends aller.

— Mais comment allez-vous faire pour aller en Afrique? persista la vieille dame étonnée.

— Oh! par le train et le bateau, je suppose. C'est le moyen ordinaire, n'est-ce pas? A moins de prendre la voie des airs. Ce qui me fait souvenir qu'à moins de voler, je risque de ne pas arriver à temps à la gare de Victoria.

Il souleva sa valise avec effort.

— Au revoir, mère, et pensez à votre cottage. Je ne l'oublie pas.

Il la regarda, riant de son étonnement, et l'embrassa encore. — A demain, je l'espère, dit-il. Je vais avoir beaucoup à faire. Et il fredonna :

Car nous avons beaucoup de choses à faire
Et de grandes choses à voir
Avant d'aller au Paradis...

— Frank! Elle le rappela comme il était sur le pas de la porte...

— Oui, mère. Qu'y a-t-il?

— J'avais oublié de vous le dire. Quelqu'un vous a demandé, aujourd'hui.

— Moi? Qui donc?

— Un policeman.

— Un policeman?

La valise lui échappa et tomba lourdement sur le plancher. Le choc fit ouvrir la fermeture, la valise s'ouvrit et son contenu si soigneusement rangé s'éparpilla sur le plancher.

Il remit vivement ses affaires en place et referma le couvercle d'un geste furieux. Alors il se releva, la face rouge de son effort.

— Qu'est-ce qu'il voulait?

— Qui? Ah! le policeman. C'était simplement le sergent de la station de police du coin. Un garçon très gentil, je le rencontre souvent. Il ne faut pas vous inquiéter...

— Qui a dit qu'il y avait matière à m'inquiéter? demanda le jeune homme, aussitôt sur la défensive.

Mrs Harper ne prit pas garde à l'interruption et continua :

— J'ai pensé qu'il venait à cause de l'enquête sur cette horrible affaire. On l'avait envoyé pour vérifier votre adresse, c'était tout, à ce qu'il m'a dit. Je lui ai raconté tout ce qui nous concernait et il a pris des notes et il a paru tout à fait satisfait. C'est tout. Mais j'ai pensé que vous seriez bien aise d'être au courant.

— Oh, alors, si c'est tout... Ecoutez-moi, mère, si par hasard, vous voyez quelqu'un, n'importe qui, police ou non, venir ici pendant mon absence... oh! je ne pense pas que cela se produise, mais il faut tout prévoir — restez bouche close pour tout ce que je viens de vous dire. Vous comprenez? Au sujet de l'Afrique, de Suzanne et de tout le reste. Je ne tiens pas à ce qu'on mette le nez dans mes affaires, c'est bien compris?

— Certainement, mon chéri. Je ne sais rien moi-même, alors, je ne puis rien dire, n'est-ce pas?

Il rit.

— Voilà de l'esprit, maman. Et bien l'esprit de maman!...

Il était parti. Mrs Harper, avec un soupir, commença à mettre en

ordre la chambre de son fils. Elle ne comprenait pas le moins du monde ce que Frank lui avait dit. Elle n'ajoutait pas foi à ces histoires d'Afrique et de cottage à la campagne. Depuis des années, elle avait eu une existence obscure et pénible, où la réalité était la perpétuelle nécessité de faire attention à joindre les deux bouts, sa seule joie étant l'amour qu'elle ressentait pour son fils et l'orgueil qu'il lui inspirait. Elle se rendait vaguement compte qu'il y avait eu une période de sa vie où les choses marchaient toutes seules, où l'on avait le temps de prendre du plaisir, où les prix des choses n'étaient pas pour elle un objet de perpétuel souci. Tout cela ne semblait plus réel maintenant, pas plus que ne paraissaient réels les rêves actuels de Frank.

Après tout, ils avaient été ruinés jadis pour des raisons qu'elle n'avait jamais bien comprises. Pourquoi la fortune ne leur reviendrait-elle pas de la même manière? Et si, pour quelque raison, c'était la condition de cette fortune de garder là-dessus un profond secret — eh bien, une vieille femme comme elle en était bien capable!

Elle s'arrêta tout d'un coup dans sa besogne, son contentement envolé. Frank était parti avec une vieille paire de souliers!

CHAPITRE XIV

LORD BERNARD GAVESTON

Le train électrique conduisait doucement Mallett à Brighton, au milieu d'une foule d'hommes d'affaires rentrant chez eux. La conversation des voisins, dans le compartiment, semblait se partager également entre le golf et l'affaire Ballantine, cette dernière envisagée exclusivement du côté financier. Il fut agréablement surpris d'apprendre, de leur propre bouche, que chacun d'eux, par une prévoyance surhumaine, avait réussi à se débarrasser des actions des « Douze Apôtres » au cours le plus élevé. Il recueillit ainsi d'autres précieuses informations, entre autres celle-ci : le chef de la police détenait un fort paquet de la « London Imperial » et en conséquence ne se pressait pas de trouver la trace du meurtrier du financier. A la vérité, un homme âgé, dans un coin, se permit d'élever un doute sur la valeur de cette dernière information, mais fut aussitôt réduit au silence.

C'en était trop pour que Mallett pût tenir son sérieux et il déploya en hâte le journal du soir pour dissimuler le sourire qui gagnait sa face. Là, il trouva que, bien que vieux de trois jours, le « Mystère de Daylesford Gardens » avait encore assez d'intérêt pour se tenir au premier plan. Il lut avec intérêt un récit entièrement imaginaire d'une descente de police à Birmingham, dont on laissait entendre qu'elle avait donné de bons résultats; et il venait de s'embarquer dans un article du rédacteur financier sur les effets probables de

la mise en liquidation de la « London and Impériale » quand un nom lui fit dresser l'oreille.

— Bernie Gaveston est dans le train, disait-il. Je l'ai vu monter dans la voiture à côté.

— Qui? demanda une voix.

— Bernie, Lord Bernard Gaveston. Vous voyez qui je veux dire.

— Oh! certainement, répondit-on. Et, d'un ton respectueux : le connaissez-vous?

— Certainement! Il était à Gleneagles en même temps que nous l'année dernière. Je le voyais presque chaque jour.

— Vous n'en aviez jamais parlé jusqu'à présent, dit le vieil homme dans son coin.

— A vrai dire, je ne lui ai jamais adressé la parole. Mais je tombais toujours sur lui, au bar ou ailleurs. Il avait l'air sympathique. C'est drôle, je ne l'avais jamais revu depuis, et il se trouve qu'il est là, à côté. Comme le monde est petit...

Mallett pouffa derrière son journal. L'idée que ce vulgaire personnage avait essayé de se faire passer pour un ami du fameux Lord Bernard Gaveston l'amusait énormément. Lord Bernard, en effet, comme le savaient tous les lecteurs des magazines hebdomadaires illustrés, était une célébrité de premier ordre. Il était difficile de dire exactement pourquoi. Il n'avait rien fait de particulièrement remarquable. Il s'était contenté d'être un ornement de la Société, en quoi il avait réussi particulièrement bien. Il avait écrit deux pièces qui n'avaient pas eu grand succès et composé quelque peu de musique sans originalité. Mais ses costumes faisaient l'admiration et le désespoir de tous les jeunes gens épris d'élégance, son apparition à un nouveau restaurant ou à une boîte de nuit, était la garantie du succès, sa photographie était aussi connue du public que celle des plus célèbres actrices; en un mot : c'était l'homme à la mode.

A la réflexion, l'inspecteur se trouva passablement contrarié de la présence de lord Bernard dans le train. Certainement, cette présence était en rapport avec le fait que lord Henry se trouvait à Brighton. Il n'y avait pas la plus légère raison de supposer qu'il fût mêlé en quoi que ce soit aux aventures financières de son frère, mais l'inspecteur était parti pour interviewer un homme et n'était pas autrement satisfait de la perspective d'en trouver deux.

En ce qui concernait lord Henry, il était à peu près fixé sur l'homme qu'il allait trouver. C'était le type bien connu de l'homme titré, avec une belle carrière militaire derrière lui, qui avait dû paraître à Ballantine très propre à donner du lustre à la liste de ses administrateurs. Personne ne pensait à l'impliquer dans les malversations savantes du président de sa société pour la raison qu'il eût été bien incapable de les comprendre. La seule obscurité, en ce qui le concernait, était le lien mystérieux qui l'unissait, seul de tous les gens qui entouraient Ballantine, avec Colin James. C'était ce mystère que Mallett se proposait d'éclaircir et c'était affaire d'habileté dans la conduite de la conversation, où il comptait bien l'emporter.

Mais avec lord Bernard, les choses changeaient d'aspect. Indiscutablement, dans son genre, c'était un esprit distingué. Lord Henry

avait lu le compte rendu de la marche de l'enquête et sans doute, avait demandé à son frère de venir le conseiller et lui prêter assistance. Sous l'influence de ce subtil homme du monde, ne se déroberait-il pas devant une demande de renseignements? Et que pourrait faire Mallett dans ce cas? Le front soucieux, il replia son journal et regarda distraitement par la portière le ciel que gagnait l'obscurité...

L'espoir qu'avait conçu Mallett d'atteindre Riviera Hôtel avant lord Bernard et ainsi de se ménager au moins une partie de l'entretien, en tête à tête, avec son frère, fut promptement déçu. A peine était-il sorti de la gare que la première personne qui frappa sa vue fut lord Bernard, qu'accostait un chauffeur plein de déférence. Evidemment, lord Henry attendait son frère. Avant que le vieux taxi de Mallett ait pu s'ébranler il vit passer devant lui une puissante voiture de course, avec lord Bernard au volant et le chauffeur à côté de lui.

L'inspecteur se résigna à faire route vers l'hôtel à une allure plus modérée. A la fin, un violent grincement de freins l'avertit qu'il était arrivé. « Lord Bernard, calcula-t-il, pendant qu'il réglait le prix de la course, devait avoir cinq minutes d'avance sur lui. Il envoyait au diable Renshaw, cause involontaire du retard. Sans lui, lord Henry aurait pu être interviewé et, lui, Mallett, rentré à Londres avant même que lord Bernard se fût mis en route. »

— Lord Henry Gaveston est-il à l'hôtel? demanda-t-il au préposé bien peigné et dédaigneux, chargé des renseignements.

— Oui, il y est, admit ce fonctionnaire. Ses yeux inspectèrent, de pied en cap, la silhouette trapue et ramassée de l'inspecteur et une expression de malaise se peignit sur sa figure pleine et luisante. Mais je ne sais pas s'il pourra vous recevoir. Vous n'êtes pas journaliste, par hasard?

— Non, Scotland Yard, dit brusquement Mallett.

La physionomie du préposé prit instantanément l'expression offensée d'une prude qui vient d'entendre un mot leste. Mais il se ressaisit courageusement et faisant appel à tout son sang-froid, murmura :

— Dans ce cas, je vais le faire chercher.

Un petit boy en uniforme, à la voix glapissante comme celle de tous ses pareils, fut dûment envoyé faire le tour du fumoir, du jardin d'hiver, du salon de conversation et du salon de lecture. Ayant accompli sa tournée, il revint annoncer, avec une évidente satisfaction :

— Pas de réponse, monsieur!

Pendant ce temps, Mallett, pivotant sur ses talons, aperçut un petit recoin occupé par un bar. Devant le bar, se trouvait une petite table, et à cette table lord Henry et son frère étaient assis devant des cocktails.

Mallett montra le bar du doigt :

— Et là, mon ami, y êtes-vous allé? demanda-t-il au boy.

— Oh! non, monsieur, répliqua immédiatement celui-ci. Ce gentleman n'aime pas à être dérangé.

— Sacré gamin! dit Mallett, trop amusé pour se fâcher, vous finirez quelque jour par avoir un hôtel à vous.

Laissant l'enfant rouge de plaisir à ce qu'il prenait vaguement pour un compliment, l'inspecteur se dirigea vers les deux hommes.

La ressemblance entre les deux frères était incontestable. Tous deux avaient le même nez proéminent, bien dessiné, les mêmes sourcils arqués sur des yeux gris, le même menton délicatement modelé. Mais les yeux de lord Bernard étaient clairs et ceux de lord Henry avaient une expression vague et noyée. Il donnait l'impression d'être, sans cesse, péniblement surpris à l'aspect de ce qu'il voyait, et contrastait d'une façon frappante avec son frère qui promenait sur toutes choses un regard plein d'entrain et de curiosité. Aîné des deux de quelques années seulement, il commençait à montrer sur sa figure les atteintes de l'âge, que soulignait une calvitie naissante. Lord Bernard, lui, avec ses épais cheveux noirs et son air épanoui, aurait pu servir de réclame pour un produit de santé.

Au moment où Mallett les aborda, lord Henry reposait sur la table un verre vide avec l'air mélancolique d'un homme qui constatait que son contenu lui avait fait peu de bien. Lord Bernard tenait un cocktail à la main et donnait l'impression d'en user beaucoup plus modérément que son frère. Tous deux levèrent les yeux à l'approche de l'inspecteur.

— Lord Henry Gaveston? demanda Mallett.

Lord Henry, d'une façon caractéristique, se tourna vers son frère. Celui-ci enveloppa Mallett d'un regard rapide.

— Vous êtes détective, je parie, dit-il.

Mallett s'inclina. Lord Bernard se leva vivement, posa légèrement la main sur l'épaule de son aîné et dit :

— Je suis d'avis, mon vieux, qu'un autre whisky et soda paraît indiqué en ce moment.

Lord Henry ne dit rien, mais lui abandonna silencieusement le verre qu'il tenait encore à la main et son frère le porta jusqu'au bar.

Mallett fut agréablement surpris d'avoir été laissé seul avec son homme, même pour peu d'instants. Il connaissait par expérience l'importance de la première réaction d'un suspect devant une pièce à conviction et résolut de ne pas perdre de temps. Sans autre préambule, il tira de sa poche sa lettre à la banque, l'ouvrit et la lui tendit à travers la table.

— Je désire vous poser quelques questions à ce sujet, dit-il.

Lord Henry, avec un tremblement visible, contempla un instant le document. Puis il fouilla dans son gousset, sortit un pince-nez et l'ajusta, non sans difficulté, sur son nez. Avec cette aide, il parcourut lentement la lettre, épelant les mots à haute voix. A la fin, il dit, du ton étonné qui lui était naturel :

— Mais je ne comprends pas. Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est exactement ce que je suis venu vous demander, répliqua Mallett avec un peu d'irritation. (Il apercevait lord Bernard s'approchant, un verre plein à la main). Est-ce là votre signature, oui ou non?

— Oh! certainement, c'est bien la mienne, répondit plaintivement lord Henry. Aucun doute là-dessus. C'est le papier à lettre de la

maison, aussi. Mais qui est ce M. Colin James? Je n'ai jamais entendu parler de lui de ma vie.

— Colin James, dit gravement Mallett, est soupçonné d'être l'auteur du meurtre de Lionel Ballantine.

— Voici votre boisson, Henry, dit lord Bernard, déposant un whisky et soda sur la table, avant de se laisser aller sur un siège.

— Le meurtre de Ballantine, eh? Une vilaine histoire. Vous devez être renseigné là-dessus, cher monsieur? ajouta-t-il en se tournant vers Mallett. J'avais bien pensé que vous veniez tracasser Henry sur cette affaire de « London and Imperial Estates », confia-t-il.

— J'enquête sur la mort de Lionel Ballantine, dit froidement l'inspecteur, et je suis ici pour demander à lord Henry comment il a été amené à signer une lettre de recommandation pour M. Colin James...

— James! s'écria lord Bernard. Oui, certainement : l'homme chez qui Ballantine a été tué? Vous avez lu tout cela dans le compte rendu de l'enquête, n'est-ce pas, Henry?

Lord Henry secoua la tête.

— Je n'ai pas le courage de lire les journaux en ce moment, dit-il d'un air sombre.

Lord Bernard prit la lettre et la parcourut rapidement.

— Mais regardez donc, dit-il, vous devez vous rappeler quelque chose à ce sujet, sûrement?

— Rien du tout, je vous dis, répliqua lord Henry. Absolument rien. J'ai signé tant de choses de côté et d'autre... Sa voix exprimait une immense lassitude.

— Mais la date, persista lord Bernard. Trente octobre. Que faisiez-vous ce jour-là?

Lord Henry le regarda fixement pendant un moment d'un air absent. Mallett ne disait rien. Puisque contrairement à ce qu'il craignait, lord Bernard paraissait disposé à l'aider plutôt qu'à le gêner, il n'y avait qu'à le laisser faire : tout portait à croire que lord Henry répondrait plutôt aux suggestions de son frère qu'aux demandes d'un étranger. Il attendit donc, pendant que l'ancien collègue de Ballantine cherchait laborieusement à rassembler ses souvenirs.

— Si vous buviez un coup, suggéra lord Bernard.

Docilement, lord Henry avala une bonne partie du contenu de son verre. Un peu de couleur monta à ses joues pâles et une lueur d'intelligence parut dans ses yeux.

— Je dois l'avoir noté sur mon carnet, dit-il, de l'air de quelqu'un qui vient de faire une grande découverte.

Il sortit de sa poche intérieure un petit calepin qu'il se mit à feuilleter.

— Le trente... non, il n'y a rien, fit-il. Oh! pardon, je regardais le mois de septembre. Octobre, maintenant... Nous y voici. Ah! oui, certainement. Conseil d'administration.

— Un conseil d'administration! dit Mallett. De la « London Imperial Estates » ?

— Oui, c'est marqué là.

— Vous avez signé cette lettre pendant le Conseil?

— Je le suppose.

— Mais comment? Qui vous l'a demandé?

— Mais justement. Je ne crois pas que personne me l'ait demandé. Il y avait une masse de papiers devant moi : chèques, lettres et ainsi de suite, et j'ai signé sur la ligne marquée.

— Sans lire ce que vous signiez?

— On n'avait pas le temps, vous comprenez, répondit lord Henry. Ballantine était généralement pressé de retourner à son travail. D'ailleurs, je n'y aurais rien compris. Alors nous signions simplement, l'autre directeur et moi. Il n'y avait pas à raisonner avec eux, vous comprenez.

— Comme une vedette signe une réclame de savon, murmura lord Bernard.

— Oh, assez! gémit son malheureux frère. Il est facile de parler ainsi maintenant, mais tout paraissait normal à l'époque.

Il se tourna vers Mallett :

— Et voilà! grommela-t-il. Je ne connais pas plus votre James qu'un homme dans la lune.

Mais Mallett n'en avait pas fini.

— Dites-moi, demanda-t-il, comment les choses se passaient-elles ordinairement à ces réunions. Vous dites que vous signiez ce qui se trouvait devant vous. Mais qui l'y mettait?

— En général c'était le secrétaire, du Pine, qui s'occupait des détails. Voici ce qui se passait ordinairement : quand tout le monde était entré dans la salle, on prenait place autour d'une longue table. Ballantine s'installait à un bout avec une pile de papiers devant lui et du Pine à son côté avec une autre pile. Là-dessus, on nous lisait le procès-verbal de la dernière séance; vous savez comment cela se passe; puis venaient une série de résolutions. Ballantine proposait quelque chose, Hartigan l'appuyait généralement et tous, nous disions « Amen ». Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une discussion. Du Pine prenait note à mesure.

Alors Ballantine et du Pine avaient généralement un petit entretien au bout de la table pendant que nous autres, nous nous détendions un peu en fumant et en bavardant, et ensuite venaient les papiers à signer. Du Pine nous en distribuait environ une demi-douzaine à chacun, suivant les cas, et tous, nous signions notre nom. Après quoi, on apportait une boîte de cigares sur la table, chacun en prenait un et c'était tout. Dès que chacun avait allumé le sien, nous décampions, laissant ces deux-là mettre les pièces en ordre. Faites attention, ajouta-t-il, je ne pourrais pas jurer que c'est ainsi que les choses se passèrent ce jour-là, mais c'est comme cela qu'elles se passaient ordinairement, et il a dû en être de même cette fois.

— Alors, nous ne sommes même pas sûrs que cette lettre ait été signée le trente octobre, poursuivit Mallett.

— Oh! si, c'est certain, répondit lord Henry avec assurance. Il y a une chose dont je m'assure toujours, ce sont les dates. Voyez-vous, c'est la seule chose que je sois sûr de bien comprendre. Pendant que j'y pense, je me rappelle que je fis du grabuge une fois que je rectifiai une date qui était fausse. Il semblait que c'était fait exprès — quelque louche combinaison de Ballantine, je suppose — et ma

rectification mit tout sens dessus dessous. Ce fut toute une histoire. Après cela, je ne me souviens pas d'avoir vu une pièce qui ne fût datée correctement.

— Plus qu'une question, dit l'inspecteur. Tous ces documents qu'on plaçait devant vous avaient été dactylographiés dans les bureaux de la société, je suppose?

— Mon Dieu, oui! Nous avions une armée de dactylos.

— Alors, vous pourriez retrouver la machine qui a servi à taper cette lettre, suggéra lord Bernard.

Mallett fronça le sourcil. L'idée lui était certainement venue, mais il n'aimait pas qu'on ait l'air de lui enseigner son métier.

— Les investigations nécessaires seront faites, dit-il d'un ton sévère et, repliant la lettre, il la remit soigneusement dans son portefeuille. Puis il se leva.

— C'est tout ce que j'avais à vous demander, Milord, dit-il en s'adressant à lord Henry. Je vous remercie pour votre assistance.

— Mais nous ne pouvons pas vous laisser partir comme cela! s'écria lord Bernard. Vous n'avez rien pris.

— Je ne bois jamais entre mes repas, répondit l'inspecteur d'un ton austère.

— Vous avez bien raison, c'est une mauvaise habitude, acquiesça chaleureusement lord Bernard. Mais vous vous mettez bien à table, je suppose? Alors, pourquoi ne pas rester ici et dîner avec nous?

Comme pour appuyer sa requête, un fumet délicieux leur parvenait de la cuisine toute proche. La résolution de l'inspecteur faiblissait, mais il résistait à la tentation.

— J'ai peur d'être obligé de rentrer à Londres cette nuit, dit-il.

— Moi aussi, fut la réponse. Si vous voulez rester et partager notre repas, je vous ramènerai. Ma voiture m'attend dehors.

— C'était donc votre voiture à la station? demanda Mallett.

— Vous l'avez remarquée, dit lord Bernard avec animation. Oui, c'est la mienne. Je l'avais laissée ici la semaine dernière. J'avais eu un accident, un maladroit m'avait heurté, enfonçant un des garde-boue et je suis revenu pour voir mon frère et la ramener. C'est une Visconti-Sforza grand sport. Vous verrez, je crois qu'elle vous plaira.

Mallett joignait à la gourmandise un goût très vif pour les randonnées rapides. Ce double appel fut irrésistible.

— Je vous suis très reconnaissant, dit-il. Mais mon costume...

— Facile à arranger, intervint lord Henry, revenant inopinément à la vie. Nous dînerons dans la galerie du restaurant. Pas besoin de se mettre en tenue. Nous regarderons danser. Il y a des jeunes filles de toute beauté.

— Voilà donc qui est décidé, conclut lord Bernard. Et les trois hommes se séparèrent pour se retrouver dans un instant à table.

Avant de rejoindre ses hôtes, Mallett se mit en communication téléphonique avec Scotland Yard. Il mit brièvement Frank au courant des dernières nouvelles et donna des ordres pour qu'on prît des spécimens des caractères de toutes les machines à écrire dans les bureaux de la « London and Imperiale Estates Company » et cela le plus tôt possible. Puis il demanda s'il y avait du nouveau.

— Rien d'intéressant, fut la réponse. A moins que vous n'attachiez de l'importance au fait qu'on a vu aujourd'hui Mrs Eales dans Bond-Street avec son mari. Mais il y a quelqu'un qui est très pressé de vous voir aussitôt que possible. Il dit que c'est très urgent.

— Qui est-ce? demanda l'inspecteur.

— Fanshawe.

— Oh! s'écria Mallett. Il n'a pas dit pourquoi?

— Non.

— Merci, j'aviserai. Il décrocha l'appareil et se dirigea vers la galerie du restaurant absorbé dans ses pensées.

Il trouva les deux frères déjà à table et le dîner commandé. Une bouteille de champagne capsulée d'or reposait dans un seau de glace. Lord Bernard crut devoir s'en excuser :

— Je pense que vous n'y verrez pas de mal, dit-il. Je n'aime pas d'en user à l'ordinaire : je trouve que le champagne donne une excitation passagère seulement qui vous laisse ensuite plus déprimé. Mais dans le cas présent, il m'a paru indiqué pour nous aider à remonter mon frère.

Mallett ne put que sourire en se voyant ainsi enrôlé dans une conspiration pour remonter le moral d'un homme qui se trouvait certainement impliqué, quoique à son insu, dans une colossale fraude et qui s'était mis dans le cas d'être soupçonné d'une intime accointance avec un meurtrier. Mais il s'adapta de bonne grâce à la bizarrerie de la situation.

Il constata vite que ce n'était pas difficile. Lord Henry, comme son frère l'avait prédit, s'épanouit sous l'influence du champagne. Quant à lord Bernard, ce n'était pas seulement un charmant causeur, mais chose plus rare, il possédait aussi le talent d'écouter. Il paraissait franchement heureux de la société de l'inspecteur et intéressé par tout ce qu'il disait. Il était évidemment aussi bien préparé à dîner avec un détective que Mallett avec le fils d'un marquis et jouissait de sa nouvelle connaissance comme un enfant d'un nouveau jouet.

Il écouta avec l'intérêt le plus flatteur les récits que l'inspecteur lui fit sur les affaires auxquelles il avait été mêlé, les ponctuant de commentaires ingénieux et passionnés. Comme il était fatal, la conversation finit par tomber sur Ballantine. Mallett fut discret, mais lord Bernard avait fort à dire.

— Il est facile d'être prophète après coup, remarqua-t-il, mais je n'ai jamais eu confiance en cet homme. Il est difficile de dire au juste pourquoi. Je fais profession d'étudier les gens, en amateur, et pour cela, je m'efforce d'entrer en rapports avec eux. Je n'ai jamais pu me résoudre à faire les premiers pas vers lui. Il était toujours très aimable quand on le rencontrait, il ne manquait ni d'intelligence ni de brio dans la conversation, mais il y avait en lui je ne sais quoi qui me repoussait.

Il parut examiner le problème un moment ou deux puis conclut sérieusement :

— Je crois que c'étaient ses habits, surtout.

— Ses habits? dit Mallett, surpris.

— Oui. Le costume joue un rôle important dans la vie, vous ne l'ignorez pas, et les habits de Ballantine me tenaient distinctement

un langage que je n'aimais pas. C'est difficile à expliquer, mais certain.

— Certainement, dit l'inspecteur, un des avantages d'une très haute situation est de pouvoir porter exactement ce qu'on veut. J'ai entendu parler de millionnaires qui s'habillaient comme des cheminneaux.

— Exactement, dit lord Bernard, mais que diriez-vous d'un millionnaire ou d'un homme qui passe pour tel, et qui est toujours, systématiquement, trop bien habillé, pour ainsi dire? L'impression que me donnait toujours Ballantine était d'un homme qui s'habillait pour jouer un rôle, le rôle d'un grand capitaine d'industrie, et qui n'y réussissait pas. Et de là, je suppose, germait le soupçon qu'il n'était pas franc de collier et jouait aussi bien la comédie pour tout le reste

— Vous parlez comme un livre, grommela lord Henry, mais, somme toute, vous n'avez pas eu l'occasion de le voir beaucoup.

— Tout au contraire, répondit son frère. Je me heurtais tout le temps à lui, aux courses, par exemple.

— Il faut bien s'habiller pour les courses cependant?

— Oui, mais ce n'était pas seulement aux courses. Vous rappelez-vous, Henry, lorsque vous nous avez emmené dans le Sussex pour la fête annuelle des employés de la société, la tenue qu'il arborait? Ils avaient organisé une bonne société de théâtre d'amateurs, expliqua-t-il en se tournant vers Mallett, et j'assistai à une représentation qu'ils donnèrent à cette occasion. Et cela me rappelle...

Il s'arrêta pour secouer la cendre de son cigare, et Mallett, qui fumait le sien avec béatitude, attendit distraitement la suite de l'anecdote. Elle ne vint pas. Au contraire, une exclamation joyeuse retentit de l'autre côté de la table.

— Par saint Georges! s'exclama lord Henry. Voyez donc le joli coup d'œil!

Dans la salle du restaurant en-dessous d'eux, les tables s'étaient garnies pendant qu'ils parlaient et déjà les premiers dîneurs ayant achevé leur repas, commençaient à danser dans la partie centrale de la salle en forme d'ovale. C'était une des danseuses qui avait attiré l'attention de Lord Henry, une grande jeune fille en robe blanche, aux magnifiques cheveux châtains coupés courts et réunis en une lourde masse sur son front. Elle donnait une impression de beauté à cause du sentiment de bonheur qui s'échappait de toute sa personne. Les yeux brillants, les lèvres entr'ouvertes, elle dansait à croire qu'elle ne s'arrêterait jamais.

Lord Henry se pencha pour mieux voir et prolongea quelque temps son examen, avant d'articuler, d'une voix satisfaite :

— Miss Jenkinson!

— Qui? dit son frère.

— Jenkinson. C'est son nom. Je n'arrivais pas à le trouver d'abord. Son père habite tout près. Militaire en retraite, un général ou quelque chose comme cela. Je l'ai connu à Harrow.

— Eh bien, miss Jenkinson paraît vraiment heureuse ce soir.

— Hum! vous voulez dire qu'elle est heureuse d'être avec ce jeune homme avec qui elle danse, grommela lord Henry.

Mallett n'avait pas pris part à cette conversation. Ayant jeté un simple coup d'œil à miss Jenkinson et constaté qu'elle était jolie, il n'y avait plus fait attention. Il s'intéressait infiniment plus au jeune homme qui l'accompagnait.

— Qui est-ce? entendit-il lord Bernard demander.

— Je ne le connais pas, répondit lord Henry, qui retourna à son verre de liqueur.

Mais Mallett, son attention maintenant surexcitée, continua à observer. Car là, à quelques mètres de lui, dansant joyeusement dans un des plus fastueux hôtels de l'Angleterre, il avait sous les yeux le jeune Harper, Harper, le petit employé d'une agence de location, dont le père avait été ruiné cinq ans avant, qui avait envoyé promener sa place le matin même sans raison apparente, qui...

L'esprit de l'inspecteur travaillait. Par une inspiration soudaine, il se leva, pria ses hôtes de l'excuser et quitta la table. Il arriva au bas de l'escalier juste au moment où la danse finissait et où les couples regagnaient leurs places.

Alors se produisit un curieux incident. La cravate d'Harper, négligemment nouée, s'était défaite et les bouts pendaient hors de son gilet. La jeune fille, en riant, se mit en devoir de la lui rattacher. Le détective était tout près. C'était un geste fort gracieux, mais le nœud qu'elle faisait révélait beaucoup d'inexpérience de sa part, Harper le sentit évidemment et il se retourna pour le refaire devant une glace. Pour cela, il tournait à moitié le dos à l'inspecteur, qui, regardant attentivement par-dessus l'épaule, pouvait voir très distinctement l'image du jeune homme dans la glace. Leurs yeux se rencontrèrent et Mallett vit une chose qui le stupéfia. La face d'Harper refléta soudain un mélange extraordinaire de peur et d'horreur qu'il n'aurait pas cru possible sur cette physionomie sympathique et avenante. Ce fut l'espace d'un instant. Il se remit aussitôt, la cravate fut renouée correctement et il se retourna vers sa partenaire avec un sourire. Les lumières furent baissées à nouveau, l'orchestre attaqua une valse et ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre. Mallett resta dans l'ombre, étonné et pensif.

Une main frappa son épaule.

— Si vous êtes prêt, dit la voix de Lord Bernard, nous pourrions partir.

— Je suis à vous, répondit Mallett. J'ai vu ici tout ce que j'avais à voir.

Silencieusement il suivit son hôte hors de l'établissement et ils montèrent dans la voiture qui les attendait.

— C'est une expérience nouvelle pour moi d'avoir un policeman dans ma voiture, dit lord Bernard au moment où ils dépassèrent la borne qui marque la limite de Brighton. Jusqu'à présent ils étaient plutôt de l'autre côté de la barricade, si je puis m'exprimer ainsi. Voyez-vous un inconvénient à ce que nous mettions un peu de côté le règlement?

Mallett n'en voyait aucun. Cette randonnée à toute vitesse à travers la campagne plongée dans le noir sur la route fantastiquement blanche, sous la lumière des réflecteurs, était un enchantement. Mallett avait eu une journée fatigante, mais maintenant que la voiture

courait à toute vitesse, son esprit galopait aussi, comme pour se mettre à l'unisson.

Il concentrait sa pensée sur cette mystérieuse lettre, à la banque, cause de son voyage à Brighton.

En un sens, il pouvait être désappointé, puisque son signataire n'avait à peu près rien pu lui dire. Mais fallait-il réellement conclure à un échec? Ni lui, ni personne n'avait jamais sérieusement pensé que l'aimable homme du monde qu'il venait d'interviewer, pût être sérieusement impliqué dans le meurtre où il n'avait joué qu'un rôle d'instrument inconscient. Evidemment, dans un cas semblable, personne n'était à l'abri du soupçon, mais, en ce qui le concernait, lui, Mallett, il acceptait entièrement la version qui venait de lui être donnée, du dernier conseil et de ce qui s'y était passé.

Et ces renseignements étaient, après tout, fort intéressants. Il en ressortait que quelqu'un, dans les bureaux de la « London and Imperial Estates Office » avait délibérément fait cautionner Colin James par un des directeurs. Il semblait clair que les autres membres du conseil prenaient leur tâche aussi peu au sérieux que lord Henry, et c'était probablement par l'effet du hasard que sa signature s'était trouvée apposée sur la lettre. Il se remémorait la description donnée par lord Henry : Ballantine avec un tas de papiers devant lui, du Pine avec un autre. Duquel des deux le document provenait-il? Il agita un moment l'idée qu'un des autres directeurs aurait pu le glisser à la dérobée parmi les pièces présentées à lord Henry, mais ne s'y arrêta pas : c'était trop improbable. Restaient alors, le directeur général et son secrétaire. Que ce fût l'un ou l'autre, une chose était parfaitement claire. L'un et l'autre étaient pleinement qualifiés pour recommander un client aux bons offices d'une banque. La façon dont on avait procédé ne pouvait donc conduire qu'à une conclusion : il fallait que le véritable auteur de la lettre fût désireux de dissimuler ses rapports avec James.

Et, à ce propos, il remarqua que ce nom apparaissait alors pour la première fois. C'était la naissance, pour ainsi dire, de Colin James, qui devait disparaître un mois après dans l'espace, le long du trottoir de l'avenue Magenta, laissant un cadavre derrière lui, à Kensington. A considérer les choses sous cet angle, on n'était guère porté à croire que Ballantine l'eût assisté. Les gens, ordinairement, ne sont pas en bons termes avec leurs futurs meurtriers. Mais, d'un autre côté, il fallait bien qu'il y eût quelque rapport entre eux, quelque lien encore inconnu; sans cela comment Ballantine serait-il venu, de propos délibéré, semblait-il, dans cette maison où il avait trouvé la mort? Il y avait probablement, dans la vie du financier, des recoins obscurs sur lesquels il restait à faire la lumière.

Il se tourna vers l'autre alternative : du Pine. Tout ce qu'il avait vu de cet homme et tout ce qu'il en avait entendu, conduisait à croire qu'il était capable de beaucoup de choses. Il avait été le confident et le complice de Ballantine dans des opérations vastes et compliquées; il était donc intelligent. Il avait participé à des fraudes, il n'avait donc pas de scrupules. Mais quel motif pouvait-il avoir pour machiner le meurtre de son patron? Ce ne pouvait guère être le vol. S'il avait voulu se tailler une part dans les sommes que Ballantine, probablement, avait mises de son côté, un petit chantage

bien dirigé aurait rempli l'office et, Mallett en avait l'impression, eut été mieux dans son caractère que le meurtre brutal. En outre, restait la difficulté initiale de savoir comment Ballantine avait été amené à se rendre à la maison de James. Supposé que ce fût du Pine qui eût installé James à Daylesford Gardens, cela ne faisait que reculer plus loin le lien manquant entre Ballantine et James. Sa contenance à l'enquête laissait bien voir que le secrétaire était sous le coup d'une vive frayeur, mais frayeur de quoi? Peut-être, simplement, de voir révéler par l'enquête son rôle dans la gestion des *Douze Apôtres?* C'était possible. Mais, s'il était compromis dans les escroqueries de Ballantine, quel intérêt avait-il à commettre un crime qui rendait leur découverte doublement inévitable? Au cas où du Pine aurait tramé la mort de Ballantine, il aurait eu l'élémentaire prudence de faire disparaître d'abord toute trace de complicité.

Cherchant dans sa mémoire, il se rappela encore autre chose à propos de du Pine : la façon dramatique dont il avait introduit le nom de Fanshawe dans l'enquête. Etait-ce une feinte? Alors, elle était bien maladroite. Il devait penser, en effet, que la police ne serait pas longue à découvrir que James avait été recommandé par quelqu'un de la société un bon mois avant la sortie de prison de Fanshawe. Encore un argument pour ne pas lui attribuer la paternité de la lettre; en admettant qu'il ait dit la vérité au sujet de la visite de Fanshawe, dans ce cas, oui, Fanshawe le dégageait. Mais pourquoi étaler son nom devant le grand public, au lieu d'informer discrètement la police comme l'aurait fait un homme sensé? Il semblait qu'il cherchât à attirer l'attention sur Fanshawe pour la détourner de lui : pourquoi? Et, d'un autre côté, s'il croyait Fanshawe coupable du meurtre de Ballantine, il pouvait fort bien vivre dans la terreur d'un sort semblable, en représailles de sa complicité dans les événements survenus cinq ans avant. Tout compte fait, cette explication semblait fort plausible, mais laissait le mystère de la lettre aussi inexpliqué qu'avant.

— Que je suis sot! se dit tout d'un coup Mallett. Pourquoi ne pas pratiquer ce que je prêche? Je suis là, à faire des hypothèses, quand un simple examen des machines à écrire peut me révéler ce que je cherche, pourvu du moins que la dactylo qui a tapé la lettre ait un peu de mémoire.

Délibérément, il cessa de réfléchir et laissa son esprit errer à l'aventure. Des chaînons manquants, réfléchit-il vaguement, voilà ce qu'il trouvait. Et il allait voir Fanshawe demain! Et le seul chaînon entre Fanshawe et James : c'était Harper. Fanshawe avait été l'ami du père d'Harper et c'était Harper qui avait procuré l'appartement à James... La vitesse de la voiture, qui l'avait d'abord stimulé, l'engourdissait maintenant. Il s'endormit. A un moment donné, il se trouva parler à Harper qui essayait en vain de nouer sa cravate et expliquait que s'il n'arrivait pas à la mettre comme il fallait, il allait être assassiné, pendant que lord Bernard lui criait à l'oreille : — Il ne faut pas être trop bien habillé! C'est un crime d'être trop bien habillé!

Il s'éveilla soudain. Lord Bernard parlait toujours, mais il disait :

— Nous voici arrivés à Londres. Où voulez-vous que je vous mène?

CHAPITRE XV

M. COLIN JAMES

— Vous êtes sûr qu'il n'y avait pas d'autres machines dans les bureaux? demanda Mallett à Frank.

C'était le vendredi matin, et ils étaient tous deux dans le bureau de l'inspecteur à Scotland Yard, devant une table encombrée de spécimens de dactylographie.

— Absolument, fut la réponse. Il n'y a que de grandes machines de bureau, excepté une petite portative, chez du Pine, une « Diadem ».

— Et, évidemment, ce n'était pas celle-là, dit Mallett, en tapotant la lettre du bout du doigt. Je ne prétends pas à la compétence d'un expert, mais je gagerais bien que ceci a été tapé sur une grande « Hornington ».

Il roula en boule tous les papiers devant lui et les jeta dans la corbeille d'un air dégoûté.

— Et voilà! conclut-il. De quel côté pouvons-nous nous tourner? Nous avons là une lettre tapée sur du papier à en-tête de la maison, mais en dehors de la maison, et apportée de l'extérieur pour que le pauvre cher Gaveston puisse la signer. Qui a pu se procurer le papier? Evidemment, un employé qui en a pris une feuille et l'a emportée chez lui. Qui s'est procuré une machine? Aujourd'hui, rien de plus facile. A propos, je me demande si du Pine en a une chez lui?

— Il en a une, certainement, dit Frank d'un air triomphant. En voici un spécimen!

Il présenta une lettre à l'inspecteur, ajoutant :

— Elle était adressée au chef de la Police personnellement. On nous l'a passée pour la suite à donner.

La lettre était ainsi conçue :

My Lord,

M'étant plusieurs fois adressé en vain au bureau de police de mon quartier, je me vois obligé de vous écrire personnellement pour obtenir votre protection. Comme vous devez le savoir, j'étais, jusqu'à ce qu'elle ait cessé ses affaires, le secrétaire de la « London and Imperial Estates Company Limited ». Depuis que j'ai été appelé à témoigner à l'enquête au sujet de mon ancien chef, M. Ballantine, j'ai toute raison de supposer que ma vie à moi aussi est en danger. J'ai plusieurs fois remarqué que certains individus suspects rôdent autour de mon domicile. Il y en a un sur le trottoir, en face, pendant que j'écris. J'espère bien que ma requête sera prise en considération sans délai.

Je suis, Mylord, votre obéissant serviteur.

H. du PINE.

Mallett plaça la lettre à côté de l'autre.

— C'est tout à fait un type différent de machine, constata-t-il. Voyez, par exemple, la boucle du *g*. Bon, et que proposez-vous de faire au sujet de sa requête?

— Enlever nos hommes, et les remplacer par des constables en uniforme, répliqua immédiatement Frank. Les « individus suspects » sont nos agents, sans aucun doute.

Mallett réfléchit :

— Je crois que nous pouvons faire mieux encore, dit-il après une pause. Il faut laisser les mêmes hommes, mais les mettre en uniforme pour cette occasion. Nous ferons d'une pierre deux coups. Nous l'observerons sans qu'il s'en doute, et nous lui donnerons satisfaction en même temps.

— Je ne vois pas bien, commença Frank.

— Vous ne voyez pas? Réfléchissez un peu. Qu'a à faire un constable chargé de veiller sur une personne ou sur une maison? Evidemment il doit surveiller toute personne suspecte qui peut se montrer devant la maison ou s'approcher de la personne à protéger. Mais n'est-ce pas surveiller la personne elle-même? Et je vais vous dire autre chose, Frank, les malfaiteurs ont ordinairement plus de respect pour un détective en civil qu'en uniforme. Ce dernier leur fait l'effet d'un ornement dans les rues, bon tout au plus à régler la marche des voitures et à arrêter de temps en temps un pick-pocket. Si du Pine se sent protégé par des agents ordinaires, il sera plus porté à se laisser aller que s'il craint d'avoir un détective sur ses talons. Pourvu naturellement qu'il ait quelque chose à cacher.

— Jusqu'à présent, il n'a pas donné prise sur lui, fit remarquer Frank.

— Peut-être avait-il, au fond, quelques doutes sur les « individus suspects », dit Mallett avec un demi-sourire. Mais j'ai à vous parler d'autre chose.

Il fit au sergent un bref récit de ce qu'il avait vu au dancing de Riviera Hotel.

— Etrange, vraiment étrange! dit Frank, quand il eut fini. Et, le plus étrange, si je puis dire, ce n'est pas qu'il ait été effrayé en vous voyant...

— Merci, dit Mallett.

— Je veux dire, il devait naturellement associer votre visage avec la découverte du meurtre, qui a dû être un choc terrible pour lui...

— Il paraissait très maître de lui quand je le vis à ce moment. C'est une des choses qui m'ont frappé. Mais vous disiez...

— Ce qui est vraiment singulier, c'est qu'il se soit trouvé tout d'un coup à même de fréquenter un endroit pareil. Savez-vous ce qu'ils font payer leur dîner, là?

— Je l'ignore, dit Mallett avec satisfaction. Je n'eus pas à payer la note. Dieu merci!

— Croyez-moi, c'est terrifiant! Comment peut-il faire face à pareilles dépenses, je voudrais bien le savoir.

— Savez-vous quelque chose sur la situation d'Harper? demanda Mallett.

— Mais oui, Monsieur, répondit Frank, empressé à montrer sa vigilance. Nous avions son adresse, vous savez du côté d'Ealing. Je

suis entré en contact avec la police du quartier et j'ai trouvé qu'il vit seul avec sa mère, une personne fort respectable, mais pauvre comme Job. Un appartement minuscule, une femme de ménage deux fois par semaine, vous voyez d'ici. Cela ne cadre pas avec les grands hôtels de Brighton ou d'ailleurs.

— Des jeunes gens pauvres ont parfois jeté de la poudre aux yeux! dit l'inspecteur. Mais tout de même, vous avez raison, Frank. Ce garçon vient de toucher de l'argent, ou il est sur le point d'en toucher. Je vais vous dire ce qui fait que j'en suis sûr : c'est l'expression de la physionomie de la jeune fille qui dansait avec lui.

— Je ne vois pas, objecta Frank. Il est naturel qu'elle eut du plaisir à danser avec un jeune homme qui lui plaît.

— Mais, justement, ce n'était pas du plaisir, persista Mallett. C'était du bonheur, de l'extase, elle n'était pas sur la terre. On ne voit pas souvent les gens dans cet état, et il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Maintenant examinons, comment dirai-je... la psychologie de la chose. Voilà une jeune fille qui aime un jeune homme depuis un certain temps déjà (vous vous rappelez ce qu'a dit M. Browne) et ce jeune homme n'a pas un sou vaillant. Evidemment, pas de perspective de mariage avant des années. Aurait-elle manifesté une telle joie parce qu'elle passait une soirée avec lui, sachant, par-dessus le marché, que la dépense était au-dessus de ses moyens?

— Beaucoup de femmes ne sont jamais si heureuses que lorsqu'elles peuvent faire dépenser à un homme sa solde d'un mois dans une soirée, observa judicieusement Frank.

— Pas ce genre de femme, dit solennellement l'inspecteur.

— Pourquoi ne pas aller le trouver et lui poser simplement la question? finit-il par dire.

Mallett secoua la tête.

— Non, répondit-il. J'ai déjà terrifié ce garçon une fois, sans le faire exprès. S'il a quelque chose à cacher, il a dû y penser déjà et tenir son histoire toute prête. S'il n'y a rien à tirer de lui, et après tout, c'est possible, à quoi bon le tourmenter.

— Alors pourquoi ne pas interroger la jeune fille, ou son père, et voir ce qu'ils savent sur son compte?

— C'est fort bien, Frank, mais vous ne pouvez pas entrer comme cela chez quelqu'un et lui dire : « Je suis un officier de police, et je voudrais savoir combien le fiancé de votre fille vient de toucher et pourquoi. » Tout au moins, je ne me soucie pas de faire cette démarche et auprès d'un général en retraite, encore. Tout de même, j'aimerais bien avoir un bout de conversation avec lui.

— Et avec sa fille, ajouta Frank, mais entre ses dents.

L'inspecteur tapota sur la table pendant un moment, tandis que, de sa main libre, il caressait sa moustache.

— Après tout, murmura-t-il, on peut s'arranger. C'est un lièvre à courir, mais cela peut réussir. J'ai envie de téléphoner à Sussex police.

— Maintenant, ou après le lunch? demanda Frank, qui connaissait le point faible de son supérieur.

— Après le lunch, certainement, dit Mallett avec décision. Voyons, Fanshawe doit venir à trois heures, n'est-ce pas? Je ne tiens pas à l'interroger à jeun, si je puis l'éviter. Y a-t-il autre chose?

— Tout un stock de comptes rendus de tous les côtés concernant des gens qui ressemblent à James, répondit le sergent. Je suppose qu'il faudra faire faire des vérifications, mais aucune ne me paraît intéressante.

Une description de James basée sur les éléments connus, avait été mise en circulation avec l'indication discrète : « un homme à qui la police désire demander des renseignements ». Cette annonce commençait à porter ses fruits, mais la récolte ne paraissait pas intéressante, comme l'avait observé Frank. Mallett le savait, il s'agissait probablement de produits de l'imagination, engendrés par le désir de se mettre en évidence; mais, quelque part, dans cet amas d'absurdités pouvait se cacher un grain de vérité qui aurait une grande importance. C'est pourquoi, il fallait tout examiner, tout éplucher patiemment et sans se décourager, jusqu'à ce que le mal fondé de chaque information fût prouvé.

Mallett considéra alternativement l'énorme pile et sa montre.

— Pas maintenant, dit-il, N'avez-vous jamais remarqué, Frank, qu'un bon dîner, la veille, aiguise l'appétit pour le lunch du lendemain?

— Je ne puis pas dire que je l'ai observé, répondit Frank.

— Je l'ai constaté, souvent. J'en ai assez, maintenant. Cela peut attendre. Je me sens si affamé que je ne m'arrêterais pas si M. James entrait en ce moment dans la pièce.

On frappa à la porte. Un agent passa la tête.

— Excusez-moi, Monsieur, dit-il, mais il y a là un homme qui voudrait vous voir tout de suite. Il dit que son nom est Colin James.

Mallett se laissa tomber sur son siège :

— Voilà qui tombe à pic, soupira-t-il.

Quelque pressé que fût M. James d'être reçu à Scotland Yard, il était visible qu'une fois là, il se trouvait fort embarrassé. Il restait dans l'encadrement de la porte, balançant sa pesante personne d'un pied sur un autre, et tournant le regard noyé de ses yeux bleus, d'abord, sur Mallett, ensuite, sur Frank, puis sur l'espace vide entre les deux. Il était visiblement dans un état nerveux lamentable et donnait l'impression qu'un mot prononcé trop haut ou un mouvement imprudent lui ferait prendre la fuite.

— Voulez-vous vous asseoir, Monsieur, dit l'inspecteur de son ton le plus doux. Vous avez, je crois, quelque chose à me dire?

Le visiteur prit timidement une chaise et s'assit sur l'extrême bord.

— Je... réellement, je m'excuse de vous troubler de cette façon, commença-t-il, mais j'ai cru de mon devoir, c'est tout à fait hors de mes habitudes, il ne m'est jamais arrivé d'avoir affaire avec la police et... mais on a mentionné mon nom, excusez-moi...

La première impression donnée par M. James était celle de la corpulence. Assis comme il l'était, au bord de sa chaise, son ventre touchait presque le rebord du bureau derrière lequel était installé l'inspecteur. Cette impression était renforcée par la barbe sombre et broussailleuse qui descendait sur sa poitrine. Mais, au-dessus de la barbe, on ne trouvait pas la large figure florissante qui aurait été assortie à cet ensemble, mais bien une face pauvre et mesquine, aux joues creuses et aux yeux caves. Ses jambes aussi étaient fluettes,

par comparaison. On se demandait comment elles pouvaient supporter l'écrasant fardeau de son corps. « Il a l'air d'un homme mal grimé en Falstaff », pensa Mallett. Il se rappela la description d'Harper... « l'estomac proéminent, la figure mince comme quelqu'un qui digère mal... ».

A haute voix, il dit :

— Voyons, prenons cela tranquillement M... James? C'est bien votre nom, je suppose?

Le visiteur plongea la main dans sa poche et en sortit une carte de visite jaunie. — C'est moi, dit-il.

L'inspecteur lut :

— Colin James, 14, Market Street, Great Easington, Norfolk.

Dans un coin se lisait la mention : Négociant en blés et semences.

— Eh bien? demanda-t-il. Qu'avez-vous à voir dans cette affaire?

— Voilà la question! s'écria M. James. Quoi donc en vérité? Je suis un homme respectable, monsieur, je l'ai toujours été. Vous pouvez le demander à n'importe qui à Easington, et à des milles à la ronde...

— Mais vous avez jugé à propos de venir jusqu'à Londres pour le confirmer, dit Mallett froidement. Tout espoir l'avait abandonné de tirer quelque chose d'intéressant du nouveau venu. Il semblait que Colin James, en chair et en os, était aussi inconsistant que les racontars qui remplissaient les fiches le concernant.

M. James se moucha avec un bruit de tonnerre.

— Je suis désolé de vous avoir dérangé, dit-il piteusement. J'ai cru correct de venir aussitôt que j'ai pu. Ma fille m'a dit que cela ne servirait à rien ni à personne, mais il me semblait mal de ne pas le faire. C'est pourquoi je suis venu.

L'inspecteur se sentit touché en dépit de lui-même.

— Je crains que ce ne soit vous qui n'ayez été dérangé, M. James, dit-il.

— Cela me serait égal, monsieur, répondit James, si je pensais pouvoir être de quelque utilité. Ma santé n'est plus ce qu'elle était, vous comprenez. J'ai énormément souffert...

— De vos digestions? demanda Mallett.

— De ma digestion, précisément. Comment avez-vous deviné? On voit bien que vous n'êtes pas détective pour rien.

— Eh! oui, nous sommes entraînés à l'observation, dit l'inspecteur plaisamment en se levant. Je vous remercie de votre visite, M. James. Il est clair que vous n'êtes pas l'homme que nous cherchons.

— Oh! vous pouvez en être sûr, dit vivement le marchand de graines. Mais c'est une extraordinaire coïncidence, n'est-ce pas? Mon nom, ma barbe, ma figure et tout, ma digestion aussi, bien que vous ne l'ayez pas mis sur l'annonce...

— Je crois pouvoir vous dire que l'état de votre digestion suffirait à lui seul à vous innocenter, dit Mallet de son air le plus grave.

— Vraiment? C'est très intéressant. Je ne l'aurais jamais cru. Voilà bien qui montre comment vous travaillez, vous autres, de Scotland Yard. Alors, pour ainsi dire, dans ce cas, je puis me vanter d'avoir un bon alibi (c'est bien comme cela qu'on dit) pour toutes sortes de crimes. C'est la première fois que je gagne quelque chose

de bon avec mon mauvais estomac. Demandez à ma fille ce qui m'est arrivé quand elle m'a amené en France.

— Ah! vous êtes allé en France? demanda Mallett. A quelle époque?

— En août dernier. Elle voulait, à tout prix y aller, parce que nos amis les Edwards y étaient depuis Pâques et qu'il lui faut toujours être avec eux. Et elle refusait absolument de partir sans moi. Jamais plus! voilà ce que je lui dis maintenant.

— Vous n'avez pas votre passeport sur vous, par hasard?

— Bon sang! s'écria violemment M. James en se laissant tomber sur le siège d'où il venait de se lever à grand peine. Et moi qui oubliais la seule chose que je voulais vous dire. Quoique ma fille ait prétendu que c'était sans importance.

— Ne vous inquiétez pas de votre fille, dit Mallett. Qu'est-ce que vous aviez à me dire au sujet de votre passeport?

— On me l'a volé, monsieur. Ou tout au moins, je l'ai perdu, bien que je sois convaincu qu'on me l'ait volé; quoiqu'à vrai dire, je ne peux pas comprendre ce que le voleur a bien pu faire d'une pareille chose.

— Volé? Comment?

— A mon retour. Je l'avais à la main à Douvres; de cela je suis sûr parce que je me rappelle l'avoir présenté à l'employé chargé de la vérification et il me l'a rendu sans le regarder. Et alors, nous sommes allés prendre le train, j'avais les mains encombrées, les billets, les bagages et un penny pour le journal du soir, bref, quand je voulus le regarder, il n'était plus là.

— Avez-vous porté plainte à l'époque?

— Non. Je pensai à le chercher, tout à fait par hasard. Je me rappelle que je dis à ma fille : Mon passeport est perdu... et qu'elle me répondit : — Vous devriez le dire à la police. Mais je répliquai : — Cela n'a pas de sens commun, je n'en aurai pas besoin jusqu'à la fin de ma vie.

— Tout cela dans le train, où chacun pouvait vous entendre?

— Précisément, monsieur.

— Vous pouviez en effet difficilement imaginer que quelqu'un, après s'en être emparé, emprunterait votre nom et votre apparence, vivrait sous ce nom pendant un mois et se servirait ensuite du passeport pour échapper à la justice, après avoir commis un meurtre, dit Mallett.

— Seigneur! ce misérable a fait cela? s'écria M. James.

— Il y a grande apparence.

— Dieu me protège! Je n'aurais jamais cru qu'il pût y avoir de pareils gredins au monde...

— En somme, vous nous avez appris quelque chose, répondit l'inspecteur, et nous vous sommes fort obligés. Maintenant, M. James, pour la forme, je vais vous prier de vouloir bien attendre quelques instants pendant que le sergent Frank couchera votre déposition par écrit et ensuite, vous pourrez retourner à Easington. Il y a encore une chose que vous pouvez faire pour nous, ajouta-t-il. Cela vous gênerait-il de nous laisser prendre votre photographie avant votre départ? Cela pourrait nous être utile.

— Pas le moins du monde, assura M. James.

— Veillez donc à que ce soit fait, dit Mallett à Frank. J'ai un rendez-vous important à l'extérieur. Quand vous aurez noté la déposition de ce gentleman, téléphonez à la station d'Easington et vérifiez ce qu'il nous a dit sur son compte. Bonjour M. James.

Il se hâta vers son lunch.

CHAPITRE XVI

FANSHAWE PARLE

C'était l'après-midi. La police d'Easington s'était portée garante de la bonne foi de Colin James. On attendait maintenant un autre visiteur, et pour lui on avait fait quelques préparatifs. Une chaise basse confortable l'attendait, car l'inspecteur avait constaté par expérience que les gens parlent avec d'autant plus d'abondance qu'ils sont plus à leur aise, et, en même temps, le questionneur a l'avantage de dominer la personne qu'il interroge.

Cette chaise était disposée de façon à faire face à la lumière, en même temps qu'une boîte de cigarettes de bonne marque était placée à portée sur le coin du bureau de l'inspecteur. A l'autre bout de la pièce, un sténographe attendait sans ostentation.

Quand tout fut prêt à la satisfaction de Mallett, il restait encore quelque temps à attendre. Un peu d'inquiétude commença à planer dans la pièce. Frank, qui avait moins de contrôle sur ses nerfs que son supérieur, trouva le silence trop lourd à supporter.

— Que pensez-vous qu'il peut bien avoir à nous dire? demanda-t-il.

— Je n'en ai pas la moindre idée, fut la réponse. Je ne serais pas surpris si, après tout, il s'agissait de quelque chose sans aucune importance.

Il resta silencieux un moment, puis comme s'il sentait que le sergent trouvait ce silence trop pesant, entama un autre sujet.

— Qu'est-ce que vous pensez de l'histoire de James? demanda-t-il.

— Je pense qu'il nous a appris quelque chose de positif, répondit Frank. Le nom, le signalement, le passeport, tout cela ne peut pas être simple coïncidence.

— Non, d'accord, c'est tout à fait improbable. Mais voyez où cela mène. L'histoire commence simplement un mois au moins plus tôt. Cela signifie qu'au début d'août quelqu'un a formé le projet de prendre la personnalité de M. James.

— Il ne pouvait pas savoir à l'avance qu'il s'approprierait le passeport, objecta Frank.

— Non, il ne pouvait pas. Mais, ayant eu la chance de se l'approprier, il doit avoir vu, tout de suite, le parti à en tirer, sans cela pourquoi ne l'a-t-il pas rendu à son propriétaire ou retourné à la police comme l'aurait fait tout honnête homme. De plus en plus, je suis convaincu que nous avons affaire à un homme très dangereux et très intelligent. Vous voyez, il n'est pas seulement capable de

tirer soigneusement des plans à longue échéance, mais d'utiliser les chances qui lui tombent sous la main et de les faire entrer dans ses combinaisons.

— Certainement, nous ne sommes pas sûrs que c'est la même personne qui a volé le passeport et qui en a fait ensuite usage, avança le sergent. N'importe quel pick-pocket est heureux de subtiliser pareille chose, surtout lorsqu'il a des raisons de croire qu'on ne le recherchera pas.

— Et de le vendre à quelqu'un qui peut s'en servir? Vous pourriez avoir raison, Frank. Mais, de toutes façons, nous restons toujours dans le vague. Le gaillard avait besoin d'un déguisement, il a pris la plus simple de tous. Une fausse barbe et un faux ventre, c'est facile, tout compte fait, surtout qu'il s'agit de contrefaire un homme qui a une petite figure et un gros corps. Tout juste de la même façon, il a besoin d'une lettre d'introduction à une banque et il s'arrange pour qu'un des directeurs de la banque signe la lettre. Nous avons mis au jour deux faits positifs, à savoir qu'il a emprunté la personnalité de Colin James et s'est abrité derrière la signature de Gaveston et ni le vrai James ni Gaveston ne peuvent le moins du monde nous aider.

— Et je ne vois pas que *lui* (Frank désigna la porte du geste), puisse non plus nous éclairer dans cette direction.

— Même en supposant qu'il le veuille, ce dont je doute, ajouta Mallett. Quel rapport Fanshawe peut-il avoir avec James?

— Le vrai ou le faux?

— Le faux, assurément. Appelons-le James Deux, si vous voulez.

— L'ancien prétendant, pourrait-on dire.

Mallett fronça le nez, signe certain qu'il se sentait vexé. Ses connaissances en histoire n'allaient pas loin et il sentait vaguement que son subordonné lui imposait. Mais avant qu'il ait pu songer à une riposte, la porte s'ouvrit et on annonça Fanshawe.

Quatre années passées en prison avaient laissé peu de traces sur l'ancien directeur de la Fanshawe's Bank. Son teint, qui avait été toujours pâle, avait peut-être pâli encore : sa face mince était encore un peu amaigrie : mais à part cela. Mallett ne put trouver de changement dans l'homme qu'il avait vu devant la Cour d'Assises. La voix aussi, lorsqu'il parla, lui parut la même, calme et cultivée, avec toujours un arrière-ton cynique par-dessous l'apparence harmonieuse, quelque chose comme l'éclat d'un feu caché résolument contrôlé. John Fanshawe était un type d'homme fort différent du financier avec lequel son nom avait si souvent été accolé. Homme de goût et de raffinement il avait vécu pendant ses jours de prospérité dans la retraite. Il avait su jouir de la richesse sans arrogance, de même qu'il avait supporté la ruine et la disgrâce sans récriminations. Dans les bons et les mauvais jours, il paraissait avoir été soutenu par une source cachée d'énergie, un orgueil inné qui ne l'abandonnait jamais.

Mallett se sentit étrangement gêné devant ce calme hautain, mais Fanshawe le mit de suite à l'aise.

— Bonsoir, monsieur l'inspecteur, commença-t-il. Je vois que vous avez eu de l'avancement depuis notre dernière rencontre.

— J'en ai eu... en effet, répondit Mallett. Bonsoir, monsieur Fanshawe.

Fanshawe s'installa sur la chaise basse et prit une cigarette.

— M. Fanshawe! murmura-t-il. Vous n'avez pas idée du plaisir que c'est de recouvrer de nouveau une personnalité! Je ne crois pas qu'à moins d'en avoir fait l'expérience, on puisse se rendre compte de ce que c'est d'être traité en simple numéro. Voilà la réelle horreur de la prison, monsieur Mallett, voir sombrer son identité dans un troupeau d'êtres indiscernables. Ah! grâce au ciel! c'est fini de toutes façons!

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

— Excusez-moi, continua-t-il, mais j'ai l'impression que vous vous êtes mis en frais pour me recevoir. Je veux dire — il désigna du doigt le sténographe dans son coin — il semble que vous attendez de moi quelque chose comme un témoignage? Dans ce cas, j'ai peur que vous ne soyez désappointé.

— Peut-être vaudrait-il mieux, pour nous deux, que vous fassiez connaître exactement le but de votre visite, dit Mallett froidement.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur l'inspecteur, dit Fanshawe, d'une voix qui laissait percer l'ironie. Votre temps est précieux, je le sais. Je tâcherai de vous en faire perdre le moins possible. Je suis simplement venu me plaindre. Je voudrais savoir pourquoi, une semaine après ma sortie de prison, je me trouve encore soumis aux inconvénients d'une surveillance policière.

Mallett eut peine à retenir un sourire devant l'amusante coïncidence qui faisait succéder cette requête à la demande de du Pine d'être placé sous la protection de cette même police. Il garda cependant son sérieux pour répondre :

— Vous devez comprendre, monsieur Fanshawe, que les circonstances sont exceptionnelles.

— Tout ce qu'il y a d'exceptionnel, autant que je puis le comprendre, répondit Fanshawe, c'est qu'en sortant de prison, j'ai été expressément dispensé des obligations ordinaires concernant la surveillance de police. Je présume qu'on vous en a informé.

— Certainement. On m'a donné à entendre que l'ordre émanait directement du secrétaire d'Etat à l'intérieur. C'est tout à fait exceptionnel.

— Personnellement, je pense que c'est la moindre chose qu'il pouvait faire, dit Fanshawe avec une nuance de hauteur. Je l'ai toujours fort bien traité quand il était mon *fog* au collège.

— Vous devez parfaitement comprendre, dit Mallett impatienté, que la surveillance dont vous vous plaignez n'a rien à voir avec ce qui est arrivé *avant* que vous sortiez de prison.

— Je comprends ce que vous voulez dire. Je lis les journaux, comme tout le monde. C'est donc que cette surveillance se rapporte aux événements du dernier week-end?

— Si vous lisez les journaux, répondit l'inspecteur, vous avez dû voir votre nom mentionné dans les comptes rendus de l'enquête sur Lionel Ballantine?

Un étrange sourire éclaira la mince face de Fanshawe.

— Dans la déposition de ce petit maraud de du Pine? Oui, je

l'ai vu. Il se tourna brusquement pour regarder l'inspecteur en pleine figure.

— Puis-je vous demander si vous me suspectez de ce crime? demanda-t-il.

— Personne n'est à l'abri des soupçons dans un cas semblable, répliqua gravement Mallett. Et ne croyez-vous pas, monsieur Fanshawe, que vous pourriez nous être utile en répondant à quelques questions?

— Et si je refuse, comme j'ai parfaitement le droit de le faire?

— Alors j'ai peur qu'il vous faille aller trouver le secrétaire d'Etat et lui demander de vous dispenser de la surveillance de la police, car je n'en prendrai pas la responsabilité moi-même.

Fanshawe exhala un long jet de fumée et d'un air délibéré, écrasa le bout de sa cigarette sur le cendrier.

— Très bien, dit-il enfin. Je n'ai pas de raison de me taire. Ce qu'a dit du Pine est vrai en substance. Je suis allé voir Ballantine -- sa figure se contracta malgré lui en prononçant ce nom — vendredi dernier, le matin. Je m'introduisis en donnant un faux nom, et, dès qu'il vit qui j'étais, il me mit à la porte de son bureau. Mais toutefois pas avant que je lui aie dit quelque peu de ce que je pensais de lui.

— Vraiment?

Fanshawe sourit.

— Mon cher inspecteur, dit-il, c'est bien ce que vous désiriez savoir, n'est-ce pas? Je ne vois réellement pas ce que je puis vous apprendre de plus.

Mallett croisa lentement ses larges mains et les appuya fortement sur son bureau. Planant sur la silhouette enfoncée dans la chaise basse, il était vraiment impressionnant, et, quand il parla, sa voix prit un accent solennel et pressant qui était rare chez lui.

— Ne battons pas les buissons plus longtemps, dit-il. Je vais être parfaitement franc avec vous et je voudrais que vous fussiez parfaitement franc avec moi. Vous êtes, de tous les hommes, celui qui avait les plus puissants motifs de haïr Ballantine. Le jour de votre condamnation vous l'avez publiquement menacé de mort. Le lendemain de votre libération, il est assassiné. Dans cette situation, vous vous plaignez d'être surveillé par la police, tout en refusant de vous expliquer franchement.

— Vous me permettrez de vous faire observer, mon cher inspecteur, répondit froidement l'interpellé, que c'est la première occasion qui m'est donnée de m'expliquer franchement, pour parler votre langage.

Mallett sentit que son appel impressionnant avait quelque peu fait long feu.

— Je ne puis pas interroger tout le monde en même temps.

— Fort juste, quoique sans aucun doute, vous disposiez du personnel nécessaire pour vous y aider. Maintenant, puisque me voici devant vous, tout à fait de mon propre mouvement, dois-je comprendre que si je réponds à vos questions, la surveillance sera supprimée.

— Je ne peux pas m'engager, répondit Mallett. Cela dépendra des renseignements que vous pourrez nous donner. Mais j'aurais

crut qu'un homme innocent aurait trouvé naturel de venir en aide à la justice...

— Si pour venir en aide à la justice, vous entendez vous aider à arrêter l'homme qui a tué Ballantine — ici encore la même crispation — je n'en ferai rien.

L'inspecteur essaya une autre tactique.

— Alors, dans votre propre intérêt, il serait désirable de nous convaincre que vous n'êtes pour rien dans l'affaire, dit-il.

Fanshawe éclata de rire :

— Au nom de l'instinct de conservation, alors! s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous désirez savoir?

— Commençons par le commencement, dit Mallett. Pourquoi êtes-vous allé voir Ballantine vendredi matin?

— Parce qu'il m'a ruiné, et, non seulement moi, mais une foule de gens qui avaient eu confiance en moi. C'est en le soutenant lui et ses combinaisons, que ma banque a sombré. Il a su se tirer d'affaire à l'époque, blanc comme neige, et m'a passé tout le paquet.

— Et vous êtes allé le voir dans l'espoir d'obtenir quelque réparation.

— Oui, si l'on veut.

— Très bien. Et qu'avez-vous fait le reste du jour?

— Que peut faire un prisonnier fraîchement libéré dans Londres, sans amis et sans projets? J'ai passé mon temps sur les plates-formes des omnibus. J'ai parcouru Londres en tous sens sans but, simplement pour jouir de la sensation d'être de nouveau mon maître, et j'ai observé tous les changements arrivés depuis mon absence. Vous ne vous rendez pas compte comme la ville s'est modifiée depuis quatre ans, mon cher inspecteur, vous pourriez écrire un livre là-dessus.

— Et ensuite?

— Et ensuite je suis rentré à la maison pour le thé.

— Qu'entendez-vous par votre maison?

Fanshawe eut une moue douloureuse.

— C'est un peu dur, mais vous avez raison. Il est vrai que je n'ai pas de maison. Je voulais dire l'appartement de ma sœur.

— A Daylesford Court Mansions?

— Oui. Je sais ce que vous allez dire. A quelques deux cents yards de Daylesford Gardens. N'est-ce pas singulier? Il sourit comme pour s'amuser de la coïncidence.

— Et ensuite?

— Et ensuite, je bouclai ma valise et m'embarquai pour le continent.

— Vous vous êtes embarqué le même jour?

— Certainement. La nuit, plus exactement. Par le boat de Newhaven pour Paris. Ma fille réside là.

Mallett accueillit ces déclarations avec un calme absolu, mais Frank, incapable de se contenir, laissa échapper une exclamation étouffée. Fanshawe tourna la tête dans sa direction et le contempla un instant, les sourcils froncés, mais sans rien dire.

L'inspecteur le ramena à la question en lui demandant tranquillement :

— En quelle classe avez-vous voyagé?

— J'avais pris un aller et retour de troisième classe dans la Cité avant d'aller voir... la personne que vous savez, répondit-il. Affreusement inconfortable!

— Avez-vous remarqué quelqu'un de particulier voyageant en première classe.

Fanshawe se leva brusquement.

— Ecoutez! dit-il, d'un ton âpre qui contrastait étrangement avec sa voix habituelle, je vous ai déjà dit que je ne m'intéresse pas à vos recherches, si ces recherches tendent à venger la mort de... Ballantine. — Il lança ce nom avec une fureur concentrée. — Si je pouvais apprendre quelque chose qui puisse vous aider à retrouver ce gentleman qui se donne pour Colin James, je le garderais pour moi.

Ce fut au tour de Mallett de garder son calme :

— Si vous êtes de parti pris, je n'insisterai pas, mais pouvez-vous dire où vous avez pris votre billet?

— Oh! oui. Chez Rawson à Cornhill. Ils me connaissent, là.

— Merci. Pendant votre séjour à Paris, je suppose que vous êtes allé chez votre fille?

— Oui. A Passy. (Il donna l'adresse.)

— Vous y êtes allé tout de suite, en arrivant à Paris.

— Non, certainement. On arrive à une heure telle qu'on ne peut pas vraiment descendre chez les gens, surtout lorsqu'on n'est pas annoncé. J'ai passé le reste de la nuit dans un hôtel près de la gare.. bien médiocre, mais c'était tout ce que je pouvais m'offrir. J'ai oublié le nom.

— Ce n'était pas l'hôtel du Plessis, par hasard?

— Certainement, non. Je n'en ai jamais entendu parler.

Mallett fit une pause d'une bonne demi-minute. Puis il dit :

— Et c'est tout ce que vous avez à me dire, monsieur Fanshawe?

— C'est tout ce que j'ai à vous dire, monsieur l'inspecteur.

— Bonsoir, alors.

— Bonsoir. Et vous supprimerez vos agents?

— Je ne puis faire de promesses.

Après son départ, le silence régna un moment dans la pièce. Le sténographe ramassa ses notes et sortit pour transcrire la conversation. Mallett restait immobile devant son bureau, fixant machinalement son buvard, tirant sa moustache et enfoncé dans une profonde réflexion. Finalement, il se tourna vers Frank.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda-t-il.

— Evidemment, c'est un homme très susceptible, répondit le sergent.

— Susceptible? Fichtre oui! et plus que cela. Mais vous êtes dans le vrai, Frank. Il est extrêmement orgueilleux. L'existence en prison a surtout blessé sa vanité, c'est évident. N'avez-vous pas remarqué, Frank, que tous les meurtriers sont exceptionnellement personnels. Il faut bien l'être pour arriver à se convaincre que son propre intérêt ou sa propre convenance sont des motifs suffisants pour tuer un homme.

— Alors, vous pensez...

— Non. Pas pour le moment, en tout cas. Il ne nous a rien dit qui ne puisse s'accorder avec sa propre innocence, et pas un jury

en Angleterre ne le condamnerait là-dessus. Ainsi, nos conjectures particulières importent peu.

— Pour mon compte, et je vous donne mon idée pour ce qu'elle vaut, dit Frank, je crois que Fanshawe était en rapports avec James. Voici comment je raisonne : James, pour une raison ou une autre se déguise en... James. Il vit sous ce déguisement, probablement depuis le début d'août, en tout cas depuis un mois. Il entre en rapports avec Ballantine, c'est ce que l'on peut inférer de la lettre à la banque. En même temps, il guette la sortie de prison de Fanshawe. Il loue un appartement par l'intermédiaire d'un vieil ami de Fanshawe et il a pour seul serviteur un homme qui a été auparavant aux gages de cet ancien ami de Fanshawe. Puis, dès que Fanshawe est libre, il attire Ballantine dans le local...

— Après avoir d'abord congédié ce serviteur à ses ordres... interrompt Mallett. Pourquoi?

— C'est bien naturel. Il ne tenait pas à ce qu'un tiers fût impliqué dans le meurtre. Je crois qu'il pouvait se fier à lui pour ne pas trahir son déguisement, mais lui laisser partager la responsabilité du crime est autre chose.

— Je vois. Continuez.

— Où en étais-je? Il attire Ballantine à la maison, où Fanshawe est déjà caché. Ensemble, ils le tuent, sortent séparément, et vont en France par le même bateau, mais, par précaution, dans des classes différentes.

— Si votre théorie est juste, objecta l'inspecteur, il reste un fait singulier à expliquer. Pourquoi Fanshawe, qui était d'accord avec James pour attirer Ballantine à Daylesford Gardens a-t-il eu l'audace, la folie plutôt, d'aller à Lothbury vendredi matin et d'attirer l'attention sur lui en le menaçant dans son bureau même?

— Peut-être, dit Frank, ne connaissait-il pas à ce moment le plan de James. Les communications avec un prisonnier ne sont pas faciles et il se peut bien qu'ils soient entrés en rapports seulement dans la soirée. C'est alors que Fanshawe aurait été mis au courant des préparatifs de James.

— Cela ne me paraît guère plausible, répondit l'inspecteur. Je crois que nous sommes d'accord sur ce point, que tout ce que nous avons découvert, jusqu'à présent, indique un crime soigneusement préparé. James n'aurait pas mis son affaire si minutieusement au point, en se laissant une si faible marge de temps, s'il n'avait pas été certain que Fanshawe remplirait exactement son rôle. N'oubliez pas que la location de la maison était sur le point de finir, et les billets retenus pour le voyage en France. Il semble plus probable qu'ils étaient en communication, pendant que Fanshawe était encore en prison.

— Alors, comment expliquez-vous la démarche de Fanshawe, vendredi matin, en supposant ma théorie juste?

— En la supposant juste (et après tout nous sommes dans le domaine des suppositions), ne pensez-vous pas que la visite de Fanshawe à Ballantine faisait partie du plan?

— Comment cela?

— Vous avez suggéré que James avait attiré Ballantine dans cette

maison de Daylesford Gardens. Vous n'avez pas indiqué comment.

— Non, il y a là une lacune dans ma théorie, je l'avoue.

— C'est un point faible et les menaces à Ballantine sont un autre point faible. Voyons si l'une ne peut pas annuler l'autre. Supposons que James ait envoyé Fanshawe pour effrayer Ballantine? Nous savons, et très probablement il savait, que Ballantine était financièrement sur le bord de la catastrophe, et méditait sa fuite. Il devait donc se trouver particulièrement nerveux. James rencontre Ballantine après l'incident, est mis au courant, exprime sa sympathie et insinue : Mon pauvre ami, votre vie est en danger si vous rentrez chez vous. Venez chez moi pour la nuit, vous serez en sûreté... Ballantine tombe dans le panneau, va à Daylesford Gardens et là, trouve Fanshawe... et la mort. Comment trouvez-vous cela?

Frank se frotta les mains avec satisfaction.

— Magnifique! dit-il. C'est ainsi que les choses ont dû se passer. J'en suis sûr, maintenant!

— Sans doute, dit Mallett sèchement, mais comment établir la preuve?

— Je ne vois qu'un moyen, répondit Frank, c'est de trouver James.

Mallett frappa sur son bureau avec irritation.

— James, James, James! s'écria-t-il, le point crucial de toute l'affaire, et pas l'ombre d'un renseignement sur lui, sauf qu'il ne s'appelle pas James, qu'il n'a pas de barbe et qu'il est probablement aussi mince qu'un manche à balai!

— A quoi vous pouvez encore ajouter une autre probabilité, remarqua Frank, c'est qu'il est vraisemblablement encore en France.

— C'est vrai! Nous n'avons absolument aucune preuve qu'il soit de retour, quoique son complice le soit, si notre théorie est juste. En somme, Frank, la conclusion, c'est que nous perdons notre temps à discuter tant que nous n'aurons pas trouvé quelques faits nouveaux qui entreront ou n'entreront pas dans notre théorie. Et, au sujet de ce dont nous avons parlé ce matin, je suis d'avis que je dois voir la police du Sussex et voir s'ils peuvent nous être utiles.

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit. L'inspecteur écouta. Sa réponse fut : Envoyez-le.

— Le chef Constable de Dover, dit-il à Frank. Que diable peut-il avoir à nous dire?

Ce chef était un vieil ami de Mallett qui avait eu, plus d'une fois, l'occasion de collaborer avec lui. Il le tenait pour un homme capable et sérieux, qui n'aurait pas perdu son temps à des bagatelles. Il entra brusquement, serra la main de Mallett, fit un signe amical au sergent, et vint tout de suite à la question.

— J'avais à passer cette après-midi, dit-il brièvement, et j'ai pensé que je ferais bien d'apporter ceci avec moi. C'est toujours plus sûr que la poste.

Il mit un paquet fermé entre les mains de Mallett. Celui-ci l'ouvrit et en retira un petit livret souillé et décoloré par l'humidité. Il l'examina en silence, fronça les sourcils d'étonnement. Puis il fit entendre une exclamation.

— D'où, diantre! avez-vous tiré cela? demanda-t-il.

— Des pêcheurs l'ont ramené à la surface ce matin, à une cen-

taine de yards à l'est du port. Le courant porte par là, vous savez. Je vous donne ce procès-verbal pour ce qu'il vaut (il sortit un papier à en-tête officiel de sa poche), mais il ne vous dira rien de plus. L'objet peut être resté dans l'eau des jours, une semaine peut-être, impossible de préciser. Les hautes marées de ces derniers jours et le vent du sud-ouest ont facilité l'atterrissage.

— Je vous suis vraiment obligé, dit l'inspecteur. Cela peut réellement nous servir. Vous prendrez bien une tasse de thé?

Le chef Constable fit signe que non.

— Je suis pressé, dit-il. Je souhaite que cela vous aide un peu. Vous avez une affaire épineuse sur les bras, j'en ai peur. Bonne chance et au revoir!

Pendant que la porte se refermait sur lui, Mallett plaça l'objet dans les mains impatientes de Frank.

— Qu'en pensez-vous? lui demanda-t-il.

Frank y jeta un coup d'œil.

— Un passeport? dit-il. Et ouvrant la couverture décolorée : Le passeport de Colin James!

— Ni plus ni moins! dit l'inspecteur. Exactement celui qui a été volé, il y a trois mois, à notre ami de ce matin. Il est en bien mauvais état, mais le nom est encore lisible, grâce au ciel. Et maintenant, voyez à la page 7.

Frank obéit.

— Les feuillets sont collés ensemble, observa-t-il, et celle de l'intérieur est à peu près épargnée par l'eau.

— Exact!... et heureusement pour nous. Qu'est-ce que vous y trouvez?

— Le cachet des autorités de Dieppe... et la date : 13 novembre.

— Pas autre chose?

— Si... il y a quelque chose encore. Boulogne et une date en août... ce doit être le voyage du vrai M. James.

— Et rien de plus?

Frank scruta le document de près.

— Non, annonça-t-il.

— Rien de plus, répéta pensivement Mallett.

— Qu'est-ce que vous en concluez, Frank?

— Que James est allé en France, comme nous le savions déjà, et qu'il n'est pas revenu... j'entends comme James.

— Oui.

— Il est revenu sous son vrai nom, ou peut-être sous un autre, pour lequel il avait un autre passeport.

— Certainement, d'après ce que nous savons de lui, il pourrait bien faire profession de voler des passeports.

— Alors, continua Frank, n'ayant plus besoin de la personnalité de James, il a dû jeter son passeport par-dessus bord, à l'arrivée du bateau dans le port. Il a pu craindre d'être fouillé à Douvres, et s'est arrangé pour qu'on ne trouve rien sur lui.

— Au total, dit Mallett, James est en Angleterre. Son tour en France était seulement une feinte. Après avoir atteint son but, il est revenu. Mais quand, Frank, quand? Comme l'a dit le chef Constable, ce passeport peut être resté dans l'eau quelques jours... mais peut-être aussi quelques heures seulement...

— Fanshawe pourrait peut-être nous répondre, suggéra le sergent.

— Mais nous n'avons pas de raison cette fois pour croire qu'ils ont voyagé ensemble. Cela se peut, après tout.

— Il y a encore une autre hypothèse. James pourrait ne pas être du tout revenu de France, mais avoir donné son passeport à Fanshawe ou à quelque autre complice en lui donnant pour instructions de nous le faire trouver, de manière à nous faire croire à son retour.

Mallett secoua la tête.

— Non, dit-il. S'il en était ainsi, il aurait pris ses précautions pour que nous trouvions le passeport... il l'aurait laissé sur le bateau, par exemple, où un steward l'aurait sûrement vu. En fait, c'est seulement par pur hasard qu'il a été découvert. Je le répète, James est en Angleterre. Il n'y a plus à compter sur la police parisienne. C'est à nous de le trouver. Il tira pensivement sa moustache et ajouta :

— Mais je ne me sens pas capable de faire un pas dans cette direction, si l'on ne m'apporte pas le thé. Je meurs de faim!

CHAPITRE XVII

OU IL EST QUESTION D'UN CHIEN

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette absurdité?

Suzanne Jenkinson, passant le bout de sa langue délicate sur le revers d'une enveloppe, où elle venait de mettre l'adresse, leva les yeux de son bureau.

— De quoi s'agit-il, père? demanda-t-elle. Et entrez donc, au lieu de rester en contemplation comme cela au milieu de la porte. Cela fait un courant d'air horrible. Je suis sûre qu'Adolf va attraper un rhume.

Le major-général James Jenkinson, en dépit de sa fière allure et de sa voix de commandement, était un père bien dressé. Il entra doucement et ferma la porte derrière lui.

— Je ne comprends pas pourquoi vous avez donné à un chien un nom aussi inepte, fit-il, désignant du doigt un animal sans race bien définie qui sommeillait devant le feu.

— Cela sonne un peu drôlement maintenant qu'il a tous ses poils, admit sa fille, mais il était si peu fourré, au début, pauvre petite chose, que cela semblait le seul nom qui lui allât. Et c'est un bon nom pour l'appeler aussi. J'essaierai de l'appeler Winston, si réellement vous y tenez, mais je ne crois pas qu'il réponde.

Le général ne répondit pas à cette suggestion, mais se contenta de s'éclaircir la voix en toussant de manière significative.

— Bon, mais qu'y a-t-il? persista Suzanne, voyant qu'il gardait le silence. Vous n'êtes pas venu seulement vous plaindre du pauvre Adolf, je suppose?

— Il paraît qu'il tue des moutons.

— Mais c'est absurde, s'écria Suzanne indignée.

— Ce n'est pas moi qui l'ai inventé le moins du monde, dit le général. C'est l'opinion de la police.

— Mais personne n'a même songé à mettre Adolf en cause...

— ... Et la police fait une enquête. Et je trouve qu'on a tout à fait raison, ajouta-t-il précipitamment, avant que sa fille ait pu l'interrompre.

— Mais comment avez-vous su qu'on enquêtait sur Adolf?

— C'est ce que je vous aurais appris depuis cinq minutes si vous aviez bien voulu me laisser parler. Ils viennent de téléphoner de Lewes?

— Au sujet de mon précieux Adolf?

— Au sujet d'un grand chien m'appartenant. Je leur ai dit que je n'avais pas de grand chien, mais que vous en aviez un.

— Père!

— Eh bien! C'est vrai! n'est-ce pas? demanda le général. C'est *votre* chien, je suppose?

— Vous allez les laisser accuser Adolf de maltraiter les moutons sans dire un mot pour sa défense? demanda Suzanne, hérissée.

— Certainement non, ma chère enfant, dit son père d'un ton rassurant. Il n'y a pas d'accusation. Il y a simplement une enquête.

— Quel genre d'enquête?

— Comment la police enquête en pareil cas? Comment voulez-vous que je le sache? Ils... ils font une enquête.

— Par téléphone? Faisant toutes sortes d'horribles accusations?

— Pas d'accusations.

— Enfin, d'insinuations contre un pauvre agneau de chien qu'ils n'ont jamais vu?

— Je voudrais bien que vous cessiez de vous faire de pareilles idées, dit plaintivement le général Jenkinson. Ils désirent voir le chien, voilà tout. Un sergent... ou quelqu'un dans ce genre est en route en ce moment.

— Et qu'est-ce que vous allez lui dire quand il sera là? demanda Suzanne.

— Je n'ai pas l'intention de le voir du tout, se hâta de dire le général. Je vais aux écuries. C'est votre chien, et il vaut mieux que ce soit vous qui vous chargiez de l'affaire.

Laissée à elle-même, Suzanne resta silencieuse un moment. Puis elle caressa tendrement les oreilles d'Adolf.

— C'est une erreur, n'est-ce pas, mon chéri? lui murmura-t-elle.

Puis elle monta à sa chambre pour se mettre un peu de poudre sur le nez.

— Si c'est ce sergent Littleboy qui vint quand nous avons eu ce vol, je pense que tout ira bien, se dit-elle. Mais il vaut mieux être prête à tout événement.

Ce ne fut pas l'aimable sergent Littleboy que, vingt minutes plus tard, une femme de chambre un peu nerveuse introduisit dans le salon. A sa place, Suzanne se trouva devant une figure inconnue et qui, néanmoins, ne laissait pas que d'éveiller en elle une vague association d'idées. Elle fronça involontairement le sourcil dans son effort pour se la rappeler, puis montra son sourire le plus accueillant pour inviter le sergent à s'asseoir.

Le nouveau venu prit une chaise et, pendant qu'il s'installait,

Suzanne remarqua avec amusement que son uniforme paraissait baucoup trop étroit pour lui. Sa poitrine gonflait sa tunique à faire éclater les boutons, et la respiration semblait parfois lui manquer comme si son col l'étranglait. Elle pensa lui dire de le dégrafer, mais craignit de compromettre sa dignité.

Pendant que sa maîtresse roulait ces pensées dans sa tête, Adolf menait son enquête personnelle; se levant nonchalamment sur ses longues pattes dégingandées, il subodora longuement et minutieusement l'étranger. Infaillible, son instinct l'avertit que c'était un ami. Avec un léger, presque imperceptible battement de queue, il revint à son tapis et s'allongea de nouveau, en paix avec le monde. Suzanne poussa un soupir de soulagement. La première crise était passée.

Elle saisit le regard du sergent, et vit qu'il souriait. Involontairement, elle sourit aussi. Assez bizarrement, le chien qui était cause de tout le trouble semblait les avoir déjà rendus amis.

— C'est là l'animal, mademoiselle? demanda-t-il.

— Oui, c'est Adolf. N'est-il pas aimable? dit Suzanne de son ton le plus engageant.

— Il *paraît* tout à fait inoffensif, fut la réponse prudente.

Et tirant avec effort quelques papiers de la poche de sa tunique trop tendue, il continua :

— Je suis sûr, mademoiselle, qu'à vos yeux il doit sembler ridicule que votre chien puisse s'être rendu coupable d'une chose aussi grave que le massacre des moutons. Mais c'est une matière sérieuse, comme vous devez le savoir, puisque vous vivez en pays d'élevage et nous devons la traiter sérieusement. J'ai là les comptes rendus des moutons tués, dans le voisinage ces derniers jours. Si vous pouvez me rendre compte des déplacements de votre chien pendant ce temps, nous pourrons le mettre hors de cause.

Suzanne acquiesça du geste, impressionnée en dépit d'elle-même.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle.

— J'en suis sûr. Nous devons procéder suivant les règles, vous comprenez.

— Parfaitement.

— Très bien. Voyons : le premier cas signalé prend place le lundi 16 de ce mois, vers quatre heures.

— Oh! c'est facile. J'avais pris froid et je suis restée dedans toute la journée. Adolf était avec moi.

— Je vois. Quelqu'un l'a-t-il vu, en dehors des habitants de la maison, bien entendu?

— Oui. Le colonel Follett est venu prendre le thé, je me le rappelle. Il connaît très bien le chien, il s'amuse tout le temps avec lui.

— Son adresse?

— Rockwell Priory... tout juste à l'autre bout de Lewes.

Le sergent prit note et continua :

— Le jour suivant est jeudi, 19 courant. Trois dans l'après-midi.

Suzanne fronça le sourcil, cherchant dans sa mémoire :

— Je me souviens, finit-elle par dire. Je suis allée à la poste cet après-midi.

— Aviez-vous quelqu'un avec vous?

— Non, mais Mrs Holt, à la poste, se rappellera, parce qu'Adolf

a donné la chasse... je veux dire parce que son chat a poursuivi Adolf dans tout le bureau... Cela a fait toute une histoire.

— Excellent! dit le sergent en riant franchement. Il ne reste plus qu'une date... le cas le plus grave. Vendredi 20, c'est-à-dire hier, dans la matinée.

— Je suis sûre que ce n'est pas Adolf, dit Suzanne d'un ton de triomphe. Je suis allée me promener dans les dunes et il était avec moi tout le temps.

— Etes-vous sûre que c'était vendredi matin?

— Certaine. J'avais dansé à Brighton la nuit précédente.

— En quoi cela vous aide-t-il à vous rappeler la promenade du matin?

— Parce que le... la personne avec qui j'ai dansé est venue me prendre le lendemain et que nous sommes allés nous promener ensemble le lendemain.

Suzanne pestait contre elle-même en se sentant rougir, comme une jeune fille du XIX^e^ siècle, pendant qu'elle faisait cette réponse. Il se peut que ce détail n'ait pas échappé au sergent, car il demanda aussitôt :

— Est-ce un témoin indépendant?

— Pas tout à fait rigoureusement, répondit Suzanne aussi froidement qu'elle put. A vrai dire, nous sommes fiancés. Si vous voulez son nom et son adresse, les voici, continua-t-elle, et elle lui tendit la lettre qu'elle venait d'achever.

— Je vous remercie, dit le sergent.

Il copia l'adresse et rendit la lettre.

— Puis-je vous présenter mes félicitations? ajouta-t-il cérémonieusement.

— Je vous remercie, dit Suzanne un peu confuse. Les premières félicitations sont toujours les bienvenues, même si elles émanent de la police.

Le sergent s'était levé.

— La noce est-elle pour bientôt? demanda-t-il.

— Oh! à très bref délai. Nous avons été assez retardés comme cela.

— Tant mieux. Et vous allez vivre dans ce pays, sans doute?

— Non. On nous a justement offert une participation dans une ferme au Kenya. Nous partirons dès que nous serons mariés.

— Ah! Kenya, dit le sergent d'un ton rêveur. Oui, j'espère que vous serez heureux là, j'en suis sûr. C'est une belle vie, à ce que j'ai entendu dire, pour ceux qui ont quelques capitaux derrière eux.

— Oui, c'est une vraie chance, n'est-ce pas? dit vivement la jeune fille. C'est ce que j'avais toujours désiré, mais je n'avais jamais cru pouvoir réaliser ce rêve. J'ai été si surprise quand il m'a dit...

Elle s'arrêta brusquement, comme si elle venait seulement de se rendre compte que la conversation avait dévié, fort loin du point de départ, vers ses affaires privées :

— S'il y a autre chose que je puisse vous dire, sergent? dit-elle d'un ton tout à fait différent.

— Rien de plus, mademoiselle. Je vous remercie beaucoup, dit le sergent en ramassant ses papiers pour les mettre dans sa poche.

Je retourne à Lewes. Et je ne suis pas très inquiet au sujet de votre chien. Au revoir, mademoiselle.

Il s'arrêta sur le seuil.

— Je pourrais peut-être porter votre lettre à la poste de Lewes? ajouta-t-il.

— Oh! non, merci, ne prenez pas cette peine, répondit Suzanne. Je viens de me rappeler quelque chose que j'ai à y ajouter.

Le sergent eut un sourire :

— Je vois, dit-il. Bonjour, mademoiselle. Et bonjour, Adolf!

Le général Jenkinson, qui avait quitté les écuries précisément une minute trop tôt, rencontra le sergent sur l'avenue au moment où il enfourchait sa machine. Il aurait passé sans s'arrêter, mais sa dignité lui commandait de rendre le salut qu'il lui adressa. Ce faisant, il ne put s'empêcher de lui jeter un coup d'œil curieux.

— Je ne vous ai jamais vu jusqu'à aujourd'hui, dit-il. Vous n'appartenez pas à la brigade locale.

— Non, monsieur. Je suis temporairement attaché à cette division.

— Hum! fit le général. Et presque machinalement, il s'écria :

— Rappelez-vous, je ne prends aucune responsabilité pour ce chien.

— Tout à fait d'accord, monsieur, dit le sergent d'un ton conciliant. La jeune dame a pris elle-même toute la responsabilité dans l'affaire. Mais, de toutes façons, continua-t-il, je ne crois pas qu'il y ait aucun motif de suspecter l'animal. Il semble tout à fait établi qu'il n'est pas celui que nous recherchons. Je regrette seulement de vous avoir dérangé pour cela.

— Mais pas du tout, lui assura le général, je suis trop heureux d'assister la police en toutes manières.

Il était visiblement flatté du rôle qu'il croyait avoir joué.

— Et notez, continua-t-il, que je ne me serais pas autrement formalisé s'il s'était finalement trouvé que c'était bien ce chien qu'on cherchait. C'est un chien ridicule, et ma fille lui a donné un nom ridicule. Je ne tiens pas du tout à l'avoir chez moi; je puis bien vous le dire, sergent. Ni pedigree, ni dressage, et puis entendre toujours appeler ce nom... Certainement, elle est férue de son chien et je ne voudrais pas la rendre malheureuse, mais, tout de même, j'aimerais bien voir la fin de tout cela, qu'il y ait des moutons tués ou non.

Le sergent, qui avait écouté toute cette tirade d'un air approbateur, prit l'occasion de glisser poliment :

— Je crois que vous serez bientôt au bout de vos peines, monsieur. Je présume que la jeune dame emmènera son chien quand elle se mariera.

— Oh! elle vous a mis au courant de son mariage? demanda le général.

— Oui, monsieur. Mais peut-être n'aurai-je pas dû faire allusion...

— Pourquoi pas? J'approuve tout à fait la chose. Elle aurait pu trouver mieux, je crois, si elle avait voulu, mais Harper est un jeune homme très convenable... j'ai très bien connu son père... excellente famille... Enfin, il semble que c'est bien arrêté maintenant. Ils n'ont pas l'air d'être obligés d'attendre autant que je le craignais. Ils sont venus à bout de la difficulté. Dieu sait comment. Encore les jeunes

d'aujourd'hui! Tout se passe en secret. Dans ma jeunesse on demandait : « Quel est votre revenu et d'où vient-il? » Aujourd'hui, c'est à vous qu'on dit : « Je puis me charger de votre fille et vous n'avez pas à me poser de questions. » Et nous devons nous tenir pour satisfaits.

— Comme c'est vrai! dit encore le sergent.

Le général leva les yeux, surpris de constater qu'il s'adressait à un policeman et non, comme il avait fini par se le figurer dans l'emportement de son éloquence, à un membre de son club.

— Oui, comme c'est vrai! répéta-t-il énergiquement.

— Vous regretterez de la perdre, sans aucun doute, ajouta le sergent. J'ai compris qu'ils allaient vivre hors d'Angleterre.

— Le jeune homme a l'intention d'aller au Kenya, d'après ce qu'il ma dit, répondit le général. On lui a offert une participation dans une ferme là-bas. C'est une très bonne carrière pour un jeune homme : je n'approuve pas du tout ceux qui encombrent la mère-patrie inutilement quand il y a l'Empire à fonder et à maintenir.

Il s'arrêta soudain, comme s'il se rendait compte qu'il avait suffisamment parlé.

— Je ne veux pas vous retenir, dit-il, et, avec un salut courtois, il rentra dans la maison.

A peine eut-il tourné le dos, que le sergent enfourcha sa bicyclette et s'éloigna à une allure modérée. Bientôt après, un détour du chemin le déroba à la vue de la maison. Il descendit et avec un soupir de soulagement dégrafa le col de sa tunique.

— Ah! cela va mieux! murmura-t-il. Dieu soit loué pour le bavardage du général, ajouta-t-il pour lui-même, tout en se remettant à pédaler, j'ai fini par apprendre quelque chose. Mariage... argent... Kenya... mais quel est le fin fond de tout cela?

Hors de la ville, il fut accosté par une voiture de police. Un superintendant en sortit.

— Je ne saurais tolérer que mes sergents se promènent sur les chemins dans une tenue pareille, articula-t-il d'un ton de sévérité narquoise. Puis, avec un sourire : Vous feriez mieux de monter, Mallett. J'ai ici un homme qui ramènera la bicyclette.

— Merci! fut la réponse. J'ai usé de ce costume suffisamment.

Dans la voiture, le superintendant fit observer :

— A propos, nous avons trouvé le chien auteur des dégâts.

— Parfait, dit Mallett. Vous pourriez le faire savoir à M. Jenkinson, maintenant. Je n'aimerais pas l'inquiéter inutilement.

Dans la maison, Suzanne terminait un long post-scriptum à sa lettre.

« Mon bien-aimé, écrivait-elle, depuis que j'ai fini, il est arrivé une chose assez désagréable. J'ai reçu la visite d'un policeman... un sergent, qui est venu me poser des questions sur Adolf! A propos de moutons tués, comme si ce pauvre agneau était capable de s'en prendre à ces grosses bêtes. Naturellement, je lui ai dit que c'était absurde, mais il a insisté en me demandant un tas de choses et des dates, et une d'elles était vendredi. Alors, naturellement, je lui ai parlé de notre divine promenade dans les dunes ce jour-là, et comment Adolf est resté avec nous et ne nous a pas quittés d'une minute et alors — mon bien-aimé, vous allez voir combien j'ai été idiote —

mais il me demandait qui vous étiez et si vous pouviez fournir pour Adolf un *alibi* (je crois que ça s'appelle comme ça), enfin, avant d'avoir compris ce que je faisais, je me suis surprise à lui dire que nous allions nous marier plus tôt que nous ne le pensions! Comme si cela regardait quelqu'un au monde excepté nous. Pardonnez-moi d'avoir été si complètement folle. Je me sens si coupable, parce que, voyez-vous, j'ai toujours été tracassée depuis que vous m'avez parlé de cette question d'argent. C'est merveilleux de disposer de cet argent. Mais, chéri, pourquoi êtes-vous si *mystérieux* là-dessus. Honnêtement, j'ai un peu peur quelquefois. Je déteste l'idée qu'il y a quelque chose qui vous concerne et que je ne puis pas savoir. Et alors quand un grand sergent imposant me pose des questions à votre sujet (il n'avait pas tout à fait l'air d'un sergent ordinaire, il était plus poli et mieux élevé...) eh bien! je suppose que c'est à cause de cela, et c'est parce que j'avais l'esprit préoccupé que je n'ai pu tenir ma langue...

« Mon bien-aimé, dites-moi, réellement, s'il y a quelque chose dans cette affaire d'argent qui... je veux dire dont la police ne doit rien savoir. Ecrivez-moi vite, quand ce ne serait que pour me dire que je suis une petite folle. J'ai toute cette frayeur simplement parce que je vous aime trop... »

— Ce sergent a beaucoup parlé, remarqua le général, à dîner. Je déteste les bavards.

Il se servit une bonne assiette de potage.

— Tous ces policemans se trompent sur l'Inde...

L'Inde fut sur le tapis jusqu'à la fin du repas.

CHAPITRE XVIII

ENQUÊTE A MOUNT-STREET

Une rafale de pluie, poussée par un coup de vent glacial, jeta les passants dans les abris au moment où Mallett tournait dans Mount-Street. Ce n'était pas une matinée à s'attarder dehors sans nécessité, mais l'inspecteur ne s'arrêta pas moins devant un colporteur ambulant qui grelottait sur le trottoir. Il jeta six pences sur son éventaire, prit une boîte d'allumettes, tout en regardant l'homme en face, d'un air interrogateur.

— Du Pine est venu il y a une demi-heure, murmura le colporteur.

— Seul?

L'homme fit signe que oui et lança à haute voix au moment où un passant les frôlait :

— Merci, monsieur, Dieu vous bénisse.

Mallett mit la boîte dans sa poche et traversa la rue, en ce moment déserte. La maison vers laquelle il se dirigeait était presque en face et un observateur aurait pu juger étrange que ce fût seulement quand il se trouva de l'autre côté et à un ou deux mètres de la porte, qu'il ouvrit son parapluie.

Avec ce qui pouvait passer pour du sans-gêne à l'égard des autres passants, il le tint droit devant sa figure. A ce moment, deux hommes émergèrent de la porte cochère. Ils s'arrêtèrent un instant, jetant des regards à droite et à gauche, avant de monter dans une petite auto à deux places qui était rangée au bord du trottoir.

Une fois de plus, Mallett bénit l'inventeur du parapluie, qui nous a dotés d'un masque effectif et opaque qu'on peut mettre à chaque instant (neuf jours au moins sur dix pendant la saison d'hiver en Angleterre) sans éveiller le moindre soupçon. Une seule chose était nécessaire pour lui donner la suprême perfection du point de vue policier, à savoir un trou artistement ménagé dans l'étoffe. Mrs Mallett n'arrivait pas à comprendre pourquoi son époux refusait constamment de laisser raccommoder son parapluie.

— Du Pine et... qui? se demandait l'inspecteur, en fermant son parapluie dans le hall, pendant que le bruit de la voiture s'éloignait dans la rue. — Mince, roux, assez négligé, la moustache coupée militairement.. le capitaine Eales, c'est probable. Mieux vaut prendre note du numéro de la voiture, à tout hasard — VX 7810.

Pour Mallett, prendre note d'un fait ou d'un nom consistait simplement à se le répéter à lui-même. Après quoi il était plus sûr de le retrouver que s'il avait été couché sur une douzaine de carnets de notes...

La servante qui ouvrit la porte à Mallett était jeune et jolie, mais sa figure avait cette expression caractéristique, mélange de sournoiserie et d'indifférence qu'on trouve chez les domestiques dans certaines circonstances seulement.

— Elle est congédiée, fut la réaction instantanée de l'inspecteur. Mais qu'est-ce qui la préoccupe? Sa prochaine place? ou le paiement de ses gages?

— Mrs Eales? demanda-t-il.

— Je ne sais pas si elle pourra vous recevoir. Elle n'est pas très bien, aujourd'hui. Est-ce qu'elle vous attend, monsieur?

— Je suis de Scotland Yard, dit Mallett.

— Oh!... Un éclair d'intérêt passa dans ses yeux. Puis elle secoua les épaules : Je suppose alors qu'il vaut mieux que vous entriez, ajouta-t-elle, toute son attitude changée.

— Je vais la prévenir que vous êtes là, dit-elle d'un ton où l'inspecteur devina la satisfaction qu'elle aurait à annoncer son identité, et elle le laissa.

Au sortir de la température glaciale de la rue, la chaleur du salon de Mrs Eales paraissait agréable.

C'était une grande pièce, mais le fouillis d'objets qui la garnissaient la faisait paraître plus petite qu'elle n'était réellement. Le goût moderne pour les espaces libres et les lignes sobres et nettes n'avait évidemment pas fait de Mrs Eales une de ses adeptes. Il n'y avait là rien qui ne fût arrondi, adouci, étoffé, tarabiscoté. Tout, dans l'appartement, respirait un luxe coûteux. Un petit tas de magazines illustrés dans un coin permettait de croire que la maîtresse de céans avait dû, dans le temps, apprendre à lire.

Mallett renifla l'atmosphère. Pas de livres, certainement. C'était caractéristique. Et — il regarda les murs — pas de tableaux non plus. Pas tout à fait aussi probant. Je me demande si...

Il regarda de plus près. De chaque côté de la glace sur la cheminée un carré de tapisserie se dessinait un peu plus sombre que le reste. Au-dessus, on distinguait encore deux clous qui avaient dû servir à accrocher des tableaux. Mallett évoqua le portier insolent, la bonne congédiée. Tout concourait à la même conclusion. Mrs Eales était dans la gêne, au point d'être obligée de vendre des objets.

D'autres choses avaient-elles été vendues? se demanda-t-il. Il semblait difficile qu'une pièce aussi encombrée ait pu l'être davantage, mais une inspiration sommaire prouva que tel n'était pas le cas. La camériste, maintenant insouciante, avait négligé ses devoirs depuis quelques jours et l'amas hétérogène de curiosités et d'objets d'art qui encombraient le dessus de la cheminée et les tables était couvert de poussière. Et de-ci de-là, un petit rond de surface relativement nette montrait que, depuis peu, les rangs s'étaient clairsemés. Mallett en compta une demi-douzaine sans difficulté, preuve silencieuse mais évidente, que tantôt une statuette de jade ou d'ivoire, tantôt une tasse de Chine avaient été sacrifiées à la nécessité.

— Que je vous dois d'excuses pour vous laisser attendre ainsi, dit une voix derrière lui. Il se retourna pour se trouver en face de Mrs Eales, le sourire aux lèvres, la main tendue.

— Vous venez pour le pauvre Pompey, certainement, commença-t-elle.

— Pompey?... L'inspecteur fut décontenancé pour un instant.

— Combien je suis stupide! C'est mon frère que je veux dire. Pompey est un petit nom d'amitié que je lui donnais. C'est stupide! certainement, ces petits noms, ne trouvez-vous pas, Monsieur...

— Mallett.

— Mallett — merci bien! — Mais il lui arrivait parfois d'être si pompeux que l'on ne pouvait s'empêcher de trouver que cela lui allait bien. Et maintenant, il... (elle pressa son mouchoir sur sa bouche). Oh! je ne puis prendre sur moi d'en parler!

— Cependant, Madame, je crains d'être obligé de vous demander d'en parler, dit Mallett. Je fais une enquête sur la mort de M. Ballantine et je suis ici pour savoir quelles lumières vous pouvez jeter sur cet événement.

— Oh! oui, certainement. Je dois être brave. Quoique je ne voie guère en quoi une pauvre femme comme moi peut vous aider. Asseyez-vous, si vous le voulez bien et mettons-nous à l'aise.

Elle s'installa sur le divan et tapota la place à son côté pour l'inviter. Mallett ne vit pas d'objection à s'asseoir à côté d'elle.

Ce qui l'intéressait était que Mrs Eales s'était placée de façon à ce que la lumière de la lampe voilée par le divan tombât sur elle. Assis lui-même dans une demi-obscurité, Mallett l'étudiait avec intérêt.

Comme son salon, Mrs Eales probablement, se trouvait mieux d'une lumière artificielle. On sentait que la lumière crue du jour aurait été trop peu indulgente aux lignes creusées par les soucis et l'inquiétude, au coin de sa bouche et de ses yeux, qu'elle aurait révélé trop clairement que son cou n'avait plus sa toute première fraîcheur. Mais à la voir comme Mallett la voyait à ce moment, on ne pouvait nier qu'elle était une jolie femme. Elle était vêtue entièrement de noir, ce qui faisait admirablement ressortir la blancheur de son teint. Il se demanda quel âge elle pouvait avoir mais aban-

donna bientôt cette recherche pour concentrer son attention sur le jeu expressif de ses yeux noirs et de ses petites mains blanches, qui ne semblaient pas pouvoir rester en repos un seul instant.

— Maintenant, monsieur Mallett, vous désirez, n'est-ce pas, tout savoir au sujet du *pauvre Pompey?* Certainement ç'a été la plus effroyable surprise pour moi et je puis vous dire que ni alors ni maintenant je n'ai aucune idée sur la façon dont c'est arrivé. C'est vraiment dur, surtout en ce moment, vous comprenez, ajouta-t-elle, et pour la première fois, sous son ton conventionnel, Mallett saisit clairement un accent de sincérité.

Les goûts de luxe sans mesure que lui avait révélés le seul aspect de l'appartement et la toilette de Mrs Eales, les signes non équivoques de gêne qu'il avait surpris, l'expression de souci et d'inquiétude qui avait fini par imprimer sa marque indélébile sur le masque de son interlocutrice et qui se trahissait dès que celle-ci cessait de se surveiller, tout concourait à fixer l'opinion de l'inspecteur. Mrs Eales était une créature dépensière, incurablement dépensière, dominée par le besoin d'argent. Mallet alla droit au but.

— Je crois comprendre que la mort de M. Ballantine vous a fâcheusement affectée du point de vue financier, dit-il.

— C'est-à-dire... oui, il est vrai que mon frère a toujours été très généreux pour moi. J'étais sa seule famille, vous comprenez... Il nous est arrivé de traverser des périodes difficiles, mon mari et moi, et certainement c'est vrai qu'il m'est venu en aide.

— Dans les cas de ce genre, répondit gravement l'inspecteur, il est toujours important de savoir à qui profite le meurtre. Ce que vous dites a sa valeur au point de vue... élimination, pour ainsi dire.

— Vous voulez dire que moi... Oui, sans doute, j'aurais dû deviner que quand un homme est assassiné, son entourage est naturellement soupçonné. Mais si jamais une femme a eu à perdre par un crime, c'est bien moi... je puis dire que j'ai tout perdu...

L'inspecteur sentant son avantage, poussa à fond.

— Réellement, c'est à ce point? dit-il, d'un ton qui laissait volontairement percer une nuance d'incrédulité. Il me semble cependant que votre mari doit avoir une situation, et doit subvenir à vos besoins. Au fait, que fait-il?

La figure de Mrs Eales exprima un véritable embarras. Elle hésita un moment à répondre. Puis parut avoir pris son parti :

— Il m'est impossible de vous le dire. Je ne le sais pas au juste.

— Madame, dit l'inspecteur, en appuyant sur ses mots, je dois être au courant de tout.

Il fit une pause et ajouta, cette fois, sur un ton cordial :

— Il va sans dire que vous pouvez compter sur ma discrétion. Je suis habitué à recevoir des confidences. Et puisqu'après tout, vous êtes certaine de n'être pour rien dans l'affaire du meurtre, le plus sûr moyen pour vous éviter des ennuis est de vous fier entièrement à moi. Je crois que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Ces paroles parurent avoir pour effet de calmer décidément Mrs Eales. Maintenant, elle était toute détendue et commença à parler abondamment et sur un ton naturel, bien qu'une nuance de peur passât encore, de temps à autre, dans les inflexions de sa voix.

Elle fit à l'inspecteur le récit de son existence conjugale. Eales et

Ballantine s'étaient rencontrés sur les champs de course pour lesquels ils avaient tous les deux une égale passion. C'est ainsi qu'Eales eut l'occasion de faire la connaissance de la sœur de son ami. Un mariage s'ensuivit, mariage d'amour du côté de Mrs Eales, probablement effet de calcul chez le capitaine. Celui-ci, que sa passion du jeu avait mis mal en point, comptait évidemment s'appuyer sur la brillante situation de son beau-frère pour relever ses affaires. Il ne paraissait pas y avoir réussi. Excédé, sans doute, de ses demandes perpétuelles d'argent, le financier avait rompu tous rapports avec lui depuis deux ans environ. Il continuait, à la vérité, à se montrer généreux envers sa sœur, pour mieux dire, à la faire vivre. Mais en homme d'affaires maniaque de précision, il voulait savoir où passait l'argent et exigeait des comptes détaillés. Ainsi tenue en surveillance, Mrs Eales, dépensière comme elle l'était, ne pouvait faire passer à son mari que d'insignifiants subsides.

Telle était, en résumé, l'histoire que Mallett dégagea d'un flot d'explications pathétiques.

— Et qu'a fait au juste votre mari depuis deux ans? demanda-t-il, revenant enfin à son point de départ.

Elle haussa les épaules :

— Je ne l'ai jamais su au juste, dit-elle négligemment. Il faisait beaucoup de ventes à la commission, je crois. Il a essayé aussi du commerce des autos : les derniers temps, c'étaient les bas de soie : tout ce qui se présentait. Il avait toujours beaucoup de peine à joindre les deux bouts.

— Habitait-il régulièrement ici?

— Oui et non. Il était très souvent absent. Il lui arrivait de disparaître pendant des semaines ou des mois. Il n'aimait pas que je l'interroge sur ses affaires et je vous avoue, monsieur Mallett, j'aimais autant ne pas mettre la conversation sur ce sujet.

— Receviez-vous parfois la visite de M. Ballantine pendant les absences prolongées de votre mari?

— Pompey? Mais oui, le pauvre, il lui arrivait souvent de venir me voir. Vous savez qu'il ne s'entendait pas très bien avec sa femme. Dans sa situation isolée, ma maison était son point d'attache. Il savait qu'il était très libre chez moi, tout à fait comme chez lui. Il lui arrivait d'apporter du travail et il le faisait ici.

L'inspecteur jeta un coup d'œil autour de lui.

— Ici? dit-il.

— Dans le cabinet de mon mari, je veux dire.

— Ah! très bien.

Mallett fit rapidement le bilan : le rôle d'Eales ne paraissait pas très clair. Besogneux sans aucun doute, brouillé avec Ballantine. Et aigri contre celui-ci, et puis la perspective de l'héritage... Mrs Eales n'avait-elle pas dit que son frère avait l'intention de tester en sa faveur? Il y avait de quoi faire réfléchir.

Il se leva en disant :

— Voulez-vous me montrer le cabinet de travail, s'il vous plaît?

— J'ai peur qu'il n'y ait rien à voir, dit Mrs Eales. Pompey ne laissait jamais ici de papiers personnels. Il avait l'habitude d'apporter des documents de son bureau pour travailler ici, mais il les emportait toujours, le matin suivant.

Ils se trouvaient dans le cabinet de travail, une pièce de petite dimension, sobrement meublée, en parfait contraste avec celle qu'ils venaient de quitter. Le bureau ouvert était vide ou, du moins, n'offrait aux regards que quelques feuilles de papier à lettre vierge de toute écriture.

— Certainement, je n'ai jamais su à quel travail il se livrait, continua Mrs Eales. Il mettait tout dans une forte serviette à serrure et la fermait toujours à clef.

Mallett dissimula un sourire. Cette méfiance en quelque sorte professionnelle de Ballantine rentrait bien dans son caractère. Il était évident qu'il n'avait jamais livré le secret de ses affaires à personne, pas même à sa sœur.

— Je vois là une machine à écrire, remarqua-t-il. Est-ce que M. Ballantine en faisait usage?

— Oui.

— Le capitaine Eales aussi?

— Quelquefois.

— Est-ce que je puis l'essayer? Il la regardait du coin de l'œil tout en parlant.

— Mais certainement, répondit-elle manifestement surprise par cette demande.

Mallett prit une feuille de papier au nom de la « London and Imperial Estates Company » et, péniblement, car il n'était pas expert en la matière, tapa de mémoire une réplique de la lettre qui était cause de son voyage à Brighton.

— Merci, dit-il ensuite. Il ne me reste que peu de questions à vous poser. Quand avez-vous vu M. Ballantine pour la dernière fois?

— Quelques jours avant... avant qu'il fût trouvé mort.

— Ne pouvez-vous pas préciser davantage? Vous rappelleriez-vous quel jour de la semaine c'était?

— Un mardi ou un mercredi. Attendez... je crois bien que c'était le mercredi.

— Vous savez qu'il était vivant le jeudi et le vendredi de cette semaine-là. Vous ne l'avez pas vu l'un ou l'autre de ces deux jours?

— Non. Je ne l'ai pas vu beaucoup ce mois-ci.

— Et vous n'avez pas entendu parler de lui?

— Non.

— Merci. Maintenant, voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, ce que M. du Pine faisait ici ce matin?

— M. du Pine?

— Oui, lui.

— Je... je n'en sais vraiment rien. (Sa voix s'altéra.) Il est venu voir mon mari. Tous deux sont sortis ensemble.

— Je le sais, dit Mallett d'un ton sévère. Mais cela ne répond pas à ma question. Que faisaient-ils ensemble?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix désespérée. En conscience, je ne sais pas. Je... je voudrais bien le savoir. Il n'a jamais voulu me le dire.

— Vous savez donc, en tout cas, que le capitaine Eales a certaines accointances avec M. du Pine.

— Oui.

— Depuis combien de temps?

— Oh! plusieurs mois, je crois. Depuis l'été dernier, en tout cas.

— Vous ne me l'avez pas dit tout à l'heure, quand je vous interrogeais, lui rappela Mallett.

— Non. Je le regrette. Je ne croyais pas que cela eût de l'importance, répondit-elle évasivement.

— Mais il s'agissait apparemment de relations d'affaires?

— Oui. Mais il vaut mieux ne pas me le demander, simplement parce que je suis incapable de vous le dire. Il était toujours mystérieux à ce sujet. Il m'effrayait.

Elle eut un léger tremblement et elle murmura :

— A propos de quoi étiez-vous effrayé?

— Du Pine. Il a quelque chose d'indéfinissable. Il m'effraie...

Quelques instants après, Mallett prenait congé, l'esprit rempli de faits nouveaux et de nouvelles impressions et une feuille de papier dactylographiée dans sa poche. Ses dernières insistances au sujet des relations entre du Pine et Mr Eales n'avaient réussi à rien lui faire connaître de nouveau et la façon dont Mrs Eales protestait de son ignorance avait convaincu le détective de sa sincérité. Il n'avait découvert qu'une chose, c'est que ces affaires, quelles qu'elles fussent, comportaient des voyages sur le continent, mais où et quand, c'est ce qu'elle n'avait pas su ou n'avait pas voulu dire.

Mallett passa du petit cabinet de travail directement dans le couloir qui donnait sur la porte. Pendant ce temps, un froissement de jupes au coin du couloir l'avertit que la maussade soubrette n'était pas aussi détachée des affaires de sa maîtresse qu'elle affectait de l'être. Il l'arrêta dans le hall :

— Vous écoutiez à la porte, je crois? dit-il tranquillement.

— Oui, répondit-elle, d'un ton défiant. Et, je puis vous dire quelque chose.

— Alors?

— Je sais quand le capitaine est allé en France... et elle le sait aussi.

— Ne vous occupez pas de votre maîtresse. Comment le savez-vous?

— Je l'ai entendu qui le disait. De la même façon que je viens de vous entendre, vous comprenez?

— Quand était-ce?

— Vendredi treize, répondit la soubrette d'un air pénétré. On ne peut pas oublier une date comme celle-là. Et pour fixer un voyage... j'aurais pu lui dire qu'elle n'était guère bien choisie!

La figure de Mallett ne laissa paraître aucune émotion, et la jeune fille, regardant avidement pour voir l'effet de ses révélations, fut tout à fait désappointée.

— Quel est votre nom?

— Dawes... Florence Dawes, et je...

— Votre témoignage peut nous être utile. Où peut-on vous trouver?

Toujours impassible, Mallett nota l'adresse qu'elle lui donna et sortit pour retrouver la rue balayée par le vent et la pluie.

CHAPITRE XIX

RÉSULTATS DE LA RÉFLEXION

— Parfaitement, c'est bien la machine, dit Frank.

Lui et Mallett étaient assis devant la table, penchés sur les deux lettres dactylographiées sur le papier à en-tête de la « London and Imperiale Estates Ltd ». L'inspecteur prit une loupe et examina attentivement les documents.

— Oui, finit-il par dire, du ton d'un homme certain d'avoir résolu le problème. Cette lettre (il désignait celle qui portait la signature de lord Henry Gaveston) a été tapée sur la machine que j'ai eue en mains ce matin. Voyez-vous ce *c* hors de l'alignement? Et si vous regardez à la loupe, vous distinguerez un petit défaut dans le *J* majuscule. Nous pourrons faire nommer un expert, mais c'est suffisant pour notre conviction.

Frank rayonnait. Il se frottait les mains, il riait de plaisir.

— Nous y sommes, s'écria-t-il.

Là-dessus, il leva les yeux vers la figure de son supérieur. Ce qu'il vit lui fit ajouter aussitôt, d'un ton moins convaincu :

— Ne croyez-vous pas, monsieur?

Le front de Mallett était barré d'anxiété. Il tirait sur sa moustache comme s'il eût voulu arracher les poils jusqu'à la racine. Il resta un moment silencieux comme s'il n'avait pas entendu l'exclamation du sergent. A la fin, il se retourna lentement et dit d'une voix très calme :

— Y sommes-nous? Laissez-moi m'asseoir et réfléchir tranquillement là-dessus.

Il s'assit à son bureau et prit une feuille de papier. Frank s'assit en face de lui, toute son excitation tombée pour faire place à un sentiment inconfortable d'incertitude.

— Pour commencer, dit Mallett, en ôtant le capuchon de son stylo, *qui* est-ce?

— Mais, Eales, je suppose, dit le sergent.

— Eales, répéta gravement l'inspecteur; et il écrivit le nom en tête de son papier.

— Et la raison? continua-t-il.

— Mais tout l'accuse, répliqua vivement le sergent. La lettre a été tapée chez lui, sur sa machine à écrire. C'est lui qui a voyagé le vendredi 13. Comment expliquer ces coïncidences s'il n'est pas le coupable?

— Mais quel peut être, selon vous, le motif?

— Mais la question d'argent, surtout le testament en faveur de sa femme. Le ménage était à bout de ressources. Lui ne pouvait connaître la vraie situation de Ballantine. Celui-ci, vous le savez par Renshaw, n'avait pas répondu aux derniers appels de sa sœur. Ajoutez la brouille entre les deux beaux-frères, les sentiments de décep-

tion, de rancœur, de jalousie qui devaient fermenter dans l'esprit d'Eales, tout cela forme un ensemble de mobiles suffisant.

— Oui, admit Mallett. Et il prit note sur son papier. Mais il y a quelques difficultés. Et d'abord, cette théorie ne cadre pas avec celle qui fait de du Pine son complice.

— C'est possible, admit Frank sans enthousiasme.

— Maintenant, avez-vous remarqué que tout cela repose sur notre théorie que Ballantine a été tué par Colin James.

— Certainement.

— Donc, vous pensez qu'Eales était James, d'après la preuve de la lettre?

— Pas sur cette preuve seulement, objecta Frank. Voilà un homme qui, depuis longtemps, voyageait beaucoup. Il a donc eu toutes facilités pour vivre à Daylesford Gardens sous le nom de Colin James, pendant quelques semaines, sans attirer l'attention. Je reconnais qu'il pourra peut-être fournir une explication de son mystérieux voyage du 13. Mais jusqu'à ce qu'il l'ait fait — et j'ai l'impression qu'il ne le pourra pas, — je maintiens que nous avons les plus fortes charges contre lui. Tout concourt à le désigner mieux que tout autre.

Pendant que son subordonné parlait, Mallett notait les points importants. Puis il dit :

— Il y a une chose, voyez-vous, qui ne cadre pas bien avec lui.

— Laquelle?

— La barbe. Eales a une moustache, comme vous le savez, je pense, une moustache jaunâtre et broussailleuse. Je sais ce que vous allez me dire, Frank. Il peut l'avoir recouverte avec une fausse qui allait avec la barbe. Mais James, je veux dire, le vrai James, a la lèvre supérieure rasée. A quoi bon se donner la peine de voler un passeport et de se grimer à la ressemblance de son propriétaire, si on ne prend pas la précaution de se raser comme lui?

— Les meurtriers ne sont pas nécessairement logiques, protesta Frank. Il est absurde d'être prêt au meurtre et d'hésiter à raser sa moustache, mais les gens font souvent des choses absurdes. Je ne trouve là rien d'impossible.

— Fort bien, alors. Nous tenons Eales en suspicion. A propos, comment cela cadre-t-il avec votre théorie d'hier que le meurtre a été accompli en collaboration par James et Fanshawe.

Frank réfléchit.

— Cela ne cadre pas, en effet, reconnut-il. C'est-à-dire nous n'avons aucun indice, jusqu'à présent, d'un rapport entre Eales et Fanshawe, sauf qu'ils sont allés sur le continent tous deux la même nuit.

— Et c'est quelque chose, reconnut l'inspecteur. Ce serait trop demander au hasard que de le charger d'expliquer que trois personnes mêlées à la même affaire ont voyagé dans la même direction, la même nuit. En dehors de cela, cependant, je ne trouve aucun lien entre eux. Bien plus, il y a un lien et un lien étroit, entre Eales et du Pine, qui n'incite pas à croire que celui-là eût rien à faire avec Fanshawe, mortel ennemi de du Pine. Selon toutes les apparences, ce sont deux hommes qui ont, l'un indépendamment de l'autre, des

motifs d'en vouloir à un troisième. En ce moment, j'incline à croire que si Eales est coupable, Franshawe doit être innocent.

Il traça quelques mots sur son papier.

— Il *peut* être James, murmura-t-il. (Il souligna le mot *peut*). Voyez-vous, cette moustache me tracasse. Ce que vous avez dit peut être vrai en thèse générale, mais je ne trouve pas que cela s'applique en l'espèce. James, quel qu'il soit, a préparé ses plans avec le plus grand soin, pris toutes ses précautions. Pourquoi aurait-il omis la plus simple de toutes? Et puis, pourquoi Eales a-t-il dit à sa femme qu'il allait en France. C'était tout à fait inutile. Comme James, il en avait l'intention, naturellement. Mais ne s'en suit-il pas que, comme Eales, il devait le cacher autant que possible.

Frank parut accablé.

— Vous avez réponse à tout. Nous n'avons pas avancé d'un pas.

— Ne vous emballez pas, dit Mallett. Rien ne nous oblige à passer tout de suite d'un extrême à l'autre. Toutes ces difficultés pourront être résolues. Je dis seulement que, jusqu'à présent, nous n'avons pas de preuves suffisantes pour inculper Eales de meurtre... Il prit une autre feuille de papier et poursuivit : Je propose de traiter chacun comme nous venons de traiter Eales et de voir quelles conclusions on peut en tirer. Qui vient après lui?

— Du Pine, suggéra le sergent.

— Oui, cela paraît logique. Motif?

— Il souhaitait prendre sa part du magot qu'à sa connaissance, Ballantine se préparait à emporter.

— Bon, évidemment. La preuve?

— Il a eu la possibilité de glisser la lettre à la Banque dans les papiers présentés à la signature de Lord Henry.

— Certainement. Y a-t-il autre chose?

— Il manigançait certainement quelque chose de suspect avec Eales, par conséquent les arguments contre Eales s'appliquent à lui dans une certaine mesure.

— Oui... du Pine n'est pas James, je puis poser cela?

— Non. J'ai fait une enquête, et il était à Londres le samedi et le dimanche qui ont suivi le meurtre.

— Pas James! écrivit Mallett. Il faudrait donc qu'il eût un complice.

— Il le semble bien, agréa Frank. La seule autre chose que je puisse relever contre lui est son attitude générale.

— Elle est certainement assez étrange pour avoir beaucoup effrayé Mrs Eales.

— Et lui-même est extrêmement effrayé de quelque chose.

— A en juger par ce que j'ai vu à l'enquête, ce quelque chose est quelqu'un et ce quelqu'un s'appelle Fanshawe...

Mallett acheva de noter le maigre résultat de leurs investigations sur du Pine et reprit :

— Fanshawe! Je crois qu'il mérite un feuillet pour lui tout seul.

— Pas de difficulté ici pour trouver le motif.

— Motif évident, inscrivit Mallett sur son papier. Et rapidement sous la rubrique « Preuves » vinrent les mots : a) menaces; b) coïncidences; c) voyage.

— Cela fait un total impressionnant, remarqua Frank.

— Oui. Combien plus décisif ce serait, si nous n'étions obligés d'ajouter quelque chose... Et il écrivit : « Pas Colin James ». Combien il est heureux pour Fanshawe, fit-il observer, qu'on ait vu James et Ballantine entrer ensemble dans la maison de Daylesford Gardens et James en sortir.

— Il n'y a aucun doute sur la sincérité du témoin Roach, n'est-ce pas? demanda Frank.

— Absolument aucun. Je l'ai fait observer. Il paraît bien être un brave homme. A propos, y a-t-il quelque preuve que Fanshawe ait tiré un bénéfice pécuniaire du crime?

— Non. Il vit fort modestement avec sa sœur à Daylesford Court Mansions. J'oserais dire qu'il est tout à fait sans ressources.

— Etes-vous allé chez Rawson à Cornhill pour voir s'il a pris là son billet pour Paris?

— Oui. Tout était régulier.

Mallett poussa un soupir et plaça le papier sur les autres.

— Harper vient ensuite, dit-il. Son motif est le même que pour Fanshawe, mais la question d'argent y prend plus d'importance que la vengeance. Et, à l'inverse de Fanshawe, il est devenu tout à coup riche après le meurtre. Comme du Pine, il a quelque chose à cacher et il redoute quelque chose. A l'inverse d'Eales et de du Pine, il ne semble pas avoir eu de rapports préalables avec Ballantine, ni connaissance de ses affaires. Seul sur la liste, il reconnaît avoir vu James et, pour le noter en passant, il se trouve que, volontairement ou non, il a réussi à effacer très efficacement la trace de James. Un singulier personnage, Harper, et dans une singulière position. Il semble le lien entre toutes les différentes parties de l'imbroglio.

— Vous ne croyez pas qu'il soit le meurtrier? dit Frank.

— Non.

— Ou qu'il ait aidé au meurtre en quelque façon?

— Il y a certainement aidé, en louant à James l'appartement de Daylesford Gardens. Il peut n'y avoir là qu'une coïncidence, certainement. Mais si vous aviez pu le voir le jour de la découverte du corps!... Je vous le dis, Frank, ce garçon sait quelque chose! La question que je me pose est celle-ci : sait-il qu'il le sait?

Il y eut un moment de silence, troublé seulement par le bruit léger de la plume de l'inspecteur courant sur le papier.

— Enfin, il y a Crabtree, dit Frank.

— Crabtree? Oui, certainement, le domestique. Il ne faut pas l'oublier. Voyons, son motif est celui d'Harper, plus indirect cette fois. Il était à Daylesford Gardens et nous n'avons que sa parole pour affirmer qu'il en est parti vendredi matin. Mais il pourrait y être resté tout le jour et avoir coopéré avec James à l'assassinat de Ballantine.

— Il serait alors le complice de James, dit Frank.

— Pas nécessairement, quoique cela en ait l'apparence. Mais James pourrait avoir laissé Ballantine sain et sauf et Crabtree avoir alors saisi l'occasion de le tuer et de mettre dans ses poches ce que Ballantine pouvait avoir d'argent sur lui. Avec une partie de l'argent il va jouer aux courses de Spellsborough et il donne le reste à Harper qui, en retour, lui promet une bonne place, au Kenya, probablement. Que pensez-vous de cette hypothèse?

— Pas grand'chose de bon, je vous l'avoue.

Mallett rit franchement :

— Ni moi non plus, avoua-t-il. Mais vous voyez que quand nous faisons des suppositions raisonnables, pas une ne tient. Et nous savons parfaitement bien que ce sont des suppositions que n'importe quel jury au monde se refusera d'avaliser. Et nous ne pouvons, pas plus qu'au début, répondre aux deux questions que nous nous posions avant d'avoir tous les renseignements sur le crime : qui était Colin James et pourquoi Ballatine est-il allé à Daylesford Gardens?

— Il y a là un joli lot de suspects, dit Frank, remuant du bout du doigt le petit tas de papiers.

— Oui, mais ils sont tous imbriqués les uns dans les autres. Pour commencer par James, vous avez Crabtree qui tenait le ménage de James, Harper qui a procuré cette place à Crabtree, Fanshawe qui était un ami du père d'Harper, du Pine qui a peur de Fanshawe et Eales qui fait quelque louche besogne pour du Pine. Ajoutez Mrs Eales à la chaîne et elle vous conduit à Ballantine.

— Eh bien, nous cherchions un lien entre James et Ballantine, le voilà, dit le sergent. Mais il est désespérément embrouillé.

— Oui, Mais nous avons encore un autre suspect à porter sur la liste.

— Qui voulez-vous dire? Mrs Ballantine?

— Non, non, ce n'est pas une personne à commettre un crime. Je crois qu'elle appartient à cette catégorie de femmes qui rendent la vie insupportable par leur froideur et leur patience et qui se drapent avec orgueil dans une attitude de martyre. Le suspect que nous avons à mettre maintenant sur la liste est d'une bien plus dangereuse espèce.

— Qui voulez-vous dire!

— X... répondit l'inspecteur. L'inconnu de l'équation, qui peut mettre à bas tous nos calculs. On l'oublie, c'est fatal. Pour si complète que vous dressiez une liste de suspects, vous pouvez toujours oublier qu'il y a des anonymes qui existent en dehors de votre liste. Comptez toujours avec X... et ne le perdez jamais de vue.

— Et comment faire pour trouver X..., dit Frank, avec une visible ironie.

— Je propose d'y réfléchir tranquillement, dit Mallett. A moins d'une chance inespérée, je ne crois pas que nous récoltions des renseignements nouveaux. Les éléments du dossier sont tous là, dans ces notes, et il faut les mettre en œuvre.

— Mais vous venez de dire, objecta Frank, qu'il n'y a rien qui justifie une conviction.

— Sans doute. Mais quand on sait sur quoi on doit travailler, il n'est pas téméraire d'espérer qu'on viendra à bout de la difficulté. Je l'espère du moins.

Frank se leva pour partir.

— Pendant ce temps, dit-il, verriez-vous un inconvénient à ce que je pousse une pointe de mon côté.

— Certainement non. A quoi pensez-vous?

— Je continue à croire qu'Eales est le coupable le plus vraisemblable de ceux que nous avons portés sur notre petite liste. Il est

certainement celui sur lequel nous sommes le moins renseignés. Ces histoires de bas, d'automobiles et le reste me laissent incrédule, ou tout au moins rêveur. Il doit y avoir quelque trafic louche là-dessous. J'ai une idée à ce sujet et je voudrais la vérifier.

— Quelle idée?

— J'aimerais autant, si vous me le permettez, ne rien formuler de précis pour le moment. Mettons qu'il s'agisse de contrebande.

L'inspecteur n'était jamais en retard pour apprécier les initiatives de ses subordonnés. Il donna carte blanche au sergent.

— Faites donc. Voyez si vous pouvez trouver quelque chose et avisez-moi.

— Et alors, je pourrai solliciter un mandat d'arrêt?

L'inspecteur sourit, un peu à la façon d'un père calmant un enfant impatient d'obtenir un jouet.

— Nous verrons, dit-il.

— Donc, vous pensez qu'après tout, je ne me trompe pas sur Eales.

— Mais non! mais non! dit l'inspecteur exaspéré. Je ne pense rien pour le moment. Je vous demande seulement d'aller à votre affaire et de me laisser réfléchir!

Et Frank se trouva sans façon mis à la porte.....

.....

Frank ne fut pas de retour avant quelques heures. Quand il traversa de nouveau le long corridor qui menait chez Mallett, ce fut du pas pressé et impatient d'un porteur de bonnes nouvelles. Il frappa à la porte et, n'ayant pas reçu de réponse, entra tout de go. Les mots qu'il allait prononcer s'arrêtèrent sur ses lèvres pour se transformer en une exclamation de surprise et presque d'indignation. Son supérieur était allongé dans un fauteuil, les yeux clos, les pieds en équilibre miraculeux sur un panier à papier renversé qui semblait prêt à s'écrouler sous leur poids, sa corpulente personne se balançant doucement au rythme régulier de la respiration qui caractérise un profond sommeil.

Frank ne put pas dire exactement à quel moment Mallett s'éveilla. Cela dura seulement quelques secondes, et puis, tout d'un coup, l'homme revint brusquement à la vie. D'un mouvement vigoureux l'inspecteur s'assit sur son siège, les pieds à terre, les yeux bien ouverts.

C'était une situation embarrassante pour le sergent, mais Mallett ne parut pas éprouver le moindre embarras.

— Dites-moi, fit-il du ton de quelqu'un qui fait une confidence, est-ce que je n'étais pas endormi quand vous êtes entré? J'étais fatigué, ajouta-t-il.

Le sourire agréable n'avait pas quitté ses lèvres, et Frank s'enhardit à lui demander, avec un grain de malice :

— Avez-vous bien déjeuné?

— Je n'ai pas déjeuné du tout, fut l'étonnante réponse. Est-il tard?

— Près de trois heures.

— Seigneur! Enfin, il n'y a rien à faire. Maintenant, racontez-moi ce que vous avez fait.

Frank fut si stupéfait par l'étonnante indifférence de l'inspecteur

à l'heure de son repas, qui lui parut signifier quelque chose de si considérable que les nouvelles qu'il était venu apporter en si grande hâte perdirent subitement toute importance à ses yeux. Mais, au fur et à mesure qu'il déroulait son compte rendu, quelque chose de son premier enthousiasme le ressaisissait.

— Voilà, commença-t-il. Je suis parti de cette idée que Ballantine devait avoir une prise sur Eales. Voyez la situation : Eales, viveur, joueur, besogneux, sans grands scrupules, fait un mariage d'intérêt. Il semble vivre dans le rayonnement et aux dépens de Ballantine. Et nous constatons que ce dernier ne fait rien pour lui, qu'au bout d'un certain temps, la brouille intervient, au point qu'Eales est réduit à vivre d'expédients, pour ne pas parler des subsides insignifiants qu'il peut arracher à sa femme. Bref, il est évident que Ballantine l'a laissé tomber, froidement, il en avait assez d'entretenir un parasite. Je soupçonne aussi qu'Eales a cherché à s'introduire auprès de lui, à se créer une place et une place prépondérante dans ses bureaux, dans ses affaires. Normalement, il avait dû faire ce rêve. Et nous savons du reste que Ballantine avait les meilleures raisons du monde pour être jaloux du secret de ses opérations.

Mais, d'un autre côté, il était difficile à Ballantine de traiter Eales en quantité négligeable sans avoir pris ses précautions. Un financier, grand ou petit, a besoin de crédit; il vit sur sa réputation et vous savez le mal qu'il a eu à préserver la sienne. Il doit donc se tenir en garde contre toute tentative de chantage. Qui pouvait mieux qu'Eales, compromettre, s'il s'en donnait la peine, l'illustre financier? Qui l'empêchait de colporter des ragots, de jeter des insinuations, vraies ou fausses, qui venant de cette source, auraient naturellement trouvé crédit. Ballantine avait des rivaux, des ennemis. Eales pouvait lier partie avec eux. Je conclus que pour avoir traité son beau-frère de cette façon cavalière, il fallait que Ballantine fût très sûr qu'il pouvait à chaque instant lui fermer la bouche.

— Juste, dit simplement Mallett. Et sur cette donnée, qu'avez-vous fait?

— Je suis allé droit chez Renshaw en vous quittant, commença-t-il, et il a mis à ma disposition tous les papiers de Ballantine. Il n'y avait rien du tout parmi les papiers personnels qui pût m'intéresser. Il y en avait d'ailleurs fort peu de ce genre.

— Cela ne me surprend pas, commenta Mallett. Pour une raison ou une autre, Ballantine prenait soin de ne rien laisser traîner derrière lui.

— J'ai eu alors l'idée, continua Frank, d'examiner ses livres de compte. Il me semblait que s'il avait voulu se renseigner sur Eales, il lui avait fallu employer quelqu'un pour faire cette besogne.

— Une agence de renseignements, voulez-vous dire?

— Précisément. Il y en a beaucoup à Londres, et j'ai leurs noms, présents à l'esprit. Je commençai à éplucher les comptes en remontant à trois ans et je ne fus pas long à trouver une série de paiements à Elderson.

— Elderson?

— Oui, le nom m'a frappé tout de suite. Vous vous rappelez cet habile petit homme qui était à la division U et fut forcé de démis-

sionner après l'affaire Barkinshaw. Il s'est installé comme policier privé avenue Shaftesbury.

— Je me le rappelle très bien, dit Mallett. Il me semble que nous avons eu à nous plaindre de lui depuis. N'y a-t-il pas eu une plainte sérieuse d'un de ses clients, il y a un an ou deux?

Frank fit signe que oui :

— La plainte a fini par être retirée, dit-il, mais elle avait donné à l'ami Elderson froid dans le dos. J'ai pensé que ce souvenir viendrait à propos si j'avais à faire pression sur lui, et je ne me suis pas trompé.

— Vous êtes allé le voir, alors.

— Tout droit. Il a été d'abord tout sucre et tout miel, à son ordinaire, jusqu'au moment où je lui ai dit le but de ma visite. Tout de suite, il a fait des difficultés, disant qu'il était bien fâché, mais que son affaire étant essentiellement basée sur la discrétion, il se faisait une règle de ne rien garder concernant ses clients.

— Et alors?

— Et alors, je lui ai rappelé l'affaire dont nous venons de parler et je lui ai suggéré que s'il désirait être considéré sous un jour favorable par Scotland Yard, il ferait bien de réfléchir de nouveau à ma demande.

— Tout à fait immoral, gronda l'inspecteur.

— Bah! est-ce bien sûr? Enfin, au total, il finit par admettre, non sans se faire bien prier, que peut-être, en l'espèce, il lui était resté quelques traces de ses rapports avec Ballantine. Je demandai à les voir, il ouvrit son coffre et il me montra la plus imposante liasse que j'aie vue de ma vie. Ballantine était certainement pour lui un client exceptionnel. Il semble qu'il ait eu pour principe de fouiller dans la vie privée de chaque homme, de chaque femme et de chaque enfant avec qui il avait affaire.

— Y compris Eales?

— Y compris Eales!

— Ah! Ah!

— J'ai apporté les documents intéressants, continua Frank d'un air triomphant. Voici la copie d'un rapport fort bien fait, ma foi, de l'ami Elderson, avec les pièces à l'appui, d'où il appert, comme je m'en doutais, que notre homme était en rapports avec plusieurs officines de recéleurs spécialisés dans l'écoulement des marchandises provenant de vol ou passées en contrebande. Il n'était pas précisément recéleur, vous comprenez, mais au service des recéleurs. Il écoulait les objets pour leur compte. Vous avez là la preuve qu'il travaillait pour le compte de la bande qui a été arrêtée il y a un an environ, dont le chef était un certain Hutchinson. Vous vous rappelez l'affaire?

— Fort bien, Hutchinson et ses complices ont été condamnés à un certain nombre d'années de prison. Il n'a nullement été question d'Eales.

— En effet, ce n'était qu'un comparse : il a eu, cette fois, la chance de passer inaperçu; ses complices ne l'ont pas dénoncé, naturellement, ces gens-là se tiennent entre eux. Mais les preuves du rapport sont accablantes. Quelques vérifications à faire, deux ou

trois témoins à produire, je vous dis que nous tenons la preuve complète. Je vais vous donner lecture...

— Assez! assez! supplia Mallett. Je tiens la chose pour acquise. Je suis fatigué et affamé, ne l'oubliez pas. Eales est sous le coup de la loi, c'est entendu et nous pouvons le faire arrêter quand nous voudrons. C'est bien cela que vous voulez dire.

— Oui, oui, admit le sergent. C'était cela ou à peu près.

— Eh bien, il n'y a plus rien à ajouter, sinon mes sincères félicitations pour votre joli travail. C'était vraiment une idée superbe que de compulser les livres de Ballantine... Et maintenant que vous proposez-vous de faire?

— Exactement ce que vous venez de suggérer, Monsieur. Me procurer la preuve légale de ses agissements illicites et mettre Eales sous clef le plus tôt possible. Quand ce sera fait, je pense que nous en apprendrons plus long sur ce monsieur.

— C'est cela, dit Mallett pensivement, et il resta silencieux un moment, non sans qu'un léger sourire fût perceptible sur ses traits. En tout cas, ajouta-t-il, nous pouvons dire que nous avons fait un bon bout de travail aujourd'hui.

Ce fut au tour de Frank à sourire. Après le gros effort qu'il venait de fournir, le « nous » de Mallett lui parut amusant pour le moins. Son amusement n'échappa pas à son interlocuteur.

— Je dis « nous », répéta Mallett. Puis-je vous faire observer que vous ne m'avez pas demandé ce que j'ai fait en votre absence?

— Mais vous me l'aviez dit, objecta le sergent. Vous deviez réfléchir.

— Exactement. Mais je croyais que vous vous intéressiez assez à l'affaire pour vous enquérir du résultat de mes réflexions. Ou bien cela vous est-il indifférent?

— Je m'y intéresse passionnément, répondit aussitôt Frank avec l'accent de la plus vive sincérité.

— J'en suis ravi. Eh bien donc, après un travail mental vraiment fatigant (il laissa échapper un énorme bâillement), je suis arrivé à des conclusions définitives. A *une* conclusion définitive, plutôt, de laquelle tout le reste coule de source.

— Et cette conclusion?...

— C'est l'identité de Colin James.

Frank laissa échapper un cri d'excitation. L'inspecteur continua avec calme :

— Cette identité une fois établie, il devient parfaitement simple de déterminer qui a tué Ballantine, pourquoi, comment et tout le reste de l'histoire.

— C'est certain. Mais qui est James?

— Malheureusement, poursuivit Mallett, ayant fait cela, nous n'avons réalisé que la moitié de notre objectif. L'art du détective, continua-t-il d'un ton doctoral, se divise en deux parties. Premièrement, nous avons à découvrir le criminel. Cela peut se faire, comme j'y suis arrivé dans le cas présent, par de pures déductions tirées parfois d'indices très légers. En second lieu, nous avons à rendre la culpabilité évidente pour un jury. Là, comme vous le savez très bien, se trouve souvent la plus grande difficulté de notre tâche. J'espère

que dans le cas présent, nous ne nous trouverons pas devant l'impossible, maintenant que je sais exactement ce dont j'ai besoin. Et...

Frank ne put se contenir plus longtemps.

— Mais James! James! cria-t-il. Qui est Colin James?

— Et, pour commencer, comme j'étais en train de le dire, je crois que je dois avoir un autre entretien avec Gaveston.

Frank, sur le point de répéter sa question, s'arrêta bouche bée, pendant qu'il cherchait ce que pouvait bien signifier l'évocation de ce nom...

— Gaveston! finit-il par dire. Le pauvre homme qui a signé cette lettre? Je ne comprends pas. A quoi peut-il bien être bon?

— Non, non, pas celui-là, mais son frère, lord Bernard. Un homme infiniment plus intéressant, sans aucun doute. Je serai heureux de le revoir. La dernière fois, il a laissé tomber dans la conversation quelques mots qui me font croire qu'il sait une certaine chose qui pourra nous être utile.

Le sergent leva les épaules :

— Tout cela est bien mystérieux, grommela-t-il. Je suis là pour vous aider et vous ne voulez pas me dire la chose essentielle.

Les yeux de Mallett brillaient malicieusement :

— Cherchez, Frank, cherchez, dit-il d'un ton taquin. Ce n'est pas si difficile. Voyons, nous avons dressé une liste. Qui y figure?

— Eales, du Pine, Fanshawe, Harper, Crabtree, dit Frank rapidement et...

— Et?

— Et, certainement X.

— Je crois que nous pouvons rayer celui-là.

Son crayon joua rapidement sur un block-notes. Après quoi, il déchira la feuille et la lui passa par-dessus le bureau.

Frank lut :

« Identité de Colin James.

« Voici les noms des principaux suspects dans l'affaire de Lionel Ballantine :

Eales — du Pine — Fanshawe — Harper — Crabtree. »

— Voulez-vous dire, demanda Frank, que James est un de ceux qui figurent sur cette liste?

— Certainement.

Frank baissa doucement la tête en relisant cette liste de noms qu'il connaissait si bien. Alors la main de Mallett passa devant lui et le crayon fit une croix devant l'un d'eux. Frank leva les yeux vers lui, la face empreinte de perplexité.

— Mais je ne comprends pas, murmura-t-il. Comment?...

— C'est un peu difficile, à première vue, dit Mallett, comme toutes les choses vraiment simples. Voyons si je puis rendre cela clair.

Il reprit encore le papier et écrivit quelques mots au bas de la page.

Il y eut un silence tendu pendant lequel le sergent épela lentement les caractères que Mallett venait de tracer. Tout à coup, sa figure s'éclaira, et il partit d'un éclat de rire.

— Seigneur! s'écria-t-il. Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt. Cela explique tout!

— Tout? dit Mallett pensivement. Je n'en suis pas sûr. Le meurtre,

oui. Après tout, c'est le point essentiel. Mais je n'y vois pas encore clair avec ces gens-là, — il laboura la page de son crayon. — Comment sont-ils mêlés à cette affaire? Je ne serai pas content tant que je ne le saurai pas. Et maintenant, cela vous dérangerait-il d'envoyer chercher pour moi quelques sandwiches au bœuf avec de la moutarde? Nous avons encore beaucoup de choses à examiner et je serais désolé de mourir de faim précisément au moment de réussir.

Frank se dirigea vers la porte, puis retourna sur ses pas et s'empara de la feuille de papier :

— Au cas où vous ne pourriez pas survivre jusqu'à mon retour, dit-il en la serrant dans sa poche, j'aimerais la garder comme un souvenir.

Mallett se laissa aller sur son siège en souriant ;

— Les dernières volontés et le testament de John Mallett, fit-il.

Il s'était déjà rendormi avant que le bruit des pas de Frank ait cessé de faire retentir le corridor.

CHAPITRE XX

LORD BERNARD SE SOUVIENT

— Je ne sais pas si Sa Seigneurie pourra vous recevoir maintenant, dit le butler, hésitant. Est-ce vraiment important?

— Oui, dit Mallett. C'est très important. Voulez-vous lui dire que l'inspecteur Mallett désire le voir. Je ne le retiendrai pas longtemps.

Il était onze heures et quart du matin. La Visconti-Sforza, attendant le bon plaisir du maître devant l'élégant petit hôtel de lord Bernard Gaveston à Hertford Street était la preuve évidente qu'il n'était pas encore sorti. Mais le domestique semblait encore hésiter.

— Si vous voulez attendre une minute, je vais m'informer, dit-il imperturbablement.

Il fit entrer, comme à regret, Mallett dans le hall et disparut. Après une très courte absence il revint, avec une mine à la fois résignée et mécontente et dit :

— Venez par ici, Monsieur, s'il vous plaît.

Mallett le suivit à l'étage supérieur et fut introduit dans une petite pièce.

— Voici le gentleman, Votre Seigneurie, dit le butler.

Lord Bernard était attablé devant son breakfast. Il eut un sourire aimable à l'adresse de son visiteur et commanda au butler :

— Apportez une autre tasse pour M. Mallett et un peu plus de café.

Mallett protesta, avec toute la bonne conscience d'un homme matinal, qu'il avait déjeuné quelques heures avant. Lord Bernard rétorqua avec une irréfutable logique que pour cette raison, il était d'autant plus fondé à prendre un petit supplément vers le milieu de la matinée; il continua, au grand embarras du butler en expliquant qu'en ce moment, chaque membre de sa nombreuse et peu occupée domesticité était en train de prendre une collation qu'ils avaient

baptisée « le onze heures » et qu'un laborieux détective avait bien le droit d'en faire autant. L'argument, joint à l'arome délicieux du café, qui s'exhalait de la table, parut irrésistible à l'inspecteur, qui capitula.

— C'est bizarre, dit Sa Seigneurie, lorsqu'on eut apporté le café, mais enfin on ne me considère pas comme particulièrement hospitalier. Et, cependant, chaque fois que je vous vois, je ne sais ce qui me porte à vous forcer à manger ou à boire contre votre gré. La dernière fois, c'était à dîner, je me souviens.

— C'était un excellent dîner, dit Mallett aimablement.

— Pas mauvais. Attendez, nous avions une sole au vin blanc et un tournedos, un peu trop cuit, il me semble. Je ne me rappelle pas l'entremets, en ce moment.

— De toutes façons, dit Mallett, je suis heureux de constater que vous avez une bonne mémoire, parce que je suis venu simplement pour la mettre à contribution sur un certain sujet.

Lord Bernard hocha la tête.

— Cela dépend, dit-il. Ma mémoire n'est pas bonne en tout. Je me rappelle les choses qui m'intéressent, comme tout le monde. Avec l'existence oisive et désœuvrée que je mène, les menus et la qualité des vins occupent beaucoup de place dans mes souvenirs, je le crains.

Mallett, pendant ce discours, n'écoutait qu'à moitié. Ses yeux erraient à travers la pièce gaie et délicieusement ornée. En entrant, il avait été frappé par quelque chose qui avait fait vibrer une corde dans sa mémoire, quelque chose qui se rapportait à son affaire. Qu'est-ce que c'était? Il finit par le trouver. C'était une petite peinture, d'une exécution brillante, représentant une figure de femme, qui ornait le manteau de la cheminée. Il avait déjà vu cette figure et, quoique le portrait fût plus jeune, de quelques années au moins, que l'original quand il l'avait rencontré, il n'eut pas de peine à reconnaître Mrs Ballantine. Il venait juste de s'en assurer quand lord Bernard cessa de parler.

— Ce que j'ai à vous demander a trait à une chose que vous m'avez dite au cours de ce dîner et à quelque chose que vous alliez ajouter si vous n'aviez pas été interrompu.

Lord Bernard lui jeta un regard pénétrant :

— Il faut que vous jouiez franc jeu avec moi, monsieur l'inspecteur, dit-il. Avant d'aller plus loin, je veux savoir si mon frère se trouve impliqué là-dedans d'une manière ou d'une autre. Parce que dans ce cas...

— Je puis vous assurer, répondit Mallett, que rien de ce que vous pourrez dire ne pourra nuire à votre frère. Et même, je puis aller plus loin et vous certifier que je suis actuellement convaincu que lord Henry n'a rien à voir avec le crime.

— Très bien. Allez-y.

— Nous terminions notre dîner et vous parliez de Ballantine. Vous me disiez que vous vous étiez toujours défié de lui, à cause de la façon dont il s'habillait : il vous donnait toujours l'impression d'un homme qui se costumait pour jouer un rôle. De là, vous êtes venu à parler particulièrement de votre dernière rencontre avec lui, à la campagne, où vous étiez allé avec lord Henry pour assister

à une représentation d'amateurs donnée par ses employés. Je parle de mémoire, mais c'est en gros la ligne qu'avait suivie notre conversation.

— Vous avez la mémoire passablement fidèle, dit lord Bernard en souriant, et je vous félicite. Mais, pardon, je vous interromps... Continuez, je vous prie; et ensuite?...

— Voilà précisément le point. Vous étiez sur le point de dire quelque chose et vous aviez commencé : Ceci me rappelle... quand on vous a interrompu. Or, j'ai maintenant des raisons de penser que si vous pouviez vous souvenir maintenant de ce que vous étiez sur le point de me dire à ce moment, cela m'aiderait à prouver la culpabilité du meurtrier de Ballantine.

— Cela paraît extrêmement improbable, si j'ose dire, commenta lord Bernard.

— C'est pourtant vrai et je puis en donner ma parole à Votre Seigneurie.

— Dans ce cas, je m'incline. Vous connaissez votre affaire et moi non. Allons, je vais faire de mon mieux. Voulez-vous me répéter le commencement de la phrase, je trouverai peut-être la suite.

Mallett recommença.

— Cela me rappelle... cela me rappelle... murmura lord Bernard. Non, je regrette, mon cher inspecteur, mais cela ne me revient pas. Voyez-vous, je n'ai pas du tout cette soirée présente à l'esprit. Je me souviens vaguement de m'être servi des mots que vous avez mentionnés, mais c'est seulement parce que vous les avez réunis dans l'esprit et ils y sont, en quelque sorte, isolés, stériles, parce que le contexte n'y est pas. Je n'arriverai à rien par cette voie. Si je pouvais seulement me remettre dans l'état d'esprit où j'étais ce soir-là, sentir comme je sentais à ce moment, peut-être les mots remonteraient dans ma mémoire et prendraient leur vol, qui fut coupé court cette soirée de jeudi. Mais Dieu sait! si vous y trouverez quelque chose à prendre, le cas échéant!

— Alors vous pensez que vous pourriez arriver? demanda Mallett.

— La mémoire est une chose bizarre, dit lord Bernard. Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps, mais si nous mettions sur ce tapis l'affaire Ballantine en général, cela pourrait peut-être nous mener au but, tout en m'amusant. Qu'en dites-vous?

— Mais très volontiers.

— Très bien, alors. Avez-vous fait quelque découverte intéressante, ces derniers temps?

Mallett réfléchit un moment. Puis il se leva et traversa la pièce pour voir de plus près le tableau. Il remarqua, pour la première fois, qu'il y avait une inscription sur le cadre, quelques lignes en vers qu'il n'avait pas aperçues d'abord. Il lut :

Celui qui veut la conquérir doit avoir
Au moins autant de feu et d'esprit qu'elle-même
Ou il n'obtiendra jamais une faveur de ses mains.
Mais, quels que puissent être ses dons naturels,
Il dépensera toute sa peine en vain
A moins de lui offrir plus qu'elle ne demande.

Il les relut deux fois avant de prendre son élan.

— Oui, dit-il. J'ai découvert quelque chose d'intéressant depuis que je suis entré dans cette pièce.

Lord Bernard le regardait d'un air amusé.

— Je vous félicite, dit-il. Oui, cette peinture est intéressante, certainement, quoique, à franchement parler, je n'aurais pas cru que vous la reconnaissiez si vite. C'est une des meilleures choses de Jules Royon. Il serait arrivé très loin, s'il avait vécu. Personnellement, je ne connais pas de meilleur peintre français depuis la mort de Renoir. Si vous voulez, je puis vous montrer quelques aquarelles de lui qui sont de purs chefs-d'œuvre aussi.

Mallett secoua la tête.

— Ce n'est pas à la peinture que je m'intéresse, dit-il, mais au modèle.

— Le modèle? Ah! vous le reconnaissez?

— Oui. Et il me vient à l'esprit que votre intérêt pour Ballantine était plus personnel que vous me le suggériez dans notre entretien à Brighton, ce soir-là.

Lord Bernard se mit à rire.

— J'ai bien peur que vous ne battiez les buissons, dit-il. Oui, c'est bien le portrait de Mary Ballantine. Mais vous pouvez vous rendre compte qu'il date de quelques années. En fait, je ne l'ai pas revue depuis son mariage; ou pour mieux dire, depuis quelque temps avant son mariage. Non, si vous cherchez un jaloux pour lui attribuer le crime, il faudra vous tourner d'un autre côté. La peinture est là comme œuvre d'art, simplement.

— Et cette inscription? demanda Mallett.

— Ah! l'inscription! Mais elle vient à l'appui de ce que je vous dis. Figurez-vous que c'est d'elle-même qu'elle vient! Imaginez un peu! J'avais commandé le portrait à Royon parce que — je puis bien l'avouer — j'étais amoureux d'elle, ou si près de l'être que c'était la même chose. Elle le fit encadrer et me l'envoya, avec ces lignes que vous voyez. Je n'ai plus jamais voulu avoir affaire à elle.

— Mais quand une femme écrit cela d'elle-même! Quand elle se juche ainsi sur un piédestal! Non, merci! « A moins de lui offrir plus qu'elle ne demande », vraiment! De quel droit une femme demande-t-elle pareille chose à un homme? C'est la faute des poètes, je suppose, qui mettent des idées absurdes dans la tête des femmes, mais comment une femme de sens...

Il s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase et toute l'expression de sa physionomie changea à l'instant même.

— Une femme! s'écria-t-il. Il y avait une femme à Brighton, n'est-ce pas? Une jeune fille qui avait l'air heureux? Attendez : attendez : vous ne m'avez jamais dit d'où est venue exactement l'interruption au moment où j'allais parler ce soir-là. Vous rappelez-vous?

— Je me le rappelle très bien, répondit Mallett. Vous avez été interrompu par votre frère qui avait remarqué une jolie personne dans la salle de danse au-dessous de nous.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt. Mais c'est le fil conducteur, dit lord Bernard, s'excitant de plus en plus. Je revois tout cela, maintenant. Nous sommes au balcon de la galerie,

regardant danser, quand, tout à coup, elle fait son apparition. Cela est clair comme du cristal maintenant!

— Alors, vous vous rappelez? demanda vivement l'inspecteur.

Lord Bernard s'empressait autour de la table du déjeuner, arrangeant des chaises.

— Vous avez dû faire des reconstitutions de crimes à Scotland Yard? dit-il. Je pense maintenant que si nous reconstituons notre petite partie de l'autre soir, ce que j'avais dans l'esprit, à ce moment, va me revenir. Je ne puis le promettre, mais d'après toutes les règles, cela doit être. Voyons, vous étiez au milieu, n'est-ce pas? Et j'étais ici et mon frère un peu plus loin, sur la gauche. Cette chaise en tiendra lieu. Nous allons recommencer la scène, voulez-vous? Voudriez-vous un cigare pour compléter l'illusion? Non. Très bien. Nous sommes censés à Riviera Hotel, et la galerie est là, représentée par le bord du tapis. C'est bien cela?

— Absolument.

— Maintenant, nous allons voir. Comment est-ce que j'ai commencé?

— Je me suis toujours défié de Ballantine, dit Mallett. Il est difficile de dire au juste pourquoi.

— Je crois que c'étaient ses habits surtout, enchaîna lord Bernard.

— Ses habits?

— Les habits de Ballantine me tenaient distinctement un langage que je n'aimais pas.

— Sûrement un millionnaire peut porter ce qu'il veut.

— Oui, mais pourquoi était-il toujours trop bien mis? Il me donnait l'impression de l'homme qui s'habille pour jouer un rôle.

Mallett prit autant qu'il put la voix pâteuse de lord Henry.

— Vous n'aviez pas souvent l'occasion de le voir?

— Oh! si, aux courses surtout.

— Il faut bien s'habiller pour les courses, répondit Mallett à Gaveston.

— Oui, mais ce n'était pas seulement aux courses... Lord Bernard commença à parler plus vite et avec plus d'animation : — Vous rappelez-vous, Henry, lorsque vous nous avez emmenés dans le Sussex pour la pièce que ses employés avaient montée, la tenue qu'il arborait, c'était à voir. (J'ai dû dire quelque chose dans ce genre.) Et cela me rappelle...

Si entraînant était son jeu que Mallett se sentit pris, lui aussi, par son rôle.

— Par saint Georges! dit-il d'un ton enthousiaste, voyez donc le joli coup d'œil!

Sa main, tendue dans un geste mélodramatique indiquait non comme elle aurait dû le faire, pour rester dans la stricte imitation, le plancher de la salle, mais la porte en face de lui. En réponse à cette magique incantation, cette porte s'ouvrit précisément à cet instant, révélant la prosaïque silhouette du *butler*.

Celui-ci appartenait à ce type essentiellement diplomatique qui garde sa dignité en toutes circonstances. A peine un imperceptible clignement de ses paupières laissa-t-il entrevoir qu'il avait conscience de se trouver devant un spectacle aussi imprévu que bizarre. Et ce fut de la voix la plus naturelle qu'il articula :

— Votre Seigneurie désire-t-elle que la voiture continue à attendre ses ordres?

— Oh! allez au diable! William, allez! cria son maître, en éclatant de rire.

Mallett, en lui-même semblait un peu dépité. Il venait de paraître ridicule et peut-être cela ne servirait-il de rien. Mais lord Bernard, toujours en proie à la plus vive gaieté, repoussa sa chaise et se leva.

— La séance est terminée, annonça-t-il.

Le cœur de Mallett battit.

— Décidément, vous ne trouvez pas? demanda-t-il.

— Au contraire, je me rappelle parfaitement. Et ce que je me rappelle est si parfaitement trivial et insignifiant que je suis vraiment honteux de vous avoir fait perdre votre temps.

— J'en suis le meilleur juge, dit l'inspecteur. Qu'est-ce que c'était?

— Simplement ceci. J'étais sur le point de dire : Cela me rappelle que le regretté Ballantine me doit encore quelque argent pour cette société de comédiens amateurs.

— Comment cela?

— Pour les costumes, perruques, etc., on m'avait chargé de les commander et la note lui avait été envoyée. Il ne l'avait pas encore payée quand il a disparu si dramatiquement, le fournisseur s'adressa à moi.

— Mais il me semble que les membres de la société dramatique sont responsables vis-à-vis de vous?

— Oui, mais comment leur réclamer décemment le montant de la note. Les pauvres diables ont perdu leur place et ils sont sur le pavé. Non, je veux bien payer. Ce qui me chiffonne, c'est qu'on essaye de mettre à mon compte quelque chose que je n'avais pas commandé, quelque chose dont on ne s'est pas servi du tout pour cette représentation, et le plus fort, c'est que l'article est le plus cher de la note. Ce n'est pas énorme, mais je fais l'objection pour le principe.

— Quelle est la firme en question!

— Bradworthy, vous la connaissez sans doute de nom. C'est quelque part près de Drury Lane. Si cela vous intéresse, je puis chercher la note, et vous montrer ce qui en est.

— Ne prenez pas cette peine, dit Mallett. Je puis vous le dire, Bradworthy vous réclame le paiement d'une barbe noire et d'un faux ventre, fournis par lui à la « London and Imperial Estates Ltd », entre août et octobre dernier.

Lord Bernard le regarda avec stupéfaction.

— C'est parfaitement exact, dit-il. Mais par quel miracle avez-vous pu deviner cela. Non, ne me le dites pas. Je préfère demeurer en état d'ignorante admiration et vénérer ce que je ne puis pas comprendre, comme disait Burke de la constitution anglaise. J'ai de quoi me faire écouter pendant des semaines avec cette histoire.

Il serra chaleureusement les mains de l'inspecteur.

— Au revoir, dit-il, et merci pour cette amusante matinée. Je voudrais pourtant que vous disiez encore une chose.

— Laquelle?

— Est-ce que je dois ou non payer la note de Bradworthy? J'ai cela sur la conscience.

— Je laisse au solicitor de Votre Seigneurie, dit Mallett, et il prit congé.

CHAPITRE XXI

CHEZ MISTRESS BRADWORTHY

La vieille Mrs Bradworthy était une institution dans le monde du théâtre à Londres. Aussi loin qu'on pût remonter, de mémoire de père noble ou d'ingénue, on se rappelait sa figure ronde et pleine, émergeant d'une robe de soie noire et trônant au fond de sa petite boutique au coin de Drury Lane. Il y faisait sombre, la lumière des fenêtres étant interceptée par une série d'armures de théâtre pendues face à la rue, et qui s'y trouvaient, plus poussiéreuses de jour en jour, depuis qu'elles avaient servi aux représentations de Macbeth par Irving. Mallett y était venu une fois ou deux (bien que les détectives usent moins qu'on ne le pense de déguisements) et il admirait qu'en si peu de place puisse s'entasser une telle quantité de costumes, perruques et autres accessoires sans lesquels on ne peut concevoir une troupe de comédiens amateurs, ou un bal costumé. Il n'était pas moins étonnant que la propriétaire, même en tenant compte de son habitude de l'obscurité où elle vivait, pût se débrouiller dans ce chaos.

Il trouva la vieille dame assise derrière son comptoir, enfoncée comme d'habitude dans ses comptes.

— Ah! M. Mallett, quelle bonne surprise! Qu'y a-t-il aujourd'hui pour votre service?

— Je viens au sujet de la note de lord Bernard Gaveston, commença l'inspecteur.

— Lord Bernard, vraiment! Mais pourquoi ne me règle-t-il pas, je me le demande! Ce n'est pas bien de la part d'un gentleman, de me laisser attendre mon argent tout ce temps!

— Je voudrais bien que vous me montriez cette note, dit Mallett, évitant diplomatiquement de s'engager dans la controverse. Il y a un article qui m'intéresse.

Avec une vigueur et une promptitude remarquables pour son âge, la vieille dame saisit un lourd livre de comptes sur le casier à côté d'elle et prestement trouva la page.

— Voici, dit-elle, en le plaçant devant l'inspecteur. Pouvez-vous lire comme cela ou dois-je allumer la lumière électrique? Je puis tourner le commutateur si vous voulez, mais...

— Non, non, j'y vois très bien, dit Mallett, mentant effrontément. L'avarice de Mrs Bradworthy était notoire, et il savait qu'elle ne lui pardonnerait jamais une dépense inutile de courant électrique. Ecarquillant les yeux, il finit par voir, sur la page, ce qu'il cherchait.

— Voilà sur quoi j'enquêtais, dit-il. Le faux ventre et la barbe.

Mrs Bradworthy secoua tristement la tête et fit claquer sa langue entre ses dents.

— Tck, tck! C'est l'article le plus cher de la commande! Acheté et non pas loué, comme le reste, vous voyez, M. Mallett. C'est une méchante affaire : jamais on n'aurait dû le livrer sans paiement, mais c'est ainsi. Ce sera une leçon à l'avenir.

— Je remarque qu'il a été commandé quelques jours après les autres articles, dit Mallett.

— Oui, en effet. Il a été demandé après coup, quand les autres objets étaient déjà partis. Je m'en souviens particulièrement. On était extrêmement pressé. Et maintenant, essayer de ne pas payer! Réellement, c'est criminel!

— Avez-vous pris la commande vous-même?

— Oui, au téléphone. Maudite invention et qui revient à un prix! Vous ne vous en faites pas idée!

— Mais qu'est-ce qui a donné l'ordre à ce moment?

— Mais lord Bernard, du moins, je le suppose. Je n'y ai pas fait grande attention, naturellement. Mais on a dit : « Au compte de lord Bernard », aussi clair que je vous parle.

— Et vous avez envoyé ces objets, à qui?

— Je ne les pas envoyés, on est venu les prendre le même soir.

Mallett contint avec peine son impatience.

— Qui est venu les prendre? demanda-t-il.

— Il était tard, je me souviens, dit Mrs Bradworthy, secouant la tête. J'étais sur le point de rentrer chez moi, je suis restée un moment de plus pour faire le paquet moi-même. Mais vous voudriez savoir qui a remis le paquet en mains pour ainsi dire? Amelia!

Une grande femme d'un certain âge, d'aspect disgracieux, et myope, émergea du fond obscur de la boutique.

— Amelia, ma chère, ce paquet pour lord Bernard, étiez-vous là quand on est venu le prendre?

— Non, Mrs Bradworthy. C'était très tard, j'étais partie. Je le sais, parce que Tom s'est plaint à moi, le lendemain, qu'il lui avait fallu attendre, pour fermer, l'arrivée du gentleman. Il arriva cinq minutes après l'heure de la fermeture, c'est Tom qui me l'a dit.

— Alors, c'est Tom qui a remis le paquet? dit Mallett.

— Oui, c'est juste, dit Mrs Bradworthy, d'un ton apitoyé. Il faut que ç'ait été le vieux Tom.

— C'était Tom, certainement, dit Amelia en écho.

— Alors Tom peut nous dire qui a emporté le paquet, s'écria Mallett.

Il n'eut pas plutôt articulé ces paroles qu'il sentit qu'il venait de proférer un blasphème. La figure de Mrs Bradworthy prit une expression de douloureux reproche et Amelia parut sur le point de fondre en larmes.

— Mais vous n'avez donc pas su, monsieur Mallett? demanda-t-elle à voix basse. Le pauvre vieux Tom... trente-cinq ans de services... et, la semaine dernière, ces maudits autocars!...

Les espoirs de Mallett s'évaporaient.

Mrs Bradworthy fit signe que oui. Amelia se moucha bruyamment et disparut.

— Je vois. Bonsoir, Mrs Bradworthy et merci.

— Mais ce que je voudrais bien savoir, c'est si lord Bernard a l'intention de payer la note ou non? demanda Mrs Braworthy, surmontant son émotion avec une rapidité remarquable.

Pour la deuxième fois dans la journée, Mallett resta sans répondre à la dernière question d'un entretien. Il se mit en route pour Scotland Yard, vexé de sentir avec la plus complète évidence que la preuve sur laquelle il comptait s'effondrait, et que tout était à recommencer.

CHAPITRE XXII

ARRESTATION

Le sergent Frank était occupé et parfaitement heureux. Il communiquait, à coups de téléphone, dans diverses directions éloignées et entrait et sortait perpétuellement dans le cabinet de Mallett, apportant chaque fois des nouvelles fraîches. L'inspecteur n'y faisait pas grande attention. Il resta toute la matinée assis à son bureau, explorant un monceau de documents, repassant les dépositions des témoins, les comptes rendus de l'enquête et ses propres notes. Il refusa l'aide que Frank lui offrait.

— Il manque un anneau, se borna-t-il à dire. Il est là-dedans et il faut que je le trouve moi-même.

Après un déjeuner solitaire, il revint l'humeur sensiblement améliorée. Frank le rencontra dans les escaliers.

— Je viens justement... commença ce dernier d'un air triomphant.

Mallett l'interrompit sans façon :

— Pourriez-vous me dire où il est possible de trouver Crabtree en ce moment?

— Oui. Il a trouvé un emploi chez un fruitier à Covent Garden.

— Merci. Où alliez-vous?

— A Bow Street.

— Alors, je viens avec vous.

Au bout de Bow Street, Frank donna les indications nécessaires pour trouver la boutique et ils se séparèrent. Mallett découvrit Crabtree, une pile de paniers d'oranges sur la tête, devant le trottoir de la boutique. L'homme, en le reconnaissant lui jeta un regard méfiant.

— Qu'est-ce qu'il y a cette fois, gronda-t-il.

— Juste une question, dit Mallett avec bonhomie. Vous n'avez pas besoin de vous interrompre pour y répondre.

— Alors venez avec moi!

Et Crabtree commença à avancer avec son précieux fardeau dans la direction d'un charreton arrêté à quelque distance de là. Mallett lui emboîta le pas, comme si un interrogatoire dans ces conditions était la seule chose la plus normale du monde.

— Quand vous étiez chez M. James, demanda-t-il, vous rappelez-vous l'avoir vu avec un parapluie?

— Non!

Les paniers d'oranges roulaient dans le charreton tumultueusement.

— Ah! je le pensais bien. Je voulais en être sûr. Bonjour!

Mallett, cependant, se dirigeait en hâte vers Bramston's Inn, l'adresse de la seule des sociétés de Ballantine qui ne fût pas légalement domiciliée aux « Douze Apôtres » à Lothbury. Il se flattait de circuler à l'aise dans les quartiers les plus compliqués de Londres (ses vingt-deux chemins de Old Bailey à Scotland Yard étaient célèbres dans le monde de la police).

A l'est de Fetter Lane, l'inspecteur tourna brusquement dans une allée à sa droite, se courba prestement pour passer sous le nez d'un cheval attelé devant l'entrée d'un entrepôt, donna à deux Américains égarés la direction de Gough Square, tourna à sa gauche à travers un passage qui faisait l'effet d'une fente dans le mur, pointa de nouveau vers sa droite et finalement s'arrêta devant la courte rangée de maisons de style georgien qui portent le nom de Bramston's Inn.

Le nom de « l'Anglo-Dutch Rubber and General Trading-Syndicate » peint en lettres noires sur un fond jaune encrassé, se lisait encore sur la porte d'entrée d'une des quatre maisons composant le groupe. Les bureaux étaient au quatrième étage et on voyait pendre à une fenêtre poussiéreuse un écriteau portant : « Beaux bureaux à louer. S'adresser au gérant. » Le gérant, homme en habits râpés, mal rasé, aux yeux rouges et soupçonneux, apparut au coup de sonnette de Mallett.

— Police? dit-il aigrement en réponse à l'injonction de l'inspecteur. Nous les avons eus déjà. Ils n'ont rien trouvé.

— Tout de même, je veux jeter un coup d'œil, si cela ne vous fait rien, répondit Mallett.

Ils montèrent ensemble l'escalier et parvinrent aux bureaux désertés. Ils consistaient en deux pièces seulement, démeublées, à l'exception de deux tables et d'un coffre-fort grand ouvert et vide. Mallett les parcourut rapidement, ses pas résonnant pesamment sur le parquet sans tapis, tandis que le gérant l'observait de la porte. Dans l'angle le plus éloigné de la seconde pièce, était une fenêtre donnant sur la rue. Mallett l'ouvrit.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Une échelle de sûreté pour l'incendie. Ils l'ont installée — les gens de l'Anglo-Dutch — peu après leur arrivée.

L'inspecteur se pencha au dehors et regarda pensivement l'étroite échelle de fer. De l'angle où était la fenêtre, les locataires voisins ne pouvaient aucunement l'apercevoir. Le mur du n° 3, mitoyen, formait un avancement protecteur, qui pratiquement la dérobait à la vue. Il examina les lieux. En dessous, ce devait être Black Dog Cerut, et, de là, il le savait, un passage conduisait à Fleet Street. C'était une sortie bien combinée — ou une entrée. Il eut un geste de satisfaction et revint au gérant.

— Avez-vous vu tout ce que vous vouliez voir? demanda celui-ci.

— J'ai vu tout ce qu'il y a à voir ici, répliqua Mallett. Mais il y a encore une chose que je veux voir et qui n'est pas ici. Voulez-vous me la montrer.

— Laquelle?

— Le parapluie.

— Que voulez-vous dire? Quel parapluie?

— Le parapluie qui a été laissé ici par le locataire, la dernière fois qu'il est venu.

L'homme devint aussitôt bavard.

— Je ne sais rien de ce parapluie, s'écria-t-il. Certainement non! Je ne sais pas de quoi vous me parlez, monsieur! Je suis ici depuis mon enfance, il y a trente ans, et je n'ai jamais vu de parapluie! Vous pouvez demander à tous les locataires, ils pourront vous dire qui je suis...

Pendant ce temps, Mallett, lui tenant le bras d'une étreinte ferme mais sans violence, le poussait doucement dans l'escalier.

— Un parapluie, lui murmurait-il, de son ton le plus aimable, pendant que les protestations de l'homme s'éteignaient dans un murmure confus. Un joli parapluie de soie. Avec une belle bague d'or, c'est certain. Et des initiales, ou peut-être un nom et une adresse. Où est-il?

Ils avaient atteint le rez-de-chaussée. D'un élan convulsif, l'homme s'arracha à la prise de l'inspecteur et disparut dans son obscur appartement sous les escaliers. On entendit un bruit de chaises renversées en hâte, une clef tourna dans une serrure, la porte d'une armoire s'ouvrit et se referma en claquant, et l'homme reparut. Il était pâle de frayeur et, d'une main tremblante, il tendit à l'inspecteur un parapluie, correspondant précisément à sa description .

— Merci! dit Mallett froidement. Voilà ce que j'avais dans l'esprit. Il examina la bague d'or qui ornait le manche.

— Le nom et l'adresse en plein, comme je le pensais. Parfait!

— Je n'avais pas l'intention de le prendre, monsieur, gémit le gérant.

— Non?

— Non. Voyez-vous comment les choses se sont passées. Quand j'ai vu que l'Anglo-Dutch ne venait pas pendant quelques jours, j'ai pensé que je ferais bien de monter voir si tout était en ordre. Et j'ai trouvé ce parapluie abandonné, là, contre la porte. Je n'ai pas pensé à regarder le nom sur le manche, ni à rien de ce genre, simplement je l'ai pris avec moi pour le rendre à son propriétaire quand il reviendrait. Puis la police est venue, je l'ai mieux regardé, et quand j'ai vu à qui il appartenait, j'ai pris peur. Je ne savais qu'en faire. Je n'osais même pas dire que je l'avais pris.

Il jetait des regards anxieux sur Mallett pour voir s'il l'avait convaincu.

— Je... je jure que je n'ai rien fait de mal, monsieur, c'est comme je vous l'ai raconté.

Mallett coupa court avec un : « C'est bon! » L'histoire pouvait être vraie ou non. Il avait assez d'expérience de la terreur que certaines gens éprouvent pour tout ce qui touche à la police pour admettre le récit comme vraisemblable. Mais il importait peu que l'homme mentît ou dît la vérité, maintenant qu'il tenait la preuve décisive.

— Vous parlez d' « Anglo-Dutch » comme si c'était une personne,

dit-il. Il n'y avait qu'un seul homme qui se servait de ces bureaux, n'est-ce pas?

— Au début, ils venaient deux ou trois, quand ils venaient. Après cela, celui-là venait seul. Je n'avais jamais su son nom. C'est à cause de cela que je l'appelais « Anglo-Dutch ».

— Venait-il régulièrement?

— Souvent. Mais pas tous les jours. Il arrivait le matin vers dix heures et partait dans la soirée. Jamais je ne l'ai vu sortir pour le lunch. Je me demandais ce qu'il pouvait faire toute la journée tout seul. Il n'avait jamais de visiteurs.

Mallett sortit une photographie de sa poche.

— Ressemblait-il à ceci? demanda-t-il.

Le gérant hésita.

— Je suis un peu myope, confessa-t-il. Je ne voudrais pas jurer que ce fût le même homme, non, pas par serment.

— Mais lui ressemble-t-il?

— Oh! oui, il lui ressemble tout à fait. Le même genre d'homme, vous pouvez dire. Mais il ne faut pas me demander de jurer...

— Je ne vous le demande pas, dit brièvement Mallett, qui prit congé.

Sous son air sévère, son cœur battait de joie. Car la photographie qu'il avait montrée au gérant était un exemplaire de celle que la police avait prise de Colin James, et le parapluie sous son bras était celui de Lionel Ballantine.

Frank Harper arpentait, sans but, Fleet Street. L'expression de sa physionomie, comme il entrait dans un bureau de tabac, était décidément plus sombre qu'on ne devait l'attendre d'un jeune homme heureusement fiancé. Il était dans un état de trouble extrême et la cause essentielle de son trouble était là, dans sa poche depuis deux jours... la lettre, la lettre de celle qu'il aimait, lui demandant instamment la seule chose qu'il ne pouvait pas lui dire. Et il en avait reçu une autre ce matin, se plaignant de son silence. Une autre viendrait bientôt, il le savait, et peut-être plus amère encore que la dernière. Et lui, qui, il y avait si peu de temps, avait été porté au faîte du bonheur, se voyait engagé sur une pente conduisant à une inévitable querelle, à une brouille même. « Si vous ne voulez pas me le dire, je ne puis pas vous épouser!... » Les choses en viendraient-elles là? Il haussa les épaules et alluma sa cigarette. S'il fallait que les choses en arrivent là, eh bien! elles en arriveraient là!

Comme il sortait de la boutique, il heurta un volumineux personnage sur le trottoir. Il murmura un mot d'excuse et passa outre. L'homme qu'il avait touché se retourna au son de sa voix et lui courut prestement après.

— M. Harper, n'est-ce pas? dit-il.

Harper le considéra. Pendant une seconde ou deux il fut sans reconnaître le gros homme, avec un petit parapluie, qui l'accostait. Puis la mémoire lui revint soudain :

— Ah! oui, certainement, Inspecteur Mallett, murmura-t-il avec une nuance un peu irritante de supériorité.

Mallett jeta au jeune homme un regard pénétrant. Pendant une

fraction de seconde, il y eut comme une trace de désappointement dans son expression. Puis un sourire illumina ses larges traits.

— Voilà une chance! s'écria-t-il gaiement. Vous êtes justement la personne que je cherchais.

— Vous aviez mon adresse, je crois, si vous aviez quelque chose à me demander, répliqua l'autre froidement.

— Il faut saisir l'occasion, n'est-ce pas, dit l'autre, sans se fâcher. Je vais vous dire... on m'attend à Scotland Yard. Si vous n'avez rien à faire, pourquoi ne pas monter avec moi dans un taxi. Nous aurons le temps d'avoir un bout de conversation.

Le petit parapluie fut agité en l'air et un taxi vint se ranger au bord du trottoir. Mallett ouvrit la porte pour inviter Harper à monter. Celui-ci hésita un instant, regarda la figure souriante de l'Inspecteur, puis fit un signe d'assentiment et monta dans le véhicule. La portière se referma et le taxi s'ébranla.

Le sergent Frank allait faire une arrestation ce jour-là. Ses incessants travaux avaient porté leur fruit. Il avait mené son affaire avec une telle célérité qu'au moment où Mallett entrait à Bramton's Inn, Frank, dans une auto de la police, tournait le coin de Mount-Street, portant dans sa poche un fatidique morceau de papier, signé par le magistrat de Bow-Street. Il arriva juste à temps pour voir le capitaine Eales, une petite valise à la main, surgir de la porte d'entrée et monter dans un taxi qui l'attendait. Le chauffeur se mit en route sans se presser, suivi par la voiture de Frank. Comme ce dernier l'avait prévu, il prit la direction du Nord, et, après un certain temps, il s'arrêta devant une agréable petite maison isolée dans le quartier de Saint-James. Frank donna tranquillement un ordre, et sa voiture vint se ranger près du trottoir, de telle sorte qu'il descendit juste en même temps que sa proie, quinze yards plus loin.

Frank s'avança vers Eales, le cœur battant légèrement de l'irrésistible excitation du chasseur. Mais Eales, au lieu de régler son cocher, comme le sergent s'y attendait, marcha droit à la grande porte de la maison, laissant sa valise derrière lui dans la voiture. Le sergent jugea bon de laisser aller les choses. Eales entra sans encombre dans la maison. Frank se dissimula dans un coin. Il n'eut pas longtemps à attendre. Une minute après, Eales reparaissait. Sur le palier, il se retourna et s'adressa à une personne derrière lui :

— Faites attention, c'est la dernière fois!

Frank aperçut dans un éclair la figure de du Pine dans l'encadrement de la porte. Il eut juste le temps de voir le sourire inexpressif avec lequel il accueillait les mots et la porte se referma.

Dans le temps qu'Eales mit à donner ses ordres au conducteur et à s'installer sur son siège dans le taxi, la voiture de police avait été alertée et la poursuite silencieuse recommençait. Cette fois, la direction était au sud. La petite procession des deux voitures se dirigea, par Baker Street et à travers Oxford Street, vers le West End. La poursuite s'arrêta à Piccadilly, au quartier général d'une ligne aérienne pour le Continent.

Là, Frank tapa sur l'épaule de son homme au moment où il était

sur le point de monter dans un motor-coach en partance pour l'aérodrome de Croydon et lui murmura à l'oreille quelques mots qui eurent pour effet de lui faire abandonner toute idée de vol pour ce jour-là.

Eales, un peu pâle, mais maître de lui, monta dans la voiture du policier.

Le voyage s'accomplit en silence, mais dans le greffe de Bow-Street, Eales parut recouvrer la parole.

— Je suppose que c'est ce damné félon de du Pine qui est responsable de ce qui m'arrive? demanda-t-il.

— Je n'ai pas le droit de vous dire par quelles voies la police acquiert ses informations, répondit Frank prudemment.

— Parce que si c'est lui, je puis vous raconter une chose ou deux.

Le sergent coupa court et l'on commença à procéder aux formalités d'écrou. Eales, un peu impressionné par le jargon judiciaire retomba une fois de plus dans son silence. Frank l'observait étroitement.

— Je crois pouvoir vous dire, articula-t-il d'un ton détaché que nous nous intéressons un peu à un voyage sur le continent que vous avez fait dans la nuit du 13 novembre. Mais certainement, si vous préférez ne rien dire, vous avez parfaitement le droit...

La figure du prisonnier se transforma.

— Vite, donnez-moi une plume et du papier, hurla-t-il.

Il commença à écrire, copieusement, rapidement, s'arrêtant seulement par moments pour jurer à demi-voix.

CHAPITRE XXIII

SUCCÈS

Le taxi roulait lentement au milieu du trafic intense et l'obscurité d'un soir d'hiver commençait à envahir les rues et les lampes électriques qu'on venait d'allumer, éclairaient en plein le coin où était assis Harper. Mallett le considérait avec curiosité. Son attitude indiquait, pour l'expérience avertie du policier, une sensation d'effort, comme si le jeune homme s'efforçait de paraître à l'aise, sans y réussir tout à fait. Sa tête se carrait confortablement contre le fond de la voiture, ses jambes étaient croisées négligemment, mais, en même temps, un observateur attentif pouvait remarquer dans son attitude une raideur générale qui provenait de muscles tendus par l'effort de ne rien faire, de nerfs qui protestaient contre l'épreuve à laquelle ils étaient soumis.

Tout de même, l'inspecteur cherchait, en vain, un signe de l'atroce terreur que leur rencontre à Brighton lui avait si évidemment inspirée. A ce moment-là, il avait été effrayé, épouvanté plutôt; à présent, il était mal à l'aise, nerveux peut-être, sans plus. Il y

avait là une énigme, que l'inspecteur était décidé à résoudre sans délai.

— La dernière fois que je vous ai vu, commença-t-il, vous paraissiez de bien belle humeur.

— De belle humeur? répéta Harper avec tous les signes de la surprise. Vous avez une singulière manière d'envisager les choses.

— Je ne vois rien d'étrange là-dedans, répliqua Mallett. J'aurais été aussi content que vous à votre âge, et la plupart des gens aussi.

— Les idées de chacun sur le plaisir diffèrent évidemment. Je ne puis répondre pour les vôtres. Personnellement, j'ai trouvé cette aventure fort pénible, et il me semble que je l'ai assez laissé voir sur le moment.

— Je veux être pendu si c'est la vérité, s'exclama Mallett, exaspéré de cette absurde défense. Si jamais j'ai vu un jeune couple heureux...

— Réellement, monsieur l'Inspecteur, interrompit Harper, je crois que nous jouons à cache-cache. Maintenant que j'y pense, vous venez de mentionner la dernière fois que vous m'avez vu. A strictement parler, je n'en ai aucune idée. En qualité de détective, autant que je puis le savoir, vous devez posséder l'art d'observer les gens sans être vu. Je puis seulement parler de la dernière fois où moi, je vous ai vu, et c'était à l'enquête.

Le taxi franchit une certaine distance avant que Mallett trouvât un mot à répondre à cette extraordinaire assertion.

— Nierez-vous que vous étiez au Riviera Hôtel, à Brighton, le soir de l'enquête? demanda-t-il sévèrement.

— Certainement non. Pourquoi le nierais-je?

— Et que là, vous m'avez vu, dans l'intervalle de deux danses... et qu'en me voyant, vous avez montré tous les signes de la surprise et de la frayeur — il s'arrêta pour donner plus de poids à ses paroles — et d'un sentiment de culpabilité?

Les façons d'Harper avaient complètement changé. Abandonnant tout à fait son attitude de défensive soupçonneuse, il se penchait maintenant vers l'inspecteur d'un geste aisé et parlait avec toute l'apparence d'une entière sincérité.

— Voyons un peu, monsieur, dit-il. Je ne comprends pas du tout ce que vous cherchez. J'étais à cet hôtel ce soir-là. Je dansais. J'étais en effet fort content. Et pour être terrorisé ou m'être senti coupable, cela ne m'est jamais arrivé dans ma vie. Vous me dites que vous m'avez vu. Vous pouvez être certain que moi, je ne vous ai pas vu. Maintenant, voulez-vous m'expliquer ce que tout cela signifie.

— Vous m'avez vu, maintint Mallett, j'étais à quelques pas de vous — derrière vous, exactement.

— Voilà qui explique fort bien que je ne vous aie pas vu.

— Vous vous regardiez dans la glace pour refaire le nœud de votre cravate. C'est à ce moment que vous m'avez vu et que vous avez paru, je le répète, à la fois effrayé et coupable.

— Regardant dans la glace pour refaire mon nœud de cravate... Le jeune homme réfléchit un moment. Puis : Seigneur! c'est donc cela?

— Ah! vous vous souvenez maintenant.

— Certainement, je me souviens... non pas de vous avoir vu, non. Cela se peut, après tout, mais votre figure n'a fait absolument aucune impression sur moi.

— Alors, qu'est-ce qui vous effrayait?

— J'étais effrayé, dit Harper simplement, par moi-même.

— Comment?

— En me voyant, je veux dire, en voyant mon nœud de cravate... Vous souvenez-vous, monsieur, le jour où nous *l'avons* trouvé — à Daylesford Gardens — je vous fis remarquer son nœud de cravate, comme il était laid et comme il était mal noué? Eh bien, quand je me vis dans la glace, j'eus un choc. La mienne donnait absolument la même impression. Cela m'évoqua immédiatement l'image de cette horrible face gonflée avec sa langue pendante au coin de la bouche — pouah!

Mallett riait :

— Voilà pourquoi vous paraissiez si déconfit, pouffa-t-il. Très bien, très bien! J'avais toujours dit que vous saviez quelque chose de plus que nous sur cette affaire! Que de tracas vous auriez pu nous épargner?

— De tracas? Vous ne voulez pas dire que ce nœud de cravate fût une chose d'importance?

— C'est-à-dire que c'est, à peu près, la chose la plus importante de toute l'affaire.

— Je ne comprends pas. Auriez-vous l'obligeance de me l'expliquer?

Mallett n'y voyait pas d'objection. C'était un point secondaire, maintenant. Il était heureux de voir que ce sympathique jeune homme était hors de cause et le succès lui déliait la langue.

— Votre cravate allait mal, expliqua-t-il, parce que quelqu'un avait essayé de la nouer pour vous et y avait mal réussi.

— Oui, dit Harper, non sans rougir un peu malgré lui.

— Celle de Ballantine faisait le même effet pour la même raison.

— Mais pourquoi quelqu'un l'aurait-il nouée à sa place.

— Pour la même raison qu'il lui a passé son habit et son pantalon... pour qu'il parût Ballantine.

— Après sa mort, voulez-vous dire?

— Précisément.

— Mais alors pourquoi, demanda Harper fort intrigué; à quoi ressemblait-il avant qu'il ait été tué?

— Il ressemblait remarquablement à un gros gentleman avec une barbe qui vint, un jour, à votre bureau, louer un appartement meublé dans le quartier de South Kensington.

— Voulez-vous dire, articula le jeune homme d'une voix étranglée par la stupéfaction, que James c'était Ballantine.

— Exactement. Un fait, ajouta Mallett, qui va s'opposer efficacement à un grand nombre d'alibis qui sans cela sont excellents.

Le silence tomba entre eux pendant que la voiture traversait l'extrémité de Trafalgar Square et s'engageait devant Whitehall.

— Certainement, murmura Harper, j'avais toujours pensé que ce

ne pouvait pas être sa cravate. Personne ne pouvait avoir choisi pareille couleur avec ce costume. Pourquoi l'a-t-il changée?...

Soudain, il frissonna et sembla sortir de ses réflexions.

— J'aimerais descendre ici, s'il vous plaît, dit-il. C'est-à-dire à moins que vous n'ayez besoin de...

— Mais non, dit l'inspecteur. Tout va très bien. Vous m'avez dit tout ce que je désirais savoir et c'était très intéressant.

Il fit arrêter sa voiture, déposa Harper à terre et se fit conduire seul à New Scotland Yard. Il se sentait de bonne humeur, expansif et satisfait de lui-même. La poursuite touchait à sa fin et il était sur le point de recueillir le fruit de sa persévérance et de sa perspicacité. Il ne lui vint pas à l'esprit de regarder ce que devenait son dernier compagnon. S'il l'avait fait, il l'aurait vu hésiter un moment sur le trottoir, puis se diriger rapidement vers une cabine téléphonique.

Mallett alla droit à son bureau. Au moment d'entrer, il fut arrêté par Frank, en grand état d'excitation. Il le poussa à l'intérieur.

— Eh bien? demanda-t-il.

— J'ai arrêté Eales cet après-midi, dit le sergent.

— Oui? C'est tout?

— Et du Pine une heure et demie après.

— Bigre! Comme vous y allez. Est-ce que du Pine faisait aussi le courtier en marchandises? Cela ne lui ressemble guère.

Frank sourit :

— En effet, dit-il, du Pine chassait un plus gros gibier. Mais l'évocation de l'affaire Hutchinson a fait merveille. Eales a cru que la dénonciation venait de du Pine et il a fait une confession complète. Savez-vous ce que faisait du Pine? Tout bonnement la contrebande des armes pour le compte des Sinn-Feiners. Eales était son agent pour les transactions sur le continent. Le pauvre diable, après l'arrestation de la bande d'Hutchinson, s'était trouvé sans ressources et il ne pouvait refuser ce qui se présentait. Il était d'ailleurs assez bien payé. Quand je l'ai arrêté ce matin, il était sur le point de faire un autre voyage, par air, cette fois.

— L'affaire ne nous concerne plus, fit observer Mallett. C'est la police d'Etat qui va enquêter sur le compte de notre ami du Pine.

— Oui, mais je crains bien qu'ils n'aient pas le temps d'en tirer grand'chose. Depuis l'écroulement de la société et la mort de Ballantine qui le laissaient à découvert, du Pine était malade de peur; il a essayé, mais en vain, de se dégager de ses terribles patrons, mais ceux-ci le tenaient et l'obligeaient à marcher. Il aurait préféré être arrêté au début de l'affaire Ballantine, vous en avez eu l'impression, son cas eût été moins grave et il pouvait espérer que ses agissements vraiment criminels resteraient ignorés. Mais vous lui avez joué le mauvais tour de le laisser en liberté. Il a essayé de crâner, il a demandé une surveillance pour écarter ses complices de sa personne. Rien n'y a fait. Vous connaissez les méthodes de ces fanatiques. Sous menace de mort, il a dû continuer. Ses nerfs étaient à bout, il s'est mis à boire par-dessus le marché pour tâcher d'oublier, de sorte que c'est à présent plutôt une loque qu'un

homme. On a dû le placer à l'infirmerie spéciale de la prison et le docteur ne m'a pas caché qu'il ne lui en donnait pas pour longtemps.

— Le pauvre diable! voilà où mène l'inconduite, dit philosophiquement Mallett. Dites donc, Frank, il y a quelque chose que je ne comprends pas bien. Pourquoi Eales a-t-il pensé que du Pine l'avait livré. Ce dernier n'y avait aucun intérêt.

— Il a cru du Pine arrêté, dit Frank qui ajouta avec une nuance d'embarras : Je n'ai rien fait pour le détromper.

— Je n'en doute pas, dit Mallett d'un ton mi-sévère, mi-goguenard. Et... je ne pousserai pas l'indiscrétion jusqu'à rechercher si, par hasard, ce n'est pas vous qui lui avez suggéré cette idée...

Le sergent Frank se garda bien de répondre à cette insinuation. Il ne paraissait pas particulièrement désireux de poursuivre ses explications sur ce terrain.

— Eh bien, reprit Mallett, nous pouvons dire que voilà une journée parfaitement remplie. Ne croyez-vous pas que nous avons gagné tous deux une tasse de thé?

— Et maintenant, dit Frank, quand ils furent installés devant la table servie, voudriez-vous me dire ce que vous avez fait et comment vous vous y êtes pris au juste pour trouver le fin mot de l'affaire?

— C'est uniquement... comment dirais-je... par raisonnement. Voici la voie que j'ai suivie. Il y avait plusieurs personnes qui pouvaient avoir tué Ballantine. Mon attention se porta dès le début sur l'une d'elles, Fanshawe. Sans parler du mobile, c'était le seul qui me parût avoir l'étoffe d'un meurtrier. Non pas qu'il soit un vulgaire assassin. Le genre d'homme qui, s'il avait une fois arrêté en son esprit que quelqu'un devait être éliminé de la surface de la terre, ne se ferait pas plus de scrupules de le tuer que d'écraser une mouche contre une vitre. Voilà ma première réflexion.

Là-dessus, j'examinai les preuves. Une chose me frappa d'abord. Fanshawe est allé en France par le bateau de nuit, le vendredi treize. Eales aussi, nous en avons eu la preuve. Une coïncidence, sans doute, mais parfaitement possible. Mais Colin James en avait fait autant. Cela me frappa comme une rencontre absolument impossible. Il aurait fallu admettre que trois individus, impliqués dans le crime aient pris le même bateau sans s'être concertés.

Maintenant, considérez que nous avons su rapidement que James était une personne déguisée. C'était un point fixe. Pour réduire mes trois voyageurs à deux, ma coïncidence impossible à une possible, James devait être l'un ou l'autre déguisé d'Eales ou de Fanshawe. J'éliminai Eales, pour les motifs que je vous ai donnés. Donc, James était Fanshawe. En même temps, nous savions de façon certaine que James avait été le locataire de la maison de Daylesford Gardens pendant que Fanshawe occupait une cellule à Maidstone. Donc, James n'était pas Fanshawe. Deux propositions rigoureusement déduites et qui arrivaient à des résultats diamétralement opposés. Je pris le parti de n'y plus penser et revins à ce que nous avions toujours considéré comme le point crucial du problème, l'identité de James.

A qui pouvais-je penser? Ou bien à quelqu'un qui aurait disparu

entièrement de la circulation, au moment où James prenait naissance, ou bien à quelqu'un dont le genre d'existence lui permettait de mener une existence en partie double, se montrant assez souvent sous son apparence normale et dans ses alentours familiers pour éviter tout soupçon, pendant qu'il construisait pourtant le reste du temps la nouvelle identité de Colin James. Je cherchai parmi les disparitions, je ne trouvai rien. Cela ne me surprit pas. James ne s'était montré que par intermittences à Daylesford Gardens et je soupçonnais, depuis le début, qu'il passait le reste de son temps sous une autre identité.

J'avais donc à chercher quelqu'un d'autre. Je le trouvai : c'était Lionel Ballantine, qui avait intérêt à ne pas habiter toujours au même endroit et qui avait un motif pour se créer une personnalité nouvelle.

Ce point une fois établi, le reste s'expliqua assez facilement. La lettre à la banque, l'embarras de Mrs Eales, tout cela était clair. Alors, je repris le problème où je l'avais laissé au commencement et là aussi l'explication surgit : James était Ballantine. Pourquoi pas, puisqu'il s'agissait simplement d'ôter son déguisement à un homme mort pour le faire endosser par un vivant?

Il restait seulement à le prouver et c'est là que je rencontrai des difficultés. Contrairement à mon attente, je ne pus pas me procurer la preuve que Ballantine avait commandé le déguisement de James à Mrs Bradworthy, mais une seconde démarche réussit.

Il résultait de l'enquête que Ballantine avait quitté son bureau avec un parapluie. On n'en avait pas retrouvé à Daylesford Gardens. Il avait donc dû le laisser dans l'endroit où il avait revêtu le déguisement de James. J'examinai les différents endroits qu'il avait pu choisir pour cela et pariai pour l'Anglo Dutch Office, qui semblait n'avoir jamais eu d'autre utilité. Il se trouva que j'étais tombé juste.

Il brandit le parapluie, triomphalement.

— Une jolie petite chose, n'est-ce pas? remarqua-t-il. Strictement, je suppose, il appartient aux créanciers, mais j'aimerais le garder. Ce serait dommage d'ailleurs, de faire un trou dans un aussi beau morceau de soie. Mais je le conserverai comme un souvenir.

— J'ai aussi mon souvenir, dit Frank. Je veux le faire encadrer.

Il sortit une feuille de papier couverte de griffonnages.

« Identité de Colin James.

Voici les noms des principaux suspects dans l'affaire de Lionel Ballantine :

Eales - du Pine - Fanshawe - Harper - Crabtree.

« James était un masque pour Ballantine. Le masque a survécu à son porteur. » J. M.

Mallett sourit :

— C'était une plaisanterie de ma part, dit-il. Mais j'étais si heureux d'avoir deviné le problème que je n'ai pu résister au plaisir de vous mystifier un peu. Bon, l'affaire est terminée maintenant, au moins du point de vue recherches. Demain, je demanderai un autre ordre d'arrestation à Bow Street et après cela, ce sera le tour

des hommes de loi. Savez-vous, Frank, je suis fâché jusqu'à un certain point...

Ici, un coup fut frappé à la porte.

— Entrez!

CHAPITRE XXIV

Mallett n'était pas superstitieux, mais il a toujours déclaré qu'au moment où il entendit le coup frappé à la porte, il eut le sentiment que quelque chose allait mal. Certainement, il n'y avait aucune raison qui justifiât le regard anxieux qu'il posa sur l'homme qui fit son entrée, un agent en civil d'un aspect parfaitement banal.

— Que voulez-vous? dit-il violemment.

— On m'a dit de venir vous trouver, monsieur, fut la réponse.

— De venir me trouver? Qui?

— La Direction de la Police, monsieur.

Mallett le regarda plus attentivement.

— Je ne comprends pas. N'étiez-vous pas de garde à Daylesford Court Mansions?

— Si, monsieur.

— Eh bien, qui vous a relevé!

— Personne, monsieur. On m'a simplement transmis l'ordre de cesser la surveillance et de vous rendre compte.

— Comment? s'écria Mallett en bondissant de sa chaise.

— J'ai compris qu'on avait reçu des instructions spéciales, à cet effet, du Secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

— « Je l'ai toujours bien traité quand il était mon fog au collège », murmura Frank avec un sourire ironique, mais l'inspecteur ne l'écoutait pas. Avec un rugissement, il bondit hors de la pièce et se hâta le long du corridor, laissant Frank et le nouveau venu stupéfaits le suivre comme ils pourraient.

Ils le rejoignirent à l'entrée. Il s'était arrêté là brusquement, ses larges épaules secouées convulsivement comme pour reprendre sa respiration. Quand le sergent fut près de lui, il lui saisit le bras et le tint fortement serré.

— Je suis un fou, Frank, murmura-t-il. Mes nerfs m'ont dominé. Nous avions dit demain, n'est-ce pas? Il n'y a, en somme, rien d'alarmant, malgré cette imbécillité. C'est seulement damnablement vexant.

— Certainement, certainement, dit Frank, avec douceur.

— Quand vous avez pris un rat dans un piège, c'est un crève-cœur de voir que quelqu'un a ouvert la trappe pendant que vous aviez le dos tourné, continua-t-il, même si le rat ne sait pas qu'il est dans un piège. Je ne vais pas courir ce risque, Frank. Nous allons aller de suite à Court Mansions.

Quelques instants après, une voiture de la police emportait les trois policiers. Ils gardaient tous trois le silence. La pluie commençait à tomber, et les pavés mouillés brillaient du reflet des

lumières. Quelques centaines de yards plus loin, ils arrivaient aux « Mansions ». Bizarrement, l'affaire se terminait tout près de l'endroit où elle avait commencé.

Mallett monta précipitamment les étages à leur tête. L'entrée sombre, les murs recouverts d'une couche de peinture hygiénique lui donnèrent l'impression d'une prison. Fanshawe, se demandait-il tout en se hâtant, avait-il noté cette ressemblance? La prison! Il allait refaire connaissance avec elle avant longtemps... mais pas pour longtemps, cette fois, et ensuite... Il ne put s'empêcher d'avoir un réflexe de dégoût. Ce n'était pas la première fois qu'en pareille occasion, il ressentait une nausée devant le devoir que sa conscience lui ordonnait d'accomplir. Livrer un homme au bourreau, même pour expier une vie de crimes, cela restait toujours, à tout prendre, une très pénible tâche. Et dans le cas présent, c'était Ballantine qu'on aurait dû, en bonne justice, supprimer depuis longtemps, tandis que Fanshawe...

Ses doigts se posèrent sur le marteau de la porte de Miss Fanshawe. Le contact froid du métal l'arracha à ses réflexions. Maintenant qu'il était en pleine action, il pouvait laisser à d'autres d'en discuter la valeur ou l'utilité. — Allons-y, se dit-il, et il frappa fort et longuement.

Au bout de peu de temps, la porte fut ouverte par une femme entre deux âges, grande et d'aspect peu engageant, à la figure pâle, aux lèvres serrées. Elle portait un tablier qui jurait avec sa robe d'une bonne coupe et son air autoritaire.

Elle accueillit les détectives d'un air interrogateur et légèrement hautain.

— Je suis un officier de police, commença Mallett...

— Très bien. Vous voulez voir mon frère, je suppose.

— Est-il ici?

— Certainement. Elle eut un pli dédaigneux de la bouche. S'il est dans la maison, il doit être dans sa chambre, mais je ne l'ai pas vu depuis hier. Je vais vous montrer le chemin. La bonne est sortie en ce moment, ajouta-t-elle.

Ce dernier renseignement avait évidemment pour but d'expliquer pourquoi elle devait prendre personnellement cette peine.

Les trois hommes pénétrèrent dans l'appartement et miss Fanshawe les précéda avec raideur dans l'étroit couloir. Elle s'arrêta devant une porte, frappa vivement, puis l'ouvrit toute grande, en annonçant :

— Voici des gens de la police qui veulent vous voir, John! et se retira sans franchir le seuil.

Mallett pénétra le premier dans la chambre, avec Frank sur ses talons. La chambre à coucher était vide. Dans un coin, un bureau grand ouvert. Sur ce bureau était posée une large enveloppe blanche.

Frank courut avertir miss Fanshawe. Il la trouva à la cuisine, préparant le souper. Elle l'écouta sans la moindre trace d'émotion.

— Il avait toujours dit qu'il prendrait la fuite plutôt que de retourner en prison.

Ce fut son seul commentaire. Elle ajouta :

— Il ne m'avait pas dit que vous deviez venir, mais je n'en suis pas surprise. Il avait dû être renseigné. Puis elle murmura :

— Il faut bien manger... et retourna à ses fourneaux.

L'inspecteur ayant donné ses ordres pour qu'on se mette à la recherche du criminel, tourna son attention vers les papiers du bureau. Il remarqua que la lettre lui était personnellement adressée et mise volontairement en évidence au dernier moment. Rapidement, il inventoria les documents bien classés, se rendit compte de leur nature et les divisa en deux petits tas : ceux qui étaient intéressants au point de vue police, et ceux qui ne l'étaient pas. Parmi les premiers se trouvaient deux registres de comptes de banque qu'il examina avec soin et non sans une certaine surprise. A la fin, quand il se fut assuré qu'il n'avait omis rien d'important, il ouvrit la lettre.

« Eh bien! Inspecteur, débutait-elle brusquement, vous avez résolu le problème. Mes félicitations! Dans une heure ou deux, je suppose, peut-être moins, vous allez venir ici, dans vos lourdes bottes de policier, opérer mon arrestation et fournir de nouveau du gibier aux galères. J'en suis fâché, mais vous ne me trouverez pas, ni aujourd'hui, ni plus tard. J'aurais aimé finir mes jours dans ce pays, auquel j'ai rendu le service de le purger d'un parfait coquin. Mais il serait vraiment fâcheux que je payasse de ma vie cette bonne action. J'ai donc le regret de vous fausser compagnie et, je le répète, pour toujours. Mes précautions sont prises depuis longtemps et vous perdriez à me rechercher un temps qui, à en juger par les capacités que vous avez déployées en cette affaire, est réellement précieux.

« Comment avez-vous réussi à me trouver, je me le demande? J'en suis véritablement surpris, car il me semble que c'était un crime aussi près de la perfection qu'il est possible en un monde imparfait. Il ne doit pas arriver souvent qu'un homme fournisse un alibi à son propre meurtrier.

« Toute l'affaire est fort simple, en réalité. Comme je vous l'ai dit, j'ai vu Ballantine un moment, à son bureau, le 13 novembre. Comme je ne vous l'ai pas dit, je le revis le soir. Il allait rentrer chez lui, et, au coin de la rue Haute de Daylesford, je lui tombai presque dessus. Il me reconnut certainement, et le tremblement dont il fut pris fut suffisant pour que je le reconnaisse aussi. Je suis certain, d'ailleurs, que je ne m'y serais trompé en aucun cas. Quand vous avez contemplé la même face dans vos rêves pendant quatre ans, il faut autre chose qu'une fausse barbe et un déguisement pour vous tromper.

« Je lui tendis un piège. Je lui dis que je lui ferais un mauvais parti s'il ne me donnait pas la somme que je lui réclamais, et, à ma grande surprise, il m'emmena avec lui à sa maison de Daylesford Gardens. Dès que nous fûmes entrés, il s'assit à son bureau pour me libeller un chèque. Pauvre fou! Comme si c'était de l'argent que je voulais. Il reconnut bientôt son erreur. Il s'était assis en me tournant le dos pour écrire et ce fut une chose toute simple d'arracher la corde de la fenêtre et de la lui enrouler autour du cou.

« Ce fut seulement quand mon excitation fut tombée que je me rendis compte de mon étonnante chance. Il avait décidé de quitter

le pays cette nuit même et fait ses arrangements en conséquence. Dans sa valise, je trouvai deux cents livres en billets et assez de monnaie d'appoint pour tout ce que je me proposais de faire. Il y avait le passeport de Colin James, les billets de James, les places de James réservées sur le train et sur le bateau, l'indication de son hôtel à Paris, et — sur le corps — les habits et la barbe de James. C'était trop facile. Tout ce que j'avais à faire, était de retransformer James en Ballantine. C'était assez simple, sauf pour la cravate, que l'animal portait en « stock », ce qui était trop fort pour moi : il me fallut m'arranger avec la cravate de James. Le cou était... mais vous l'avez vu sans doute.

« Là-dessus, je me transformai en James et mes habits prirent place dans la valise. Je fis un paquet de la lettre à l'agence de location et des clefs et l'envoyai à son adresse. J'allai à Paris comme j'en avais le projet, mais avec un confort inattendu. Que ce fût à ses dépens doublait le plaisir du voyage. Une fois à Paris, James disparut (on peut le retrouver au fond de la Seine) et c'est Fanshawe qui revint en Angleterre en troisième classe, cette fois, jetant le passeport à l'eau à la hauteur de Douvres.

« Pourquoi était-il allé en France? Et pourquoi retourna-t-il en Angleterre? A ces questions, comme à celle concernant mes projets d'avenir actuels, permettez-moi de ne pas répondre. J'ai satisfait amplement votre curiosité, je puis bien vous laisser quelques petites énigmes à résoudre. Bonjour.

« Fanshawe. »

La lettre finissait aussi brusquement qu'elle avait commencé. Mallett la mit soigneusement dans sa poche, appela Frank pour lui demander si ses ordres avaient été exécutés, et si toutes les forces policières étaient à la recherche du fuyard. Il se sentait las et avide de grand air. Comme il franchissait la porte d'entrée, une voix l'appela avec calme par son nom. Il jeta un coup d'œil autour de lui et aperçut Harper, debout sur le trottoir, pâle et désemparé.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— Est-ce que... qu'il est parti, Monsieur l'Inspecteur? demanda Harper en réponse.

— Oui. Comment savez-vous?

— Je... je l'ai deviné. C'était bien ce que je pensais qu'il ferait, murmura Harper.

Mallett l'examina attentivement. La pluie avait cessé, mais son chapeau et ses vêtements étaient trempés, comme s'il était resté longtemps dehors.

— Depuis combien de temps êtes-vous là? demanda-t-il.

— Depuis assez longtemps, fut la réponse. Je vous attendais. J'avais vu la voiture de la police dehors.

Il parlait d'une voix étrangement brisée, presque humble, sans trace de son habituelle impertinence.

— Comment avez-vous su que je serais là! Qu'avez-vous à voir avec cette affaire? insista l'inspecteur.

Harper poussa un profond soupir avant de répondre.

— Je l'ai prévenu de votre arrivée, dit-il à la fin.

— Comment!

— Aussitôt que vous m'avez expliqué qui était Colin James, je vis que les alibis de Fanshawe étaient détruits. Vous l'avez dit vous-même. C'est pourquoi, aussitôt que j'ai pu, je lui ai téléphoné. J'espérais bien qu'il pourrait se sauver...

— Vous espériez le soustraire à la justice, alors?

— Oui. La voix d'Harper se fit de plus en plus humble. J'en suis fâché, Monsieur l'Inspecteur, je vois bien que j'étais dans mon tort, mais il me fallait le faire.

— Qu'entendez-vous dire?

— Voyez-vous, il était le meilleur ami de mon père.

— Et il a contribué à sa ruine, m'a-t-on dit.

— Exactement. Mais mon père a toujours soutenu qu'il n'y avait pas de sa faute. Je l'ai vu le jour où il est sorti de prison. Il promit de me venir en aide s'il le pouvait. Et le matin qui a suivi l'enquête sur Ballantine, j'ai reçu ceci :

Il tira de sa poche une lettre froissée qu'il tendit à l'inspecteur. Elle était de l'écriture de Fanshawe, envoyée de Daylesford Court Mansions et portait ce qui suit :

Mon cher enfant,

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de rembourser les dettes que j'avais contractées envers votre père. Voulez-vous accepter le montant de l'envoi ci-inclus comme un commencement d'indemnité? Vous m'obligerez en n'accusant pas réception de cette lettre et en n'en parlant à personne.

J. F.

— A la lettre était joint un paquet de bank-notes de deux mille livres, expliqua Harper. Je ne savais pas, — je jure que je ne savais pas — d'où venait cet argent. Je veux dire, jamais je n'avais établi un lien entre ce versement et la mort de Ballantine, jusqu'à cette après-midi dans le taxi.

— Non? interrogea Mallett en fronçant le sourcil.

— Non. Je ne savais pas... comment aurais-je su? Vous pouvez me croire, Monsieur l'Inspecteur. Vous vous y étiez embrouillé vous-même, insistait-il, avec un éclair de son ancienne arrogance. — Et cet argent, cela signifie simplement tout au monde pour moi. Je ne croyais pas, je ne pouvais pas croire qu'il pût avoir commis un meurtre...

La voix du jeune homme se brisa et il ajouta, dans un souffle :

— Au début.

— Au début. Et ensuite?

— Ensuite. Oh Seigneur! ç'a été terrible! Ne pas savoir. Et pas une âme à qui parler de mes doutes!

Il haussa les épaules, et continua d'un ton plus calme :

— Bien, maintenant tout est fini. Je n'ai plus d'illusions à me faire, maintenant, en tout cas. Et les créanciers affamés de Ballantine auront l'argent. Je n'en ai pas distrait un penny.

— Une minute, s'il vous plaît, dit Mallett. Vous avez passé par une mauvaise période, j'en conviens, et je ne suis pas sûr que vous

n'ayez pas mérité les ennuis que vous avez eus, mais ce n'est pas une raison pour voir les choses pires qu'elles ne sont.

— Pires? dit Harper avec un rire amer. J'aime bien cela!

— J'ai examiné les papiers de Fanshawe, continua l'inspecteur sans se troubler. Il tenait ses comptes dans un ordre parfait, comme on pouvait s'y attendre. J'ai trouvé qu'il avait tiré un chèque sur lui-même pour 2.000 livres le dix-huit de ce mois sur un compte-courant qu'il avait à la Banque d'Angleterre sous le nom de Shaw. Il semble bien que cela correspond au cadeau qu'il vous a fait. Nous le prouverons facilement par les numéros des billets.

— Evidemment, vous le prouverez, dit Harper avec impatience. Mais à quoi cela mène-t-il?

— A ceci seulement que les livres de Fanshawe montrent que ce compte-courant n'a pas été l'objet d'opérations depuis cinq ans. L'argent qu'il a pris à Ballantine avait été mis dans un autre compte tout à fait distinct.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire, jeune homme, que la seule chose à régler entre nous, maintenant, est le coup de téléphone que vous avez donné il y a une heure. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous tombez sous le coup de la loi.

— Non, dit simplement Harper, vous n'en avez pas besoin. Mais si c'est un délit, je serai fier jusqu'à mon dernier jour de l'avoir commis.

Mallett restait immobile, le regard perdu en face de lui.

— Qu'allez-vous faire de moi, dit la voix à côté de lui.

L'inspecteur se retourna brusquement.

— Je pense que je puis établir mon rapport sans mentionner votre nom, jeta-t-il. Bonne nuit, jeune homme... et bonne chance!

FIN

LA NUIT A DES YEUX

Voici un très beau roman d'un genre nouveau qui obtient un très grand succès en Amérique. Ici, contrairement à l'habitude, le crime ne se découvre que lentement et sans détective. Pas à pas, après maintes péripéties dramatiques, l'héroïne, MARIAN, *est accablée par l'horreur des crimes. Voici l'arrivée de Marian au château...*

CHAPITRE I

Elle se trouvait encore au pied de la colline quand l'orage éclata. Le vent était si fort qu'elle pouvait presque s'appuyer sur lui, tandis que les arbres s'agitaient et se courbaient derrière elle. Le crépuscule et le ciel de plomb se fondaient l'un dans l'autre, et les premières gouttes de pluie rejaillissaient durement contre son visage.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait mainte-

nant. Pensley pouvait encore être éloigné de cinq milles; elle avait perdu tout sens de l'orientation, depuis qu'elle s'était engagée dans cette région marécageuse et sans chemins. Il se pouvait que le monde civilisé se trouvât sur l'autre versant de la colline ou bien peut-être un autre boqueteau roussi était-il pelotonné entre ces deux éperons?

Cependant, il lui fallait à tout prix se reposer un moment malgré la violence sans cesse accrue de la pluie. Ses chaussures étaient trempées et éculées, et son imperméable qui lui semblait mince comme du papier, était moins une protection qu'une molle entrave lorsque la rafale s'y engouffrait. Pourtant, c'était son propre manque d'endurance qui la désolait le plus. Elle avait fait en vain de grands efforts pour devancer l'orage, et, maintenant, son cœur battait à coups précipités et la respiration lui manquait.

Elle découvrit un creux et s'y accroupit, courbant son corps afin d'épouser la forme du terrain. Le vent déferla au-dessus d'elle loin dans le ciel, et elle éprouva une poignante sensation de lassitude et de chaleur. Affaissée en avant, les yeux mi-clos, une délicieuse sensation de langueur l'envahit et lui rendit même la pluie supportable, quelques minutes. Elle éprouva une sympathie soudaine pour les malades qui s'abandonnent au bienfait de quelqu'anesthésique, pour les voyageurs perdus qui s'effondrent et se couchent dans la neige. Seule l'obscurité grandissante la poussa

RÉSERVEZ UN RAYON DE VOTRE BIBLIOTHÈQUE

A LA COLLECTION " LE YARD "

Si vous vous trouvez trop éloigné d'un dépôt du Yard, *nous pouvons vous adresser les numéros déjà parus ou vous inscrire sur la liste de nos abonnés. Vous n'avez qu'à nous adresser le montant de l'envoi à notre C. C. P. PARIS 22 31 15 en indiquant au dos du mandat, en même temps que vos* nom et adresse, *vos désiderata.*

Envoi franco

Déjà parus :

La Doublure du Mort	**55 fr.**	**Défense de fumer sous peine de mort.**	**65 fr.**
Le Chat connaît l'assassin	**55 fr.**	**Trois hommes morts**	**65 fr.**
Un Cas pendable	**55 fr.**	**L'Homme qui se rencontra**	**65 fr.**
Cardby contre fantômes	**65 fr.**	**Le 3e cavalier accuse**	**65 fr.**
Le Dîner d'anniversaire	**65 fr.**	**Mort d'un inconnu**	**65 fr.**

Abonnement (6 numéros à paraître) : **360** fr.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6835

Dépôt légal N° 79 : 4e trimestre 1949.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

"LE YARD"

Publication policière mensuelle

La Collection policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD"
publie tous les mois
Un Roman policier complet traduit de l'anglais
suivi d'un
Panorama de l'actualité policière : Articles, comptes rendus, enquêtes auprès du public.

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

N. M. P. P.